

Press Review

VIEIRA DA SILVA

L'œil du Labyrinthe

Musée Cantini, Marseille

Presse papier

Pays : France

Date : Octobre 2022

Journaliste : Guillaume Oranger

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille



MARSEILLE

Vieira da Silva. L'Œil du labyrinthe

Musée Cantini / 9 juin - 6 novembre 2022

C'est au cœur de la matière que Vieira da Silva a voulu conduire sa peinture. C'est bien ce qu'il ressort de la rétrospective de l'artiste née à Lisbonne en 1908 et morte il y a trente ans à Paris que lui consacre le musée Cantini, avant le musée des beaux-arts de Dijon (16 décembre 2022-3 avril 2023). La grappe d'œuvres née de son passage précoce à Marseille – port, tumulte de la ville – constitue l'éclairante introduction à un parcours qui n'a ensuite eu de cesse de travailler des seuils, avant tout entre figuration et abstraction, sur le terrain fertile de la grille. Ceci explique sans doute que les accents thématiques de l'exposition, larges qu'ils sont pourtant – « Perspective », « Lumière », etc. –, ne collent pas tout à fait aux œuvres, comme dilués dans les entre-deux qu'elles occupent. L'organisation chronologique montre cependant que Vieira da Silva va vers une pureté spatiale. Si son succès commercial ne tarde pas à venir (elle a 25 ans lorsque Jeanne Bucher l'expose à Paris), son parcours pictural n'est pas aussi météorique, défini plutôt par une attention de plus de 70 ans aux problèmes de l'art devant le réel. Dans le sillage des pionniers de l'abstraction (on pense à Mondrian et Kupka), elle cherche un langage qui le saisisse au-delà des apparences : il est chez elle question d'essence. Le dernier moment de l'exposition jette ainsi une lumière sinon nouvelle, du moins fraîche et bienvenue, sur un point cardinal de cette démarche : son réel en peinture est commerce dynamique de forme et de vide.

Guillaume Oranger

Vieira da Silva, who was born in Lisbon in 1908 and died thirty years ago in Paris, sought to direct her painting towards the heart of matter. This is what emerges from the artist's retrospective at the Musée Cantini, which will then move on to the Musée des Beaux-Arts in Dijon (December 16th, 2022–April 3rd, 2023). The cluster of works inspired by her early experiences in Marseille—the port, the tumult of the city—serves as an illuminating introduction to a career-long engagement with thresholds, primarily those between figuration and abstraction, on the fertile basis of the grid. This may explain why the exhibition's thematic sections—"Perspective," "Light," etc.—do not quite correspond to the works, as if diluted by the latter's liminal positioning. Nevertheless, the chronological organisation demonstrates that Vieira da Silva was moving towards a spatial purity. Although she quickly achieved commercial success (she was 25 years old when Jeanne Bucher exhibited her in Paris), her pictorial process was not as meteoric, defined instead by more than 70 years' attention to the problems of art in the face of reality. In the wake of the pioneers of abstraction (Mondrian and Kupka spring to mind), she sought a language to capture that which lay beyond appearances: her work deals with the essence of things. In this respect, the final moments of the exhibition cast a fresh and welcome (if not entirely new) light on a fundamental aspect of this approach: her reality in painting is a dynamic exchange of form and emptiness.



Presse papier

Pays : France

Date : Octobre - Novembre - Décembre 2022

Journaliste : Christian Noorbergen

Exposition : Vieira da Silva, *L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

/ ACTUALITÉS /

PASTELS DE PIERRE SKIRA

Né en 1938, Pierre Skira fait partie, avec quelques artistes de sa génération dont son ami Gérard Titus-Carmel, des peintres qui méditent leurs sujets. Le dernier des siens, qui l'occupe depuis 2010, confine à un agencement abstrait de masses colorées se recouvrant patiemment les unes les autres, qu'il décrit comme « un jeu de tensions ». Chacun de ces pans recèle une densité et une lumière propres que lui permet l'usage du pastel, substitué à l'huile à la fin des années 1980. Loin des natures mortes et vanités d'alors, les œuvres récentes exposées au musée Picasso en appellent à une couleur plus libre, plus franche aussi. Un ensemble de ses gravures les complète, où surgissent la figure frondeuse d'un Pinocchio ou des tranches de livres – motif de méditation rappelant sa proximité avec l'écrivain Pascal Quignard comme sa filiation avec le fameux éditeur d'art Albert Skira. ■ **SERGE VABARD**

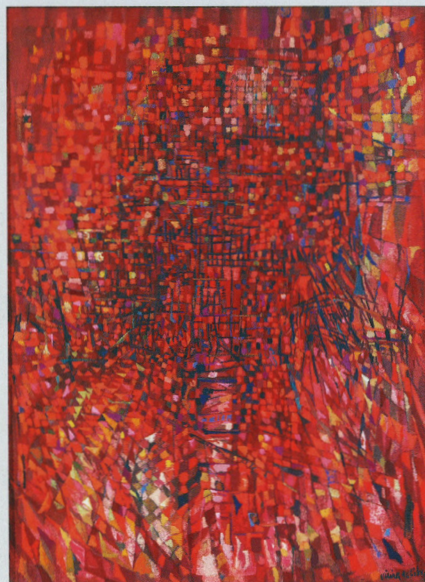
Pierre Skira,
les façons d'être du pastel.

Musée Picasso, Antibes.

Du 22 octobre au 8 janvier 2022



Pierre Skira. *Sans titre*. 2022, pastel et acrylique sur papier préparé à la caséine et contrecollé sur isorel, 31 x 34,5 cm. Collection privée.



Maria-Helena Vieira da Silva. *Intérieur rouge*. 1951, huile sur toile, 81 x 60 cm. Musée des Beaux-Arts de Dijon.

Vieira da Silva, l'étendue des éblouissements

Première rétrospective d'une artiste femme du XX^e siècle au musée Cantini, l'exposition illustre l'importance de Maria Helena Vieira da Silva dans la vivification de l'art moderne et la densité des concepts qu'elle soulève, en particulier dans la prodigieuse dissémination des signes qu'elle instaure. Le musée des Beaux-Arts de Dijon est étroitement associé à cette mise à jour à l'occasion des trente ans de la disparition de cette immense artiste, en partenariat avec la galerie Jeanne Bucher Jaeger et la Fondation Arpad Szenes – Vieira da Silva, l'un des plus beaux couples de l'histoire de l'art.

Plus de 80 œuvres venues d'une constellation d'institutions illustrent en six sections les étapes clés de son parcours. Son vocabulaire plastique, délié et d'une fluidité d'univers, ignore le geste qui exorcise et la tache qui crie. Hors de toute frontière spatiale et temporelle, dans un continuum insondable et transparent, elle ne cesse d'inventer une fragile étendue de silence et de lumière, élaborant une architecture graphique à peine soumise aux lois de la pesanteur. Fascinée par le vide habité, Vieira da Silva apparaît donc comme une musicienne des hautes sphères dans le véhicule du grand rêve – et l'une des artistes les plus

importantes de l'histoire de l'abstraction. Les *azulejos*, petits carrés de céramique de son Portugal natal, oxygènent son écriture labyrinthique et parsèment une grande partie de son œuvre, îles infimes dans un continuum métamorphique aspiré par l'infini. Et l'espace tout entier respire. Tout enfonce et tout renaît, exaltant la tension des demi-teintes qui s'étagent jusqu'aux lumières délivrées, quand la matière se déploie sans limite dans l'espace innombrable. Pas de message, aucun discours. Plutôt l'ascèse poétique et méditative d'un fabuleux déploiement lyrique, à la limite du dicible et du mystère. Art de haute conscience. ■ **CHRISTIAN NOORBERGEN**

Maria Helena Vieira da Silva. *L'œil du labyrinthe*.

Musée Cantini, Marseille. Jusqu'au 6 novembre 2022

Musée des Beaux-Arts, Dijon. Du 16 décembre 2022 au 4 avril 2023

Presse papier

Pays : France

Date : Octobre 2022

Journaliste : Fabien Simode

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille

L'œil #758

L'œil

7,90 € OCTOBRE 2022

**WALTER
SICKERT**
LE PEINTRE
QUI EST ACCUSÉ
D'ÊTRE JACK
L'ÉVENTREUR



LE GUIDE
DE VOS
SORTIES
EXPOS

SPÉCIAL PARIS+
Tout voir, tout savoir
sur la semaine de
l'art contemporain

Gérard
Garouste
*La consécration
à Beaubourg*

**EXPOSITIONS
IMMERSIVES**
LES MUSÉES
À L'AUBE D'UNE
NOUVELLE ÈRE

FOIRES, EXPOS, VENTES...

PARIS REPREND SES COULEURS

Robert Delaunay, La Tour rouge, 1928.

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

Registre L'œil 11082-758 H - F - 7,90 € - RD

L'œil DES EXPOSITIONS RÉGIONS

Maria Helena Vieira da Silva, *Marseille blanc*, 1931, huile sur toile, Musée Cantini, Marseille. Achat à la Galerie Bucher Jaeger en 2020 avec la participation du Fram Provence-Alpes-Côte d'Azur. © Adagp, Paris. Photo : David Glancatrina.



Coup de cœur 👁️👁️👁️

TOUT VIEIRA DA SILVA

Musée Cantini, Marseille (13) – Jusqu'au 6 novembre 2022

RÉTROSPECTIVE Une grande exposition Vieira da Silva à Marseille, quelle drôle d'idée. Sauf à se souvenir que l'artiste a séjourné dans la ville avec son mari, Arpad Szenes, en mai 1931, y réalisant dessins et aquarelles qui seront à l'origine de différents tableaux. C'est d'ailleurs l'acquisition, en 2020, de l'une de ces toiles par la municipalité qui est à l'origine du projet d'exposition au Musée Cantini. Peinte en 1931 au retour de l'artiste à Paris, ladite œuvre est intitulée *Marseille blanc*. Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) y a représenté une imposante – le cycliste représenté à ses pieds paraît bien minuscule – structure blanche sur fond de ciel bleu. De quoi s'agit-il au juste, d'un bâtiment ou d'une immense voile tendue sur armature ? Difficile à dire. Guillaume Theulière, directeur du Musée Cantini et commissaire de l'exposition, y voit la synthèse visuelle de plusieurs motifs qui ont à l'époque impres-

sionné l'artiste, sensibilisée à la modernité par Léger, notamment le pont transbordeur du port (détruit en 1944), les échafaudages partout présents dans la ville – déjà dans les années 1930 ! –, comme l'épaisse blancheur des murs du château d'If. Cette œuvre de jeunesse contient tous les possibles de l'œuvre à venir (son abstraction évocatrice, son ossature, sa musicalité...), et l'on ne peut donc que regretter qu'elle n'ouvre pas l'exposition. Heureusement, ce choix n'entame pas le plaisir de remonter le fil de cette rétrospective chrono-thématique, et de prendre la mesure de l'originalité d'un œuvre trop facilement rangé dans l'Abstraction lyrique quand il faudrait le relire sous l'angle surréaliste, voire science-fictionnel. L'accrochage comprend quelques chefs-d'œuvre prêtés par le Musée national d'art moderne, à l'instar de *La Bibliothèque* (1966) et du *Désastre* (1942), qui avait fortement

impressionné le peintre et ami Joaquim Torres García. D'une incroyable complexité, ce dernier tableau s'appuie sur *La Bataille de San Romano* d'Uccello pour représenter le désastre de la guerre alors en cours. À elle seule, cette huile sur toile vaut le déplacement à Marseille ; or elles sont une centaine comme celle-ci, issues des collections publiques et privées françaises et portugaises – l'événement bénéficie du soutien de la Galerie Bucher Jaeger. Que les lecteurs qui ne pourraient pas faire le voyage à Marseille d'ici au 6 novembre se rassurent, « Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe » prendra ensuite ses quartiers au Musée des beaux-arts de Dijon à partir du 16 décembre. Il n'y aura alors plus aucune excuse pour ceux qui la manqueront.

— **FABIEN SIMODE**

► « *Vieira da Silva. L'œil du Labyrinthe* », Musée Cantini, 19, rue Grignan, Marseille (13), musees.marseille.fr

Presse papier

Pays : France

Date : 16 septembre 2022

Journaliste : Pascal Dethurens

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille

CONTEMPLER

Maria Helena Vieira da Silva

Au bout du labyrinthe

Chemins de la paix (1985)
Huile sur toile (73 x 100 cm)

La paix ! La paix... Qui y croit aujourd'hui, qui a voulu y croire naguère, quand Maria Helena Vieira da Silva a peint ce tableau si pudiquement intitulé *Chemins de la paix* en 1985, dix ans après les insurrections qui, dans l'histoire du Portugal, ont suivi la révolution des Œillets et les massacres en Angola et au Mozambique ? Il fallait y croire, si peu de temps après les conséquences de la dictature et des guerres de décolonisation, les pires catastrophes que le pays ait subies au siècle dernier. Si certaines œuvres d'art ont valeur de protestation devant l'infâme (songeons à *Guernica* de Pablo Picasso en 1937, à *Nous ne sommes pas les derniers* de Zoran Music en 1976), d'autres font signe vers l'avenir, et celles-là sont à contempler pour l'espoir qu'elles font naître en chacun.

La paix, donc. Une idée, osons même dire une abstraction. Impossible de représenter ce qui n'existe peut-être que dans l'imagination. Et c'est justement à cette impossibilité que s'est attachée Vieira da Silva. Un damier de six cases sur quatre se partage l'espace, fait d'à-plats blancs et gris clair, strié de lignes horizontales et verticales, certaines aussi qui creusent des perspectives pour donner sa profondeur au tableau. Est-ce ainsi que l'on se figure la paix ? Des chemins, que l'œil peut emprunter le long des diagonales, on arrive encore à le comprendre, mais des chemins de la paix, on voit mal, on peut même franchement en douter.

Innombrables ont été les commentateurs de l'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva. Des écrivains s'y sont risqués (Maurice Nadeau, Jacques Lacarrière), des philosophes (Jean Starobinski,

Henri Maldiney), des poètes (René Char, Yves Bonnefoy), mais aussi des scientifiques, des historiens et des psychanalystes. Tous ont dit l'importance chez elle du labyrinthe où l'on s'égare, de la lumière vers quoi on tend, de l'ineffable à quoi on aboutit. Notre regard, c'est-à-dire nous, est voué à se perdre. « *Nous sommes dans l'inconcevable* », a écrit René Char dans un fragment des *Feuillets d'Hypnos*, « *mais avec des repères éblouissants* ». Soit. On voudrait que la paix soit autre chose, et un peu plus qu'une réalité inconcevable.

Et elle l'est. Qui connaît Lisbonne sait que la ville est couverte de pavés dans ses rues basses et d'azulejos, ces carreaux scintillants faits de faïence émaillée qui ornent les murs. Ces cubes, ces carrés, ce sont ceux que nous avons sous les yeux, mais non plus noirs comme sur les chaussées, non plus bleus comme sur les façades. Loin de toute couleur, vierges pour ainsi dire de tout espace et de toute histoire. Blancs, donc, immaculés, comme on se figure que sera l'avenir, épargné encore des souillures dont les hommes sont si prompts à se couvrir les uns les autres.

Utopie ? La paix en est une, toujours renouvelée. Mais Vieira da Silva est tout sauf une étrangère au monde de la civilisation moderne. Elle a peint tout ce qui la symbolise, des gares, des stations de métro, des bibliothèques, des ponts, des musées, des villes entières. Son utopie de la paix n'a rien d'une fuite loin de la réalité, au contraire. Face au chaos du monde, elle instaure un ordre lumineux. Sur cet échiquier aussi clair qu'un jour naissant, quels pions saura-t-on avancer ?

Pascal Dethurens

Professeur de littérature comparée à l'université de Strasbourg

🕒 **Maria Helena Vieira da Silva (née à Lisbonne en 1908 et morte à Paris en 1992)**

est une artiste peintre portugaise naturalisée française. Proche de l'abstraction, elle acquiert une renommée internationale grâce à son style complexe, que ses amis poètes ont interprété comme une allégorie de la quête éternelle de l'absolu. *Chemins de la paix*, habituellement exposée à la Galerie Jeanne-Bucher-Jaeger (Paris), est à voir dans le cadre de l'exposition « Vieira da Silva, l'œil du labyrinthe » organisée au Musée Cantini, à Marseille, jusqu'au 6 novembre. La manifestation s'inscrit dans le cadre de la Saison France-Portugal 2022. D'excellentes reproductions des tableaux se trouvent dans le catalogue *Vieira da Silva, l'œil du labyrinthe* qui vient de paraître aux éditions In Fine (256 p., 39 €).

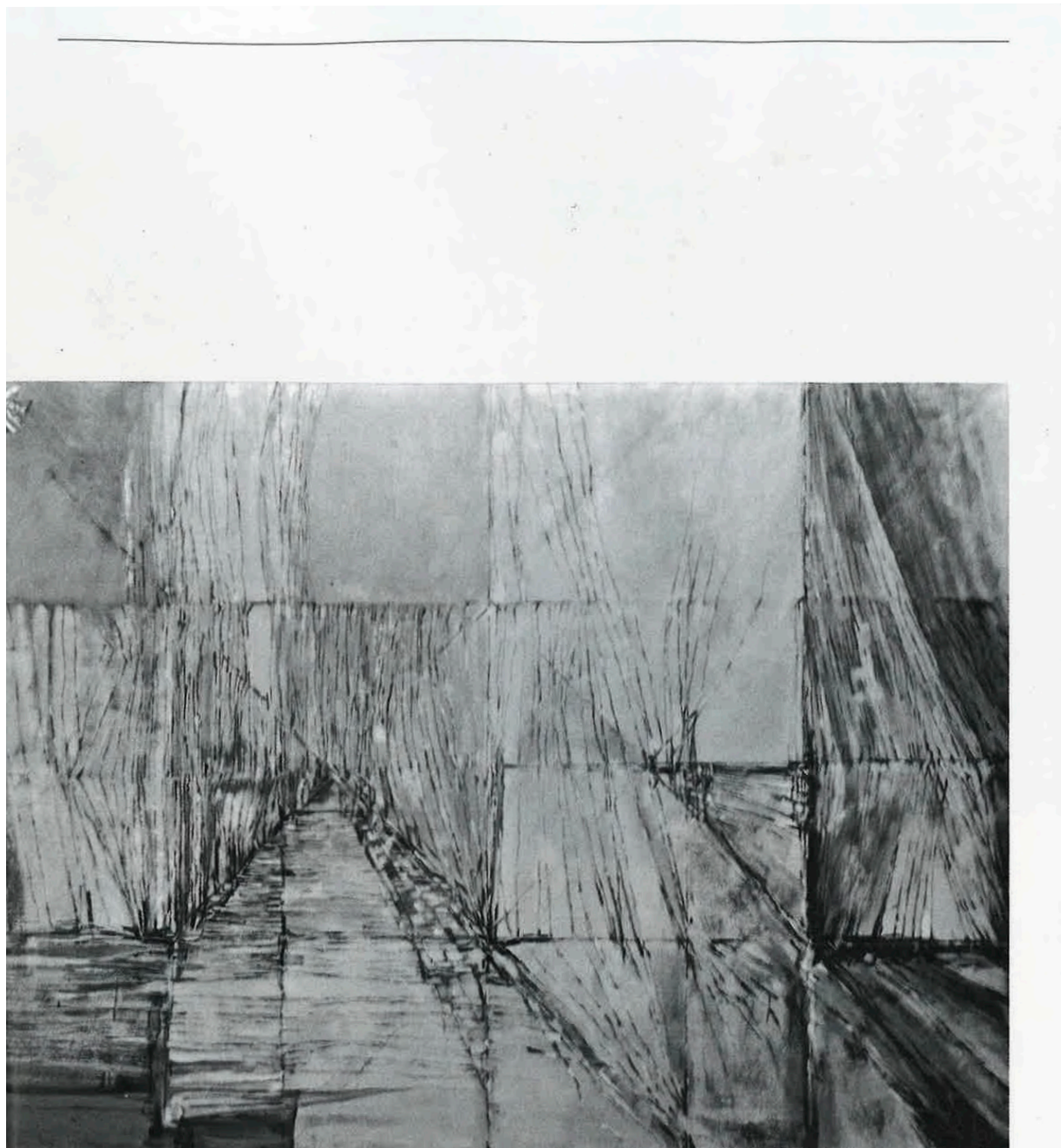
Presse papier

Pays : France

Date : 16 septembre 2022

Journaliste : Pascal Dethurens

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille



MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA/ADAGP

Presse papier

Pays : France

Date : 3 septembre 2022

Journaliste : Valérie Duponchelle

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille

LE FIGARO samedi 3 - dimanche 4 septembre 2022

CULTURE

33



VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À MARSEILLE

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA, TOUT L'ESPACE INFINI DE LA PEINTURE

LE MUSÉE CANTINI
DE MARSEILLE FAIT REVIRE
LA GRANDE PEINTRE PORTUGAISE
QUI INCARNE L'ABSTRACTION
DE L'ÉCOLE DE PARIS. UNE
SUPERBE RÉTROSPECTIVE.

M enue, brune au chignon sage, la silhouette tout entière engloutie dans le noir de sa tenue, Maria Helena Vieira da Silva n'est plus qu'un visage clair d'où se dégageant un regard caverneux, une franche volonté et un demi-sourire de victoire. Et des mains blanches, posées en offrande comme un trésor. Hissée sur un haut tabouret, elle pose devant un de ses grands tableaux laiteux où l'espace se dissout, dans l'atelier de rue de l'Abbé-Carton à Paris. « Je ne sais pas comment est la vie en dehors de la peinture... J'ai tant médité sur la peinture, toute ma vie, depuis que je suis toute petite. Je ne sais pas faire autre chose », confia, en 1987 à France Culture, la grande peintre portugaise, devenue l'un des phares de l'École de Paris.

Née à Lisbonne le 13 juin 1908 dans un milieu cultivé, elle est morte à Paris le 6 mars 1992 comme une gloire française. Ce concentré d'artiste était venu étudier à Paris en 1928, à La Grande Chaumière avec le sculpteur Antoine Bourdelle, puis à l'Académie scandinave avec le sculpteur Charles Despiau. Elle fit, au début des années 1930, la connaissance de Jeanne Bucher (1872-1946) qui deviendra son premier marchand et avec qui elle restera liée d'amitié toute sa vie. Grâce à cette amitié précocement, la galerie Jeanne Bucher, reprise en 1947 par son petit-neveu Jean-François Jaeger (1923-2022) et aujourd'hui par Véronique Jaeger, est logiquement au cœur de la saison culturelle France-Portugal. Tous les collectionneurs de Vieira da Silva

La Scala ou Les Yeux, 1937, huile sur toile (à gauche).
Le Jeu de cartes, 1937, huile sur toile (à droite).

connaissent le chemin de la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris, de la rue de Seine à la rue de Saintonge.

Le Musée Cantini de Marseille, qui offre une rétrospective de plus de 80 œuvres, s'appuie autant sur les collections particulières, pionnières et éclairées, que sur les institutions françaises (Centre Pompidou, Musée d'art moderne de Paris, Musée des beaux-arts de Dijon, Musées de Rouen), portugaises (Fondation Arpad Szenes-Vieira da Silva, Fondation Gulbenkian) et internationales (Fondation Gandur de Genève).

Amitiés surréalistes

Le Musée Cantini ouvre avec elle le livre de la peinture. C'est un beau labyrinthe où les personnages se fondent dans le décor et disparaissent très vite, où la ville natale perd peu à peu le précis de son architecture enchevêtrée pour ne garder que sa lumière, son atmosphère, la somme de ses réminiscences. L'espace du tableau dépasse le format du tableau, tant il se dilate et devient le sujet même de la peinture. Il y a une certaine musique des formes qui donne un sentiment d'infini et d'ouverture dans l'œuvre abstraite et si vive de Vieira da Silva. Peintre lettrée qu'aiment les poètes et qui a abandonné ses études de musique pour l'apprentissage du dessin aux Beaux-Arts de Lisbonne.

Maria Helena a été très tôt familiarisée avec l'art grâce à son grand-père, fondateur du journal lisboète *O Século*. « Je n'aime pas en général les œuvres qui affichent leurs complications. Je préfère les œuvres épurées qui laissent pressentir, deviner au loin, la complexité des choses du monde », dit-elle en 1987.

La visite offre cette plongée dans sa vie et son imaginaire qui en est l'écho ébloui. Sa vie fut à l'image du XX^e siècle chamboulé par la guerre. Des amitiés surréalistes d'abord via la gravure et l'Atelier 17 dirigé par Stanley Hayter, des voyages, de Marseille en 1931 au Brésil en 1940, toujours une certaine frugalité. À la Grande Chaumière, la jeune Lisboète a rencontré l'artiste juif hongrois Arpad Szenes qu'elle épouse en 1930, perdant de ce fait sa nationalité portugaise. Ils s'installent déjà Villa des Camélias, dans le 15^e. En 1935, à la recherche de solitude, ils quitteront Paris provisoirement pour le Portugal. Ils reviennent à Paris en 1936 et s'installent en 1938 au 51, boulevard Saint-Jacques dans une cité d'artistes dont le bâtiment, construit en bois avec des éléments de récupération de l'Exposition universelle, est assez inconfortable, ils y côtoient les artistes Jean Degottex et Apel les Fenosa.

En septembre 1939, apeuré par l'avancée allemande et l'arrestation de Max Ernst comme « étranger ennemi », le couple confie atelier et toiles à Jeanne

Bucher et repart au Portugal. Il se heurte au gouvernement de Salazar. Apatrides, ils ne peuvent rester dans le pays. Les évadés de la filière américaine Varian Fry font escale dans leur atelier. Arpad Szenes se convertit au catholicisme pour faciliter les modalités de passeport. Le couple s'exile en 1940 au Brésil, recrée un nouvel atelier où les artistes se rencontrent et ne revient à Paris qu'en 1945 (les Américains seront les premiers à acheter Vieira da Silva). Maria Helena et Arpad seront naturalisés français en 1954 et déménagent au 34, de la rue de l'Abbé-Carton, dans une maison-atelier construite pour eux par l'architecte Georges Jehannot.

Vieira da Silva ne s'arrête jamais de peindre. Et le Musée Cantini déroule cette recherche obstinée qui intègre les éléments de la vie, comme des motifs lointains et récurrents. Du portrait mélancolique du jeune Arpad, peint en 1931, aux transbordements de Marseille, abstractions monumentales, de *La Scala* qui devient une forêt d'yeux dans le noir en 1937, au *Jeu de cartes* qui rend hommage à Cézanne et à la nappe de carreaux de Bonnard. Ses naufrages brésiliens, grands tableaux historiques vus au CCC-OD de Tours, sont des scènes à poché peintes marquées par Uccello et la peinture siennoise. Des petits formats de son Lisbonne natal aux ultimes grands formats qui travaillent le blanc et sa lumière, des derniers qui noient les joueurs d'échecs aux villes sans fin comme les bibliothèques de Borges, Vieira da Silva se promène au fil de son pinceau avec l'histoire de l'art en tête. ■

« Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe », au Musée Cantini, Marseille (13), jusqu'au 6 novembre. Catalogue bilingue français-anglais, In Fine Éditions, 228 pages, 39 €.

COLLECTION PARTICULIÈRE. COURTESY GALERIE JEANNE BUCHER-JAEGER, PARIS-LISBONNE / FAUDOUR © ADAGP, PARIS, 2022

Presse en ligne : <https://www.lefigaro.fr/arts-expositions/maria-helena-vieira-da-silva-tout-l-espace-infini-de-la-peinture-20220902>

Pays : France

Date : 2 septembre 2022

Journaliste : Valérie Duponchelle

Exposition : Vieira da Silva, *L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Maria Helena Vieira da Silva, tout l'espace infini de la peinture

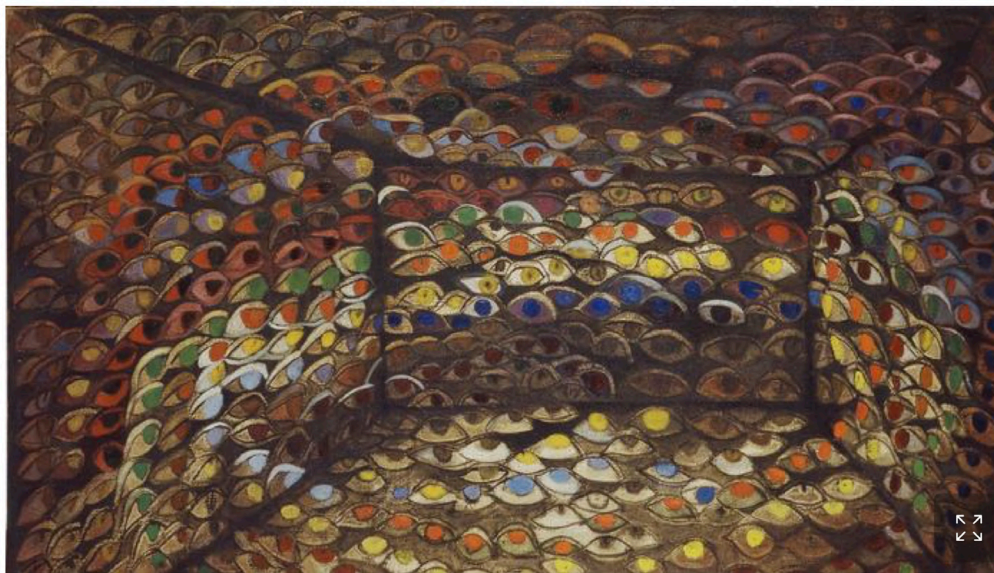
Par Valérie Duponchelle

Publié il y a 7 minutes, mis à jour il y a 7 minutes



Écouter cet article ⓘ

00:00/06:19



La scala ou Les yeux, 1937, huile sur toile, CR224. Coll.part., Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne / Faujour. © ADAGP, Paris, 2022.

CRITIQUE - Le Musée Cantini de Marseille fait revivre la grande peintre portugaise qui incarne l'abstraction de l'École de Paris. Une superbe rétrospective.

Envoyée spéciale à Marseille

Menue, brune au chignon sage, la silhouette tout entière engloutie dans le noir de sa tenue, Maria Helena Vieira da Silva n'est plus qu'un visage clair d'où se dégagent un regard caverneux, une franche volonté et un demi-sourire de victoire. Et des mains blanches, posées en offrande comme un trésor. Hissée sur un haut tabouret, elle pose devant un de ses grands tableaux laiteux où l'espace se dissout, dans l'atelier de rue de l'Abbé-Carton à Paris. *«Je ne sais pas comment est la vie en dehors de la peinture... J'ai tant médité sur la peinture, toute ma vie, depuis que je suis toute petite. Je ne sais pas faire autre chose»*, confia, en 1987 à France Culture, la grande peintre portugaise, devenue l'un des phares de l'École de Paris.

Presse en ligne: <https://www.lefigaro.fr/arts-expositions/maria-helena-vieira-da-silva-tout-l-espace-infini-de-la-peinture-20220902>

Pays : France

Date : 2 septembre 2022

Journaliste : Valérie Duponchelle

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Née à Lisbonne le 13 juin 1908 dans un milieu cultivé, elle est morte à Paris le 6 mars 1992 comme une gloire française. Ce concentré d'artiste était venu étudier à Paris en 1928, à La Grande Chaumière avec le sculpteur Antoine Bourdelle, puis à l'Académie scandinave avec le sculpteur Charles Despiau. Elle fit, au début des années 1930, la connaissance de Jeanne Bucher (1872-1946) qui deviendra son premier marchand et avec qui elle restera liée d'amitié toute sa vie. Grâce à cette amitié précoce, la galerie Jeanne Bucher, reprise en 1947 par son petit-neveu Jean-François Jaeger (1923-2022) et aujourd'hui par Véronique Jaeger, est logiquement au cœur [de la saison culturelle France-Portugal](#).

→ À LIRE AUSSI : Notre sélection des meilleures sorties pour la Saison France-Portugal 🇵🇹

Tous les collectionneurs de Vieira da Silva connaissent le chemin de la Galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris, de la rue de Seine à la rue de Saintonge. Le Musée Cantini de Marseille, qui offre une rétrospective de plus de 80 œuvres, s'appuie autant sur les collections particulières, pionnières et éclairées, que sur les institutions françaises (Centre Pompidou, Musée d'art moderne de Paris, Musée des beaux-arts de Dijon, Musées de Rouen), portugaises (Fondation Arpad Szenes-Vieira da Silva, [Fondation Gulbenkian](#)) et internationales (Fondation Gandur de Genève).

Amitiés surréalistes

Le Musée Cantini ouvre avec elle le livre de la peinture. C'est un beau labyrinthe où les personnages se fondent dans le décor et disparaissent très vite, où la ville natale perd peu à peu le précis de son architecture enchevêtrée pour ne garder que sa lumière, son atmosphère, la somme de ses réminiscences. L'espace du tableau dépasse le format du tableau, tant il se dilate et devient le sujet même de la peinture. Il y a une certaine musique des formes qui donne un sentiment d'infini et d'ouverture dans l'œuvre abstraite et si vive de Vieira da Silva. Peintre lettrée qu'aiment les poètes et qui a abandonné ses études de musique pour l'apprentissage du dessin aux Beaux-Arts de Lisbonne, Maria Helena a été très tôt familiarisée avec l'art grâce à son grand-père, fondateur du journal lisboète *O Século*. «*Je n'aime pas en général les œuvres qui affichent leurs complications. Je préfère les œuvres épurées qui laissent pressentir, deviner au loin, la complexité des choses du monde*», dit-elle en 1987.

“ **Je n'aime pas en général les œuvres qui affichent leurs complications. Je préfère les œuvres épurées qui laissent pressentir, deviner au loin, la complexité des choses du monde**

Maria Helena Vieira da Silva

La visite offre cette plongée dans sa vie et son imaginaire qui en est l'écho ébloui. Sa vie fut à l'image du XX^e siècle chamboulé par la guerre. Des amitiés surréalistes d'abord via la gravure et l'atelier 17 dirigé par Stanley Hayter, des voyages, de Marseille en 1931 au Brésil en 1940, toujours une certaine frugalité. À la Grande Chaumière, la jeune Lisboète a rencontré l'artiste juif hongrois Arpad Szenes qu'elle épouse en 1930, perdant de ce fait sa nationalité portugaise. Ils s'installent déjà Villa des Camélias, dans le 15^e. En 1935, à la recherche de solitude, ils quitteront Paris provisoirement pour le Portugal. Ils reviennent à Paris en 1936 et s'installent en 1938 au 51, boulevard Saint-Jacques dans une cité d'artistes dont le bâtiment, construit en bois avec des éléments de récupération de l'Exposition universelle, est assez inconfortable, ils y côtoient les artistes Jean Degottex et Apel. Les Fenosa.

En septembre 1939, apeuré par l'avancée allemande et l'arrestation de Max Ernst comme «*étranger ennemi*», le couple confie atelier et toiles à Jeanne Bucher et repart au Portugal. Il se heurte au gouvernement de Salazar. Apatrides, ils ne peuvent rester dans le pays. Les évadés de la filière américaine Varian Fry font escale dans leur atelier. Arpad Szenes se convertit au catholicisme pour faciliter les modalités de passeport. Le couple s'exile en 1940 au Brésil, recrée un nouvel atelier où les artistes se rencontrent et ne revient à Paris qu'en 1945 (les Américains seront les premiers à acheter Vieira da Silva). Maria Helena et Arpad seront naturalisés français en 1954 et déménagent au 34, de la rue de l'Abbé-Carton, dans une maison-atelier construite pour eux par l'architecte Georges Johannot.

→ À LIRE AUSSI : **Paula Rego, peintre des femmes et des «Contes cruels»** 🇵🇹

Vieira da Silva ne s'arrête jamais de peindre. Et le Musée Cantini déroule cette recherche obstinée qui intègre les éléments de la vie, comme des motifs lointains et récurrents. Du portrait mélancolique du jeune Arpad, peint en 1931, aux transbordeurs de Marseille, abstractions monumentales, de *La Scala* qui devient une forêt d'yeux dans le noir en 1937, au *Jeu de cartes* qui rend hommage à Cézanne et à la nappe de carreaux de Bonnard. Ses naufrages brésiliens, grands tableaux historiques vus au CCC-OD de Tours, sont des scènes apocalyptiques marquées par Uccello et la peinture siennoise. Des petits formats de son Lisbonne natal aux ultimes grands formats qui travaillent le blanc et sa lumière, des damiers qui noient les joueurs d'échecs aux villes sans fin comme les bibliothèques de Borges, Vieira da Silva se promène au fil de son pinceau avec l'histoire de l'art en tête.

«**Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe**», au Musée Cantini, Marseille (13), jusqu'au 6 novembre. Catalogue bilingue français-anglais, In Fine Éditions, 228 pages, 39 €.

» Suivez toutes les infos du Figaro culture sur [Facebook](#) et [Twitter](#) .
» Découvrez le programme de visites guidées du [Figaro Store](#) ici .

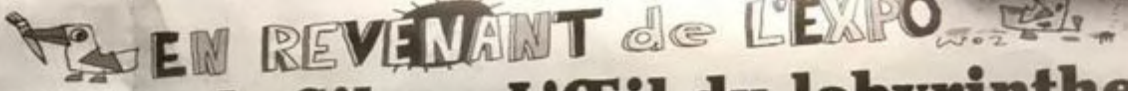
Presse papier

Pays : France

Date : Août 2022

Journaliste : Mathieu Perez

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille



Vieira da Silva - L'Œil du labyrinthe

(Azul music)

DISPARUE il y a trente ans, la peintre Maria Helena Vieira da Silva a aussi disparu du circuit des expositions. Elle est pourtant l'une des rares femmes artistes à avoir été mondialement reconnues de leur vivant et compte parmi les grands abstraits de l'après-guerre. Le musée Cantini, à Marseille, présente plus de 80 œuvres. Et c'est passionnant.



Lisboète de naissance, la peintre arrive à Paris en 1928, à l'âge de 20 ans. Elle étudie avec Fernand Léger et Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière, s'intéresse au cubisme et à la peinture de Pierre Bonnard. Elle épouse le peintre hongrois Árpád Szenes et se lie avec la galeriste Jeanne Bucher. Ce qui la fascine, c'est l'architecture urbaine, les immeubles, fenêtres, ponts. Elle s'inspire de la forme géométrique du petit carreau de

faïence portugaise (azulejo) et expérimente l'abstraction sans se défaire de la figure.

Cela, on le voit dans la somptueuse toile, presque surréaliste, « La Scala ou les Yeux », où une multitude d'yeux colorés évoluent dans une sorte de spirale. Au début de sa carrière, elle a aussi illustré le conte « Kô et Kô », du poète Pierre Guéguen, l'histoire de deux petits Esquimaux partis à la recherche du soleil. Le premier conte écolo ? On aurait bien aimé voir plus de planches.

Ce qui frappe le plus dans ses années de jeunesse, c'est

qu'elle n'est pas prisonnière d'une école picturale. Elle a côtoyé les grands, mais elle a son tempérament.

En 1940, avec son mari, d'origine juive, elle connaît l'exil forcé et part au Brésil, où elle reste sept ans. Elle y peint « Le Désastre ». Une œuvre étonnante qui tient à la fois de la scène de bataille médiévale, avec des soldats à la silhouette longiligne se confondant dans une marée humaine, et du paysage abstrait aux lignes géométriques très dures.

Son style n'a cessé d'évoluer. Il est plus personnel au sortir

de la guerre. Dominent alors de multiples lignes de fuite, des jeux ondulatoires, des espaces fragmentés, ce qui crée un effet de brouillage et des labyrinthes constitués de minuscules mosaïques. Des espaces qui semblent ne tenir qu'à un fil. De tableau en tableau, Vieira da Silva s'est repliée en elle-même dans un ultime voyage intérieur. Ses dernières toiles, toutes blanches, nous emmènent aux confins du monde abstrait. D'elles se dégagent une sérénité, une légèreté, une douceur.

Mathieu Perez

● Au musée Cantini, à Marseille, jusqu'au 6/11.

Objets migrants, trésors sous influence

QUEL RAPPORT entre le crâne mixtèque orné d'une mosaïque de turquoises vu dans le film « L'Homme de Rio » et une tête en marbre figurant à la fois le dieu grec Zeus et la divinité égyptienne Ammon ? entre un christ mexicain et une statuette fétiche du Congo ? entre un « éco-boat », ce radeau fabriqué avec des bouteilles de plastique, et un masque à l'effigie de Chirac utilisé dans une cérémonie du Bwiti, au Gabon ? Tous ont voyagé à travers le monde, ont longtemps été

considérés comme purement utilitaires. Tantôt ils se sont greffés à d'autres cultures, tantôt ils ont été copiés, détournés, spoliés. Parfois, les objets sont un peu plus que de simples objets. Les restes humains, par exemple.

Les voilà présentés dans sept salles réparties dans la Vieille Charité, un ancien hospice reconverti en haut lieu de la culture marseillais. C'est à leur parcours que nous invitent à réfléchir Barbara Cassin, philosophe spécialiste de la Grèce ancienne, et deux

conservateurs du musée d'Archéologie méditerranéenne de la cité phocéenne. Et, par la même occasion, à des questions extrêmement sensibles, telles que la restitution du patrimoine.

On apprend, on gamberge, on s'étonne, et on nous rappelle que les migrations ont toujours existé et n'attisent pas forcément les peurs et la haine de l'autre.

M. P.

● A la Vieille Charité, à Marseille, jusqu'au 16/10.

Presse en ligne : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2022/10/02/vieira-da-silva-loeil-du-labyrinthe-au-musee-cantini-marseille/>

Pays : France

Date : 7 novembre 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

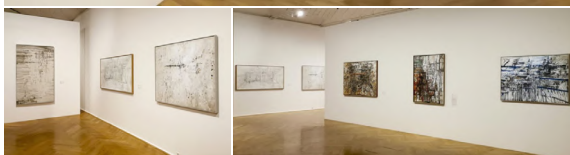
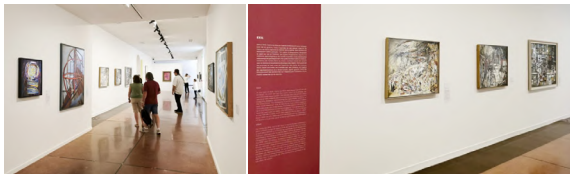
Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe au musée Cantini – Marseille

Mis à jour le : 7 novembre 2022



Jusqu'au 6 novembre, le **musée Cantini** présente « *Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe* », une remarquable rétrospective de l'œuvre de **Maria Helena Vieira da Silva**. Cette proposition est organisée avec le musée des Beaux-Arts de Dijon qui accueillera l'exposition du 16 décembre au 3 avril prochain. Le projet bénéficie du soutien de la galerie Jeanne Bucher Jaeger et de la Fondation Calouste Gulbenkian. Il s'inscrit dans le cadre de la saison France-Portugal 2022/2023.

Plus de quatre-vingts œuvres illustrent les étapes clés de la carrière de cette artiste inclassable.



Le parcours chronologique et thématique commence par ses débuts figuratifs dans les années 1920 et s'achève avec les peintures évanescentes des années 1980.

Il s'articule en six sections :

Début
Ossature
Exil
Perspective
Concept
Lumière

Dans la première séquence, une place importante est accordée aux œuvres produites à la suite du court séjour de **Vieira da Silva** à Marseille au printemps 1931 que le commissariat considère comme « *source d'inspiration et moment clé dans la définition de son schéma pictural* »...



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Marseille au musée Cantini

La scénographie très sobre s'appuie sur les cimaises qui ont été installées ces dernières années dans la grande salle pour les expositions consacrées à **Gérard Traquandi** puis à **Jules Perahim**.

On ne peut que saluer ces préoccupations environnementales des musées de Marseille qui ont abandonné la logique de tabula rasa à chaque nouveau projet... Un remarquable accrochage met en évidence l'évolution du travail de **Vieira da Silva** autour de la grille et du damier entre figuration et abstraction. Dans cette construction chronologique, les rapprochements thématiques et formels sont toujours très pertinents. Jamais le regard n'est contraint, si ce n'est de se perdre dans le labyrinthe des œuvres...

De brefs textes de salles en français, anglais et portugais introduisent chaque section de l'exposition. Ils reprennent l'essentiel de ceux qui sont présents dans le catalogue. Les œuvres majeures sont accompagnées d'un cartel développé.

Les œuvres sont issues de collections particulières et de nombreuses institutions : Centre Pompidou — Musée national d'art moderne, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le musée des Beaux-Arts de Dijon (Donation Granville), le musée de Grenoble, le musée d'Arts de Nantes, le musée des Beaux-Arts de Lyon, les musées de Rouen, la Fondation Árpád Szenes — Vieira da Silva, la Fondation Calouste Gulbenkian et la Fondation Gandur pour l'art.

À Marseille, le commissariat est assuré par **Guillaume Theulière**, conservateur du patrimoine, musée Cantini, assisté d'**Emma Usai**, historienne de l'art.

L'exposition est accompagnée par un catalogue publié par les éditions **In Fine**, sous la direction de **Guillaume Theulière** et **Naïss Le François**. Les essais sont signés par **Marina Bairrao-Ruivo**, **Diane Daval Béran**, **Itzhak Goldberg** et **Milena Glicenstein**. Les textes introductifs et la biographie ont été rédigés par **Léa Salvador**. Le remarquable avant-propos de **Guillaume Theulière**, disponible dans le dossier de presse, est reproduit ci-dessous.



EN REVENANT DE L'EXPO !

Chroniques et billets d'humeur

Presse en ligne : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2022/10/02/vieira-da-silva-loeil-du-labyrinthe-au-musee-cantini-marseille/>

Pays : France

Date : 7 novembre 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe : Regards sur l'exposition

Les débuts de **Vieira da Silva** sont évoqués dans les deux salons qui ouvrent sur les jardins de l'hôtel particulier.



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Début au musée Cantini

Après quelques études anatomiques de la fin des années 1920, un *autoportrait* de 1930 accroché au-dessus de la cheminée est accompagné à sa droite par un *portrait d'Árpád Szenes* (1931) et à gauche par une représentation de l'accès à la *Villa des Camélias* (1932) où le couple vécu et travailla à Paris dans les années 1930. Faut-il y voir l'émergence du motif de la grille qui s'affirmera plus tard ?

Des études à la gouache pour *Kô & Kô*, deux Esquimaux qui illustraient un livre pour enfant rappellent la première exposition de **Vieira da Silva** chez Jeanne Bucher en 1932/1933.



Vieira da Silva – Le cortège, 1934 – L'œil du labyrinthe – Début au musée Cantini

Natures mortes (*Nature morte bleue*, 1932) et compositions en spirales (*Le Cortège*, 1934) montrent les hésitations de l'artiste et une probable « *lutte contre l'attrait de l'abstraction* »...



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Marseille au musée Cantini

Au fond du deuxième salon, dans l'alcôve entre les deux colonnes, une place singulière est accordée au voyage de **Vieira da Silva** à Marseille au printemps 1931 que les commissaires considèrent comme une « *source d'inspiration et moment clé dans la définition de son schéma pictural* ».



Vieira da Silva – Marseille blanc, 1931. Huile sur toile. Acquis avec la participation du Fonds régional d'acquisition des musées Provence-Alpes-Côte d'Azur – Musée Cantini, Marseille – L'œil du labyrinthe – Marseille au musée Cantini

Vieira da Silva peint une construction imaginaire s'inspirant à la fois des armatures métalliques du pont transbordeur, des échafaudages en bois disséminés dans la ville, des entrepôts du port industriel, ou encore du château d'If. Cette œuvre révèle ainsi une architecture fantôme, non identifiable, suggérant l'effet visuel d'une ruine mémorielle. Acquisition du musée Cantini en 2020, ce tableau rend compte de l'importance de Marseille pour les artistes d'avant-garde au xx^e siècle.

Cette séquence est construite autour du tableau *Marseille Blanc*, peint à la suite de ce séjour et acquis par le musée Cantini en 2020. Plusieurs œuvres sur papier (dessins, gouaches) et deux huiles sur toile, certaines préparatoires à cette toile énigmatique, témoignent de l'importance de ce court séjour. Le catalogue raisonné de l'artiste inventorie 11 œuvres dédiées à Marseille en 1931 qui font référence à des sujets tels que le phare, le port, le quai, les balançoires, les entrepôts et le pont transbordeur. Huit sont accrochées aux cimaises du musée Cantini.



Dans un texte qui ouvre le catalogue, **Guillaume Theulière**, commissaire de l'exposition à Marseille, démontre avec brio la place qu'a eue cette expérience marseillaise dans « *sa synthèse picturale d'architectures imaginaires [qui] opère un premier pas vers l'abstraction qui la mènera vers une dissolution de l'espace et du temps* ».

Ossature



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Ossature au musée Cantini

Dans la première partie de la grande galerie, huit toiles peintes en 1936 et 1937 montrent comment « *l'espace pictural devient le sujet principal de compositions abstraites suivant deux directions : la ligne et le plan* ».

EN REVENANT DE L'EXPO !

Chroniques et billets d'humeur

Presse en ligne : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2022/10/02/vieira-da-silva-loeil-du-labyrinthe-au-musee-cantini-marseille/>

Pays : France

Date : 7 novembre 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

À propos des *Tisserands*, 1936. Huile sur toile. Dation en 1993 – Musée national d'art moderne Centre de création industrielle, Paris
D'épaisses lignes claires entrecroisées sont diluées dans l'espace qui les enveloppe, à la manière d'une trame de tissu qui se serait éfilée. Les silhouettes des deux tisserands et le métier à tisser, presque absorbés par la toile, parviennent à rendre la couleur transparente. Par de fins traits blancs quadrillant la composition, Vieira da Silva donne vie au motif des azulejos portugais. Motifs qui rappellent autant la perspective de la Renaissance que le thème de la grille moderniste, que l'artiste remet en cause jusqu'à l'abstraction.

Sur la droite, deux toiles prêtées par le Centre Pompidou (*Les Lignes* et *Les Tisserands*, 1936) précèdent deux autres tableaux conservés par le Fondation Calouste Gulbenkian (*La Rue, le soir et Composition*, 1936). Avec une autre *Composition* de la même année qui leur fait face, elles illustrent la manière dont les lignes s'entrecroisent, s'entremêlent pour construire un plan et finalement un damier.

Vieira da Silva crée une structure abstraite aux lignes colorées qui prend place dans un lieu indéterminé, clos sur lui-même, et dont les murs sont opacifiés par une couleur grise homogène. L'axe vertical vert, en construisant la composition, donne un semblant d'ordre, tandis que les autres lignes se courbent et se plient dans un désordre complet. Cette disposition offre un effet de profondeur qui dirige le regard vers le fond tandis que, par contraste, les hachures à droite rappellent le caractère bidimensionnel de la toile.

Comme la perspective, les éléments figuratifs encore présents (notamment dans *Les Tisserands*) s'estompent sans disparaître complètement. Les « *ossatures spatiales* », évoquées par Diane Daval-Béran dans le catalogue de l'exposition « *L'espace en jeu* » au musée de Céret en 2016, sont en place.

Sur le mur de gauche, *La Machine optique* (1937) joue avec la lumière pour donner du mouvement à la composition... À son propos, l'artiste expliquait « *Si j'ai utilisé ces petits carreaux, cette perspective chancelante (c'est moi qui la qualifie ainsi), c'est parce que je ne voyais pas l'intérêt de poursuivre Mondrian ou un autre. Je voulais quelque chose d'autre.* »

Vieira da Silva invente une autre représentation de l'espace. La couleur, organisatrice et dynamique, joue avec la lumière et semble donner du mouvement à la composition : « *Si j'ai utilisé ces petits carreaux, cette perspective chancelante (c'est moi qui la qualifie ainsi), c'est parce que je ne voyais pas l'intérêt de poursuivre Mondrian ou un autre. Je voulais quelque chose d'autre.* »



Vieira da Silva – Le jeu de cartes, 1937 – L'œil du labyrinthe – Ossature au musée Cantini

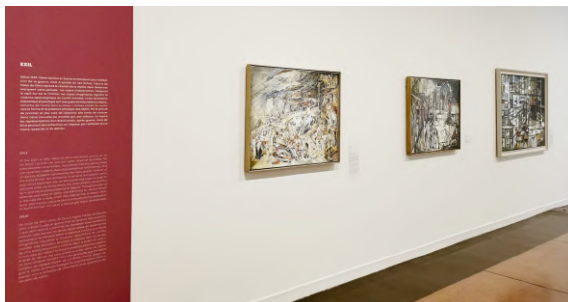
En revenant vers l'entrée, *Le Jeu de cartes* (1937) prolonge cette sensation de mouvement en spirale qui l'on retrouve dans *La Scala ou Les Yeux* (1937) où une multitude d'yeux colorés s'enroulent dans un espace mystérieux et oppressant...



Vieira da Silva – La Scala ou Les Yeux, 1937. Huile sur toile. Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne – L'œil du labyrinthe – Ossature au musée Cantini.

Il est ici question d'une multitude d'yeux colorés, au sein d'un lieu étrange et étouffant, semblable à une surface cubique sans issue et éclairée artificiellement. Ces yeux, paraissant suivre un mouvement en spirale, accentuent l'effet hypnotique d'un regard qui pourrait appartenir à Vieira da Silva elle-même – selon l'expression de René Char à son sujet : une « vision multiple et une ». À l'image de ces yeux innombrables, Vieira da Silva scrute tous les points de vue de la réalité de son regard pénétrant et omniscient.

Exil



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Exil au musée Cantini

Après un séjour à Lisbonne, **Vieira da Silva** et Szenes embarquent pour le Brésil en juin 1940 où ils séjournent jusqu'à leur retour en Europe au printemps 1947.

Peint avant l'exil, *Le Héros* (1939) prolonge les recherches de la période précédente. La composition en grille dans un espace clos s'y affirme clairement.

Sur la gauche, trois superbes toiles témoignent des préoccupations de l'artiste à l'égard des violences de la guerre. C'est notamment le cas de l'angoissante scène de bataille médiévale (*Le Désastre*, 1942) peinte à Rio de Janeiro où **Vieira da Silva** multiplie les références à Uccello.

Vieira da Silva peint *Le Désastre* à Rio de Janeiro. Angoissée, elle présente sa vision de la guerre à l'image d'une bataille médiévale où oriflammes, casques et chevaux se confondent dans les lignes de la composition. La multitude de corps armés de lances n'est pas sans rappeler les scènes de bataille d'Uccello (1397-1475) : « *C'était l'occasion de montrer que je pouvais dessiner des humains dans toutes les positions.* » Les tons ocre, mêlés aux taches de rouge, accentuent l'inquiétante impression de violence, de panique et de fuite.

À côté, les figures du *Calvaire* (1947) sont tout aussi cauchemardesques et terrifiantes...

Dans *La Véranda* (1948), on retrouve le motif de la grille et l'espace à la profondeur trompeuse du *Héros*. En face, pour *L'Harmonium* ou *La Pianiste* (1949), les tons gris et sourds de la palette semblent assez proches. Le lieu paraît toutefois moins oppressant. La figure est plus présente, comme dans *l'Échiquier rouge* ou *Joueurs d'échecs* (1946). La grille s'est transformée en un damier où se confondent le plateau du jeu et le carrelage du sol.

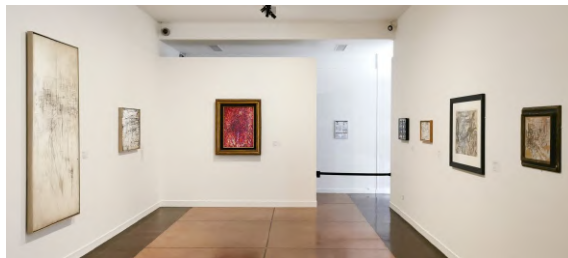
Fidèle au motif de la grille, *Vieira da Silva* crée la représentation d'un espace singulièrement indéfini. La multitude de carreaux incite le regard à se perdre au travers d'un labyrinthe à la profondeur illusoire. À droite de la composition, reflets, couleurs et transparences évoquent la présence d'une fenêtre, possible ouverture vers l'inconnu. Ailleurs, les couleurs semblent s'adonner à un jeu réflexif, comme si la toile était composée de multiples miroirs.



Vieira da Silva – L'Harmonium ou La Pianiste, 1949. Gouache sur carton. Collection particulière et Échiquier rouge ou Joueurs d'échecs, 1946. Huile sur carton. Collection particulière

Entre *Héros* et *Joueurs d'échecs*, trois œuvres plus lumineuses, peintes en exil, évoquent la mémoire de Lisbonne (*Lisbon by heart*, 1943 ; *La Ville au bord de l'eau*, 1947 et *Place de Lisbonne*, 1945).

Perspective



Vieira da Silva – L'œil du labyrinthe – Perspective au musée Cantini

Cette section centrale rassemble une importante sélection d'œuvres où les portraits de villes labyrinthiques et les bibliothèques « *donnent à voir une architecture fantasmagorique, où tout l'univers semble converger vers une fusion des perspectives multiples* » comme le souligne **Guillaume Thuillière** dans son essai pour le catalogue... C'est ici que l'on comprend comment « *Cet œil cyclonique et prismatique élabore une peinture visionnaire, tridimensionnelle, d'un labyrinthe en constante expansion* » et que l'on saisit la pertinence du titre choisi pour cette rétrospective...

Cette séquence commence dans la grande galerie où plusieurs toiles montrent la continuité des thèmes urbains explorés au Brésil et l'évolution du travail de Vieira da Silva vers un labyrinthe qui multiplie les points de vue, où l'espace se fractionne et où la perspective devient « *instable et vertigineuse* »...

EN REVENANT DE L'EXPO !

Chroniques et billets d'humeur

Presse en ligne : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2022/10/02/vieira-da-silva-loeil-du-labyrinthe-au-musee-cantini-marseille/>

Pays : France

Date : 7 novembre 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Ici, l'accrochage s'organise autour d'*Intérieur rouge* (1951) une œuvre emblématique de la donation Pierre et Kathleen Granville au Musée des Beaux-Arts de Dijon et qui a été choisie pour la couverture du catalogue et comme visuel pour la communication.

Sur la gauche, une captivante toile où se mêlent peinture à la colle, huile et fusain (*Les Tisserands II*, 1948) fait écho à une œuvre présentée au début du parcours.

Egypte (1948), un tableau peint au sortir de l'exil, traduit-il, comme le souligne le cartel, « *le souvenir encore prégnant du chaos et de la souffrance laissé par la guerre* » ?

Vieira da Silva réalise cette œuvre au sortir de la guerre et de l'exil, après son retour à Paris. Une recherche plus classique s'observe alors dans ses productions; les lignes y structurent une composition, qui tend, malgré tout, vers l'infini. Abandonnant le système perspectif de la Renaissance, l'artiste fait le choix d'une construction bidimensionnelle rigoureuse. L'espace, violemment fragmenté et divisé, traduit le souvenir encore prégnant du chaos et de la souffrance laissé par la guerre.

Parmi les quatre œuvres présentées sur la droite, on retient une fascinante gouache sur papier (*Composition aux damiers bleus*, 1949) et une curieuse collection de peintures sur pierre et coquillages (*Les Yeux*, 1953).

La section « *Perspective* » continue dans la première partie de la grande salle avec un peu moins d'une quinzaine de toiles peintes entre 1949 et 1955. Leur accrochage s'articule autour de rapprochements ou d'oppositions formels et/ou d'accords de leurs palettes. S'il met particulièrement en valeur le cheminement de **Viera da Silva** dans son « *incertitude* » et vers « *ce labyrinthe terrible* », ces juxtapositions et face-à-face d'œuvres contribuent aussi « *à piéger le regard du spectateur* »...

En entrant dans cette salle, la large cimaise qui coupe l'espace présente trois tableaux qui résument les thématiques récurrentes et l'évolution du travail de l'artiste dans la première moitié des années 1950. Au centre, la *Bibliothèque* de 1949 où **Vieira da Silva** évoque « *celle de son grand-père, fréquentée durant son enfance, qu'elle retranscrit en une sorte de mosaïque colorée* »...

« *J'ai commencé à dessiner des bibliothèques bien avant de dessiner des villes; j'en dessine toujours.* » Thème récurrent qu'elle approfondira jusqu'en 1984, la bibliothèque s'impose dans l'œuvre de **Vieira da Silva**. En 1949, c'est celle de son grand-père, fréquentée durant son enfance, qu'elle retranscrit en une sorte de mosaïque colorée. Tel un labyrinthe, cet espace originellement clos, ici fragmenté par des lignes discontinues, semble s'étendre à l'infini. Une sensation d'incertitude et de vertige naît de cette création spatiale. **Vieira da Silva** réinvente ici le motif de la grille et de la perspective pour métamorphoser la bibliothèque, lieu de savoir immuable, en un espace instable aux multiples petits carrés rappelant Les Prisons Imaginaires de Piranèse.

Ses tons chauds et certaines de ses lignes s'accordent avec *L'Aqueduc* de 1955 placé à sa gauche. Mais ils s'opposent à la palette froide, à la composition ouverte aux horizons infinis des *Grandes Constructions* (1956), une toile emblématique des villes imaginaires de **Vieira da Silva** accrochée à droite. Toutefois, dans ces trois tableaux, le thème du labyrinthe reste toujours très présent...

Avec ses villes imaginaires, **Vieira da Silva** délaïse les espaces clos au profit de lieux ouverts. Toutefois, le thème du labyrinthe reste présent par cette multitude de traits discontinus pointant dans différentes directions et suggérant un horizon à l'infini. En laissant passer la lumière, ces hachures prêtent à l'œuvre l'aspect d'une ébauche à la composition vibrante et dynamique. Des lignes de forces verticales, jointes par des traits ordonnés, apportent de la puissance à la spatialité : l'artiste joue encore, ici, avec la perspective et la profondeur.

Sur la droite, on découvre trois œuvres peintes en 1949-1950 où la grille, encore présente, se disloque. Une vibrante dynamique disperse les facettes éclatées de *Fête nationale* (1949-1950).

Dans *L'Atelier de l'harmonium* (1950), le motif du damier submerge la composition où l'instrument paraît se dégingluer...

La Gare Saint-Lazare (1949) « [...] semble naître du vide, et doit à une fabuleuse maîtrise des valeurs et des tonalités sa consistance » à en croire Jean-François Jaeger...

D'après Jean-François Jaeger, *La Gare Saint-Lazare* « [...] semble naître du vide, et doit à une fabuleuse maîtrise des valeurs et des tonalités sa consistance ». La majorité de l'œuvre se compose en effet de cameaux de gris et de tons terre sur fond ocre. L'architecture est à peine suggérée, mais sa solidité est assurée par l'orthogonalité des lignes formant ensemble le motif d'une grille imprécise. Un « graphisme mouillé » a été évoqué à propos de la touche de l'artiste : l'effet de transparence du trait paraît diffus, comme si la surface était humide conférant ainsi de la délicatesse à la composition.

Un peu plus loin, *Le Souterrain*, (1948) avale le regard dans l'œil du labyrinthe... À sa gauche, dans *Composition 55* (1955), la grille s'estompe dans une multitude de petites mosaïques pâles qui paraissent scintiller faiblement. La toile semble déchirée en son centre par une ligne horizontale composée de minuscules tesselles sombres... L'œuvre fait écho aux *Grandes Constructions* de 1956 et conduit le visiteur vers la section suivante...

La ligne s'estompe peu à peu au profit de la couleur. Une centaine de petites mosaïques créent des effets de vibration, de cristallisation et de nuances chromatiques. Pourtant, l'unité de la toile est brisée par une sorte de déchirure horizontale composée de minuscules carreaux foncés, massés et désordonnés, qui contrastent avec la recherche de pureté souhaitée par **Vieira da Silva**. En effet, il n'y a ni forme, ni perspective ou construction, seulement la quête d'une épuraison totale entièrement accomplie.

A gauche sont rassemblées des œuvres peintes au tournant des années cinquante. Face à *L'Aqueduc*, *La Ville dorée* (1956) est encadrée d'un côté par *L'Oranger* (1954) et de l'autre par *La Ville tentaculaire* (1954) où des aplats jaunes ou verts s'accordent à des lignes bleues ou gris-bleu...

Au fond, *La Ville de Sindbad* (1950) et *Les Tours* (1953) partagent une composition verticale où dominent les nuances de bleu...

Vieira da Silva joue avec l'artificialité d'un bleu vif couplé à des notes d'ocre pour créer un réseau de traits orthogonaux dont les horizontales, incurvées, deviennent cerneaux colorés. La touche, transparente, laisse voir la couche picturale sous-jacente, procurant l'impression d'un mouvement vertical poursuivi hors de la toile. Ainsi arrondi, le motif de la grille dépeint l'image d'immenses tours dont nous ne ne verrions ici, entre courbe et linéarité, qu'une infime partie.

Concept

Sans rupture thématique ou conceptuelle avec la séquence précédente, la deuxième partie de la grande salle présente une quinzaine d'œuvres très majoritairement peintes dans les années soixante et au début des années 1970. **Viera da Silva** travaille alors dans sa maison-atelier construite à Paris ou à la Maréchalerie, une maison ancienne aménagée dans le Loiret.

Ces années sont celles de la maturité et de la reconnaissance. Elle multiplie les expositions en Europe et aux États-Unis, dans les galeries, les biennales et les institutions. Plusieurs œuvres entrent dans les collections publiques. Elle est également sollicitée pour la création de vitraux, de tapisseries... et collabore avec des poètes et des musiciens comme René Char ou Pierre Boulez.

L'architecture, la ville, la bibliothèque sont toujours des thèmes très présents. Souvent, les formats s'agrandissent. Les perspectives et les rythmes ne cessent d'échafauder et de désarticuler les espaces. Si **Viera da Silva** continue, comme l'écrit **Guillaume Theulière**, à composer « *une partition dont la subtilité pigmentaire tend à la vérité, tout en soulignant, avec humilité, la prééminence de l'incertitude* », elle n'en fait ni une théorie ni un concept... Ainsi, le catalogue reproduit cette éloquente citation de 1991 :

« *J'ai confiance dans l'intuition. Je laisse venir et je doute des théories. Je n'ai pas confiance dans les êtres qui ont trop de confiance en eux, qui ont trop de certitude.* »

Cette période est aussi marquée par la mort de mère en 1964 qui introduit une série de toiles plus méditatives où les formes s'estompent au profit d'une lumière pâle...

Comme pour les autres sections, l'accrochage s'articule sur la chronologie des œuvres tout en l'émaillant de rapprochements thématiques ou formels.

Le parcours commence sur la droite avec *Stèle* (1964), une tempera sur toile en hommage à la mère de l'artiste. L'œuvre est précédée par *L'équité* (1966). La rigueur de leurs compositions, la douceur et la lumière de leurs palettes paraissent poursuivre les recherches entrevues dans *Composition 55* (1955).

Au revers de la large cimaise qui segmente la salle, on retrouve au centre, comme à l'avant, une *Bibliothèque* peinte en 1966. La composition verticale est traversée par une diagonale avec une dominante rouge à gauche alors que les nuances blanches et grises s'imposent de l'autre côté.

Renouant avec le thème de la bibliothèque, **Vieira da Silva** crée l'illusion d'un espace infini en construisant un réseau orthogonal composé d'une multitude de lignes et de carreaux colorés, qui représentent autant d'étagères recouvertes de livres : « *Je crois qu'en ajoutant petite tache par petite tache, laborieusement, comme une abeille, le tableau se fait. Un tableau doit avoir son cœur, son système nerveux, ses os et sa circulation.* » Ici, une diagonale divise la composition, avec une dominante rouge à gauche tandis que le blanc prévaut de l'autre côté.

La présentation joue habilement sur cette partition pour accrocher à gauche *Landgrave* (1966) où les tons chauds des ocres l'emportent et à l'inverse pour exposer à droite *L'Air du vent* (1966) où les teintes froides des blancs, des gris et des bleus structurent l'espace.

En face, cinq superbes toiles construisent une séquence habilement rythmée qui alterne les formats horizontaux et verticaux et qui conjugue avec élégance des palettes froides et lumineuses et celles où les tonalités chaudes et sombres s'imposent. De droite à gauche, le regard peut se perdre dans *Rouen I* (1963), *Les Degrés* (1964), *Mémoire* (1966-1967), *La Basilique* (1964-1967) et *Les Indes noires* (1974).

De chaque côté de cet espace toute en largeur, deux courtes cimaises installées à l'occasion de l'exposition « *Jules Perahim. De l'avant-garde à l'épanouissement, de Bucarest à Paris* » architecturent deux absides...

À droite, on peut découvrir un enchaînement de quatre œuvres où se succèdent deux évocations de paysages maritimes (*Estuaire bleu*, 1974) et *Étale ou Où es-tu ?*, 1961) puis une très huile sur toile où s'affronte l'ombre et la lumière (*Jour et Nuit*, 1967) et enfin un ténébreux *Londres* (1959).

En face, trois toiles terminent le parcours de cette sequence.

Le *Théâtre de la vie* (1973) représente, semble-t-il, un autre sujet important dans la vie et l'oeuvre de **Viera da Silva**. Le cartel rapporte cette remarque de l'artiste : « *[...] quand j'ai eu neuf ans, j'ai eu la manie du théâtre [...] je commençais à imaginer où est-ce que je mettrai le théâtre et alors j'imaginai un théâtre entre deux portes, à l'intérieur d'une armoire [...] mon enfance s'est passée comme ça, entre des imaginations qui sont devenues plus tard mes tableaux, peut-être.* »

Dédale, 1975 évoque naturellement l'architecte du labyrinthe qui a abrité le Minotaure. De ce lieu partout présent dans son œuvre, **Viera da Silva** disait « *Dans ma peinture, on voit cette incertitude, ce labyrinthe terrible. C'est mon ciel ce labyrinthe, mais peut-être qu'au milieu de ce labyrinthe, on trouvera une toute petite certitude. C'est peut-être ça que je cherche.* »

Egalement sculpteur, **Dédale** aurait été le premier à réaliser des statues avec les yeux ouverts... Ce personnage de la mythologie grecque est-il aussi à l'origine du titre choisi pour l'exposition ? L'accrochage se termine pour cette section avec l'énigmatique et ténébreuse *Entreprise impossible* (1967), « impossible » représentation du visible qu'une notice du Centre Pompidou tente d'analyser...

Lumière

Le parcours se termine dans la salle en cul-de-sac dans une séquence finale que le commissariat a souhaité présenter comme « *une sorte de chapelle blanche où on voit le motif complètement disparaître au profit d'une certaine forme d'abstraction méditative* ».

Le texte de salle ajoute : « *Après la perte de son époux en 1985, seule face à l'ouvrage, l'artiste développe une œuvre plus intime, sereine, empreinte de spiritualité* »...

EN REVENANT DE L'EXPO !

Chroniques et billets d'humeur

Presse en ligne : <https://www.enrevenantdelexpo.com/2022/10/02/vieira-da-silva-loeil-du-labyrinthe-au-musee-cantini-marseille/>

Pays : France

Date : 7 novembre 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Si la plupart des toiles exposées ont été peintes ou achevées après la mort d'Arpad Szenes, elles sont introduites par deux œuvres plus anciennes (*Jardins suspendus*, 1955 et *Nuit blanche*, 1960) qui montrent une antériorité des recherches de **Viera da Silva** sur l'iridescente et l'opalescence de la lumière comme on a pu également l'observer dans *Composition 55* (1955), *L'équité* (1966) ou *Stèle* (1964)...

Au fond de la salle, dans un poème, **Maria Helena Vieira da Silva**, déclare ce qu'elle désire modestement transmettre comme héritage...

Faut-il ajouter qu'une visite de « *L'œil du labyrinthe* » s'impose avant le 6 novembre prochain et son départ pour Dijon ?

On se permettra toutefois une remarque et une suggestion : La qualité exceptionnelle des expositions présentées au musée Cantini mériterait sans aucun doute une modernisation de ses dispositifs d'éclairage... Souhaitons que la mairie de Marseille s'en donne les moyens.

En savoir plus :

Sur le site du **Musée Cantini**

Suivre l'actualité du **Musée Cantini** sur **Facebook** et celle des **Musée de Marseille** sur **Facebook** et **Instagram**

Viera da Silva sur le site de la **Galerie Jeanne Bucher Jaeger**

Viera da Silva – L'œil du labyrinthe par Guillaume Theuillère

Nouvelle vision

Le projet d'organiser une rétrospective de Maria Helena Vieira da Silva à Marseille et Dijon est né lorsque le musée Cantini a fait l'acquisition en 2020 de l'une de ses premières toiles de jeunesse, Marseille blanc. Peinte à la suite d'un court séjour en mai 1931 dans la cité phocéenne avec son mari le peintre hongrois Arpad Szenes, cette toile énigmatique inaugure pour la jeune peintre un projet artistique radicalement novateur.

À vingt-deux ans, elle ne s'attarde pas sur les motifs pittoresques de la peinture méridionale, mais représente une ruine indéterminée, fantomatique, opaque et légère, soutenue latéralement par des armatures. Une petite fenêtre nous indique que la façade d'un blanc calcaire cache mystérieusement un vide comme s'il s'agissait du squelette d'un immeuble dont on aurait détruit la structure. Comme souvent, peu d'indices nous permettent de reconnaître précisément le motif choisi par Maria Helena Vieira da Silva. La construction essemblée voire insulaire au centre du tableau pourrait certes évoquer l'émblématique château d'If mais d'autres indices se situent loin du parcours touristique habituel. Le film *Impressions Vieux Port* de 1929 réalisé par László Moholy-Nagy nous éclaire sur la situation de Marseille à cette époque. Ce film pionnier du cinéma expérimental dépeint avec réalisme une ville en pleine déconstruction, où la pauvreté s'est installée dans les rues, où de nombreux bâtiments partiellement détruits sont soutenus par des étais en bois empêchant l'inexorable écroulement des façades. Un plan du film dévoile une esplanade vide située derrière la Bourse de commerce où l'on trouve, eseuilé, un échafaudage en bois entourant un îlot d'habitations. Les travaux préparatoires précédant la réalisation de Marseille blanc, réunis pour la première fois au musée Cantini, rendent compte de l'intérêt de l'artiste pour ce type d'architecture précaire.

Une autre source d'inspiration semble venir du pont transbordeur dressé entre les deux rives du port à l'aide de câbles d'acier lui conférant une légèreté aérodynamique d'un rayonnisme épuré. Cette ossature du vide fascine inévitablement Maria Helena Vieira da Silva, à l'instar des nombreux photographes venus dans les années 1930 glisser leur objectif à travers ses fils d'acier arachnéens : Germaine Krull, Florence Henri, Man Ray, László Moholy-Nagy, tous guidés par la Nouvelle Vision des théories d'avant-garde de l'école du Bauhaus. À Marseille, la jeune peintre portugaise a elle aussi expérimenté une nouvelle manière de voir. Sa synthèse picturale d'architectures imaginaires opère un premier pas vers l'abstraction qui la mènera vers une dissolution de l'espace et du temps.

Portraits de villes labyrinthiques

La vision kaléidoscopique que projettent avec force les œuvres de Maria Helena Vieira da Silva permet à l'artiste de représenter l'évolution et la dynamique des métropoles modernes, leurs réseaux infinis, indéfinis de voies de circulation, à travers des élévations déconstruites, suspendues et tentaculaires.

La discontinuité spatiale générée par ces réseaux de lignes est si condensée qu'elle absorbe le regard du spectateur dans un effet tourbillonnant de vortex. Cette manière elliptique, si caractéristique qu'a l'artiste de résumer visuellement les effets de villes, divulgue une certaine appétence pour la flânerie et la déambulation génératrices de hasard.

Une moindre balade dans la ville s'apparente à un voyage durant lequel le regard se promène, s'attarde sur une myriade de lignes de fuite, un détail à recomposer, flouter, puis dépouiller pour ne laisser apparaître que les lignes de force. Sa ville natale Lisbonne est ainsi dépeinte à la manière d'un labyrinthe : le sol pavé de damiers blancs chancelants, les perspectives fuyantes des ruelles perchées, les azulejos des façades, l'aqueduc de la Praça das amoreiras, ou encore les arcs d'ogives de l'architecture de style manuélin du Mosteiro dos Jerónimos sont autant d'indices mémoriels convoqués puis disloqués dans ses toiles. La topographie de Rio de Janeiro et son ouverture océanique auront également durant son exil un retentissement fécond dans ses œuvres, au même titre que la verticalité foisonnante de la Nouvelle- Amsterdam : New York. C'est ainsi que l'œil de Maria Helena Vieira da Silva s'apparente à une caméra en mouvement enregistrant çà et là des souvenirs rejaillissant constamment sur la toile. Les villes se dissolvent dans un flou abstrait fait de touches transparentes puis réapparaissent au premier plan à l'aide de filaments de peintures maigres restituant la verticalité des constructions. Elle amorce par ce biais une savante diffraction des structures, ne retenant plus que les armatures des constructions industrielles dont la nervosité du trait restitue les sons et chahuts de l'ambiance urbaine. C'est là que voyage l'œil de Maria Helena Vieira da Silva, dans le silence des vides puis l'entrechoquement et les brisures des lignes. Cet œil cyclonique et prismatique élabore une peinture visionnaire, tridimensionnelle, d'un labyrinthe en constante expansion.

L'œuvre de l'artiste est à cette fin marquée par un questionnement sans relâche sur les transformations urbaines, la dynamique architecturale dont elle retranscrit la musicalité d'une touche picturale minutieuse quasi pointilliste. Conçus comme des dédales évanescents, les portraits de villes de Maria Helena Vieira da Silva convoquent le pouvoir du regard, plaçant l'œil du spectateur au cœur du sujet, facilitant son absorption dans l'œuvre. Cet œil, au même titre que la main de l'artiste, participe d'une interactivité sans précédent dont le regardeur est au centre, tentant de recomposer les indices épars de la représentation, jusqu'aux confins de l'abstraction.

Guidées par l'infinité des possibles, ces œuvres visionnaires nous donnent à voir les prémices de nos vies et villes connectées.

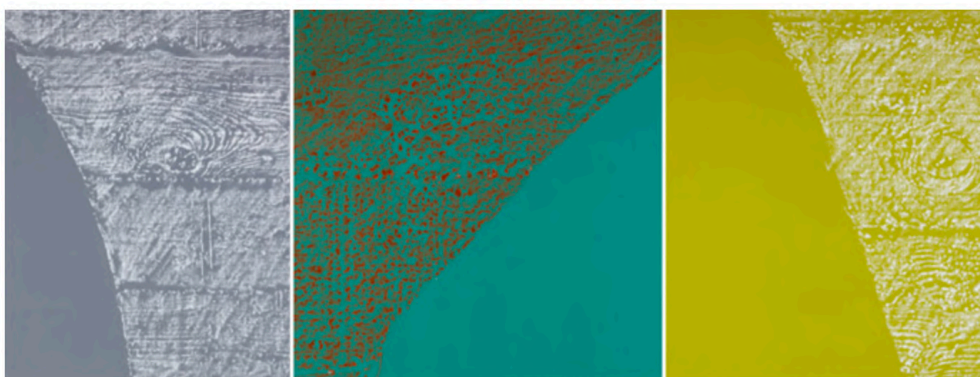
Le temps infini de peindre

Cristallisation de l'invisible, l'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva est entièrement dévouée à la question de l'espace et du temps. Comparant volontiers son labeur à celui d'un insecte, la main d'une fourmi, l'œil à facettes d'une abeille, l'artiste se confiait régulièrement sur le temps long qu'elle mettait à terminer une œuvre, pouvant la laisser et la reprendre parfois avec plusieurs années d'intervalle. Butineuse, elle applique avec minutie, à l'aide d'un très fin pinceau, de minuscules touches de peinture à l'huile, de tempera ou de gouache. Par ce geste, quotidiennement répété, elle décrit à la manière d'un mandala un nouvel espace-temps, une condensation de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

Ses couleurs sont des poussières de temps, chaudes en hiver, froides en été. Une saisonnalité chromatique, telles des variantes musicales. Petit à petit elle écrit une partition dont la subtilité pigmentaire tend à la vérité, tout en soulignant, avec humilité, la prééminence de l'incertitude. En cela le projet pictural de Maria Helena Vieira da Silva est d'une précieuse rareté. Tout aussi métaphysique qu'existentielle, sa peinture rend compte de notre vulnérabilité et de notre inconditionnelle fragilité face aux courants d'éternité qui nous entourent. Ses nombreuses perspectives intérieures, souterraines, en damier, ont l'apparence de boîtes magiques ayant pour but de capturer notre regard, nous ensevelir dans l'infinité des lignes de fuite. Elle met ainsi au point un procédé oculaire absolument innovant, dépassant les passages cézanniens du cubisme, élaborant une nouvelle accélération du rythme visuel. Cette idée moderne de la quatrième dimension consistant à enregistrer les mouvements du regard et les passages temporels est à la source de son travail par sédimentation à travers l'espace de la composition picturale. Telles des palimpsestes, les différentes touches et couches de peinture restituent une fossilisation du temps et de la mémoire. Les bibliothèques de Maria Helena Vieira da Silva donnent ainsi à voir une architecture fantasmagorique, où tout l'univers semble converger vers une fusion des perspectives multiples. L'architecture de livres devient un lieu d'éclatement où le regard se perd avec jubilation.

Cet aspect absolument renversant de l'œuvre lui donne une nature presque futuriste, source d'une imagerie d'anticipation à dimension spirituelle. Les œuvres de Maria Helena Vieira da Silva se liraient-elles comme un parcours initiatique, où l'incertitude est la règle d'un incommensurable terrain de jeu visuel ? Le labyrinthe en tout cas n'enferme ni l'œil ni l'esprit, il est un fil d'Ariane optique, un voyage intérieur. Véritable sismographe, son pinceau procède d'un éclatement spatial de la composition créant une multiplicité d'ouvertures. Somme toute, nombre de ses compositions capturent la quintessence du vide, nous plongeant dans un gouffre où l'œil ébloui par la vibration de la lumière s'irradie au contact de l'immuabilité, comme si l'art de Maria Helena Vieira da Silva avait rendez-vous sur la toile avec l'infini.

Guillaume Theuillère



Giuseppe Penone, *Le Bois sacré - Troncs Piliers* (détail), La Tourette, 2022, 120 x 320 cm

Le bois est une matière extraordinaire parce qu'il préserve dans sa structure la forme qui l'a produit. C'est la mémoire de l'arbre et de tout ce qu'il a vécu. Giuseppe Penone

Chers abonnés,

Nos [Itinérances d'été 2022](#) s'achèvent, pour laisser la place aux projets de rentrée !

Surprenantes et inédites, ces traces de « **bois sacré** » sont l'avant-goût de l'exposition **Penone** qui va ouvrir ses portes dans quelques jours au couvent de La Tourette, où l'artiste a réalisé ces œuvres lors de son séjour *in situ* – destination que nous vous proposons de découvrir avec les **Rencontres de Narthex**... !

Mémoire de l'histoire de l'arbre, le bois est ici à la fois présence et absence, rendu tangible sous forme d'**empreinte** ou de **frottage**. Il y a presque un effet de mise en abyme, et l'émergence d'un subtil équilibre **entre l'éphémère et l'éternel**. Pour Penone, cette expérience du « **bois sacré** » a pris une dimension initiatique, méditative, d'ordre spirituel :

« Au mois de mai 1969, je suis entré dans la forêt du bois et j'ai commencé un parcours dans le temps, lent, pensif, étonné, attentif à la moindre forme dans le bois fluide. C'est alors que cette cathédrale est sortie du monde muet de la matière pour entrer dans celui de la sculpture et de l'utilisation poétique du réel. »

Cet été, nous vous avons invités à entrer en immersion dans le mystère du **cosmos** avec des astronautes et astronomes avec la [vidéo « L'Attraction du visible »](#).

Notre blog musique vous a offert un superbe panorama de la question de retranscription dont le dernier volet décrit [le saisissant geste musical dans les manuscrits de Beethoven](#). Du côté des *Ecrits mystiques*, l'étude de l'histoire de la prédication chrétienne se poursuit avec [saint Jean Chrysostome et l'homélie dans l'Eglise des premiers siècles](#).

A vos tablettes et vos agendas... ! nous vous avons annoncé le lancement des **Rencontres de Narthex**, dont le premier rendez-vous sera dans la **région lyonnaise**, les **14 et 15 octobre prochains**, pour une visite de l'exposition « **Penone** » au couvent de la Tourette, avec la découverte de ce site architectural unique signé Le Corbusier, et une exploration de la **Biennale de Lyon**. Le programme détaillé sera diffusé prochainement sur le site : si vous êtes intéressés, contactez-nous vite par mail pour plus d'informations : narthex@cef.fr.

Restez bien connectés !

Enfin, pensez à commander votre exemplaire de la publication du [Colloque des 10 ans de Narthex, « L'Eglise et les artistes, quels enjeux pour demain ? »](#) sur le site narthex.fr !

Belle rentrée artistique !

Valérie de Maulmin

Newsletter

Pays : France

Date : Septembre 2022

Journaliste : Valérie de Maulmin

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Actualités

Itinérances d'été 2022

Le moment est venu de reprendre nos itinérances estivales et de savourer les mille et une découvertes et émerveillements qui se présentent aux quatre coins de l'hexagone. Cette année, l'accent se portera tout particulièrement sur les chemins pèlerins qui déploient une dimension spirituelle et dévoilent des splendeurs cachées de nos terroirs. Nous allons vous inviter à parcourir la France à travers cette sélection - ni exhaustive, ni restrictive, mais qualitative - d'expositions, musées, festivals, concerts, événements...



Oeuvres et lieux

[Vidéo] L'attraction de l'invisible : l'Univers et son Mystère

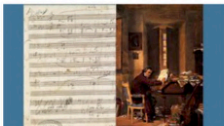
L'été nous invite à la contemplation de l'univers, des constellations étoilées et du cosmos. Allons plus loin avec ce nouveau documentaire vidéo « L'attraction de l'invisible », produit par Le Jour du Seigneur/CFRT, qui nous transporte dans une fascinante exploration émerveillée de l'univers, rythmée par le témoignage d'astronautes et d'astronomes chrétiens. Un film de 26 mn réalisé par Jean-Rodolphe Petit-Grimmer à visionner sans attendre !



Des nouvelles de nos blogueurs

Beethoven ou le geste musical

Au fur et à mesure de notre parcours, nous découvrons que l'écriture manuscrite est révélatrice de bien des choses : non seulement de la manière dont le compositeur maîtrise la technique de la transcription, mais de la porte qu'il nous entrouvre sur lui-même. Les manuscrits de Beethoven sont exemplaires à cet égard.



L'homélie dans la primitive église : saint Jean-Chrysostome (349-407)

Dans ce cycle dédié à l'art de l'homélie de son blog Écrits mystiques, Martine Petriti-Poli nous propose d'explorer l'histoire de la prédication chrétienne en tant qu'œuvre littéraire, héritière de la Bible, qui évolue au cours des siècles : des Pères de l'Eglise au Moyen Âge, du XVIIe siècle à nos jours. Cette quatrième publication est une étude de la prédication chrétienne dans l'Eglise des premiers temps, à travers les œuvres remarquables de saint Justin le Philosophe et du fameux saint Jean Chrysostome.



A noter dans vos agendas

Exposition : « François Morellet » au Centre d'art Chasse-Spleen (33)

Centre d'art Chasse-Spleen 33480 Moulis en Médoc
Du jeudi 05 mai 2022 à 9h00 au vendredi 30 septembre 2022 à 23h55

Organisée avec l'Estate Morellet et Galerie Kamel Mennour Paris, cette exposition consacrée à François Morellet (1926 – 2016) propose un dialogue avec les espaces du Centre d'Art du Château Chasse-Spleen. Ponctué de nombreuses œuvres remarquables de cet acteur majeur de l'abstraction géométrique et de l'art de la seconde moitié du XXe siècle, le parcours met en exergue certaines facettes importantes de sa création, des années 1950 aux années 2000. A découvrir jusqu'au 30 septembre 2022 !



Exposition - Ceux de la Terre. La figure du paysan » au Musée Gustave Courbet à Ornans

Musée Gustave Courbet à Ornans
Du lundi 27 juin 2022 à 9h00 au dimanche 16 octobre 2022 à 23h55

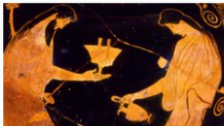
Du portrait brutal et cru d'un monde paysan en proie aux passions les plus violentes, dressé par l'écrivain Émile Zola (1840-1902) dans *La Terre* (1887), à la vision lyrique et héroïque des « gens de la terre » du recueil de nouvelles *Ceux de la glèbe* (1889) de Camille Lemonnier (1844-1913), les campagnes contemporaines sont l'objet dans la seconde moitié du XIXe siècle de projections idéologiques les plus diverses, qu'elles soient nostalgiques, conservatrices, socialistes, progressistes ou purement esthétiques. A découvrir jusqu'au 16 octobre !



Exposition - Étrusques, une civilisation de la Méditerranée » au musée de la Romanité à Nîmes (30)

musée de la Romanité à Nîmes
Du vendredi 15 avril 2022 à 9h00 au dimanche 23 octobre 2022 à 23h55

Le Musée de la Romanité met à l'honneur une civilisation antique méconnue et pourtant l'une des plus fascinantes et raffinées de la Méditerranée : les Étrusques. Les visiteurs partent sur les traces de ce peuple qui, pendant des siècles, avant que la grande puissance de Rome ne prenne son essor, a occupé le centre de la péninsule italique (Toscane, Ombrie, Latium), en contact étroit avec les autres civilisations qui peuplaient les côtes de la Méditerranée. A découvrir jusqu'au 23 octobre 2022 !



A Chaumont-sur-Loire, une 15e édition d'exception entre art contemporain, nature et patrimoine

Domaine de Chaumont-sur-Loire
Du samedi 02 avril 2022 à 9h00 au dimanche 30 octobre 2022 à 23h55

Cette année, le Domaine de Chaumont-sur-Loire célèbre la 15e édition de sa Saison d'art, avec un magnifique ensemble choisi d'une quinzaine d'artistes de tous horizons. Premier centre d'art consacré au dialogue entre la création artistique et la nature, Chaumont-sur-Loire accueille en 2022 des artistes reconnus ou à découvrir tels Miquel Barceló, Jean Le Gac, Jaume Plensa, Carole Benzaken, Evi Keller, Quayola, Stéphane Guiran, Christiane Löhr, Katarzyna Kot-Bach, Lélia Demolisy... Un merveilleux rendez-vous avec l'art et la nature, sous le signe de la grâce et de la subtilité, qui réserve mille surprises, à découvrir jusqu'au 30 octobre 2022 !



Exposition : « Antoine Sublet - peintre au service des Chartreux » au musée de la Grande Chartreuse (38)

Musée de la Grande Chartreuse à Saint-Pierre-de-Chartreuse (38)
Du samedi 11 juin 2022 à 9h00 au samedi 05 novembre 2022 à 23h55

La Corrière de la Grande Chartreuse, musée de France, en Isère, présente la première exposition monographique consacrée à l'artiste. Après une carrière en Italie et en France, Antoine Sublet (1821-1897) se met au service de l'Ordre des Chartreux durant les vingt dernières années de sa vie, déployant son talent au sein des monastères. L'exposition a pour ambition de montrer la production picturale de l'artiste à cette époque : des toiles venues de différentes chartreuses à travers l'Europe et totalement inédites puisqu'elles n'ont jamais eu d'autres spectateurs que les Chartreux. A découvrir jusqu'au 5 novembre 2022 !



Exposition : « Peindre sur le Ciel - Kim En Joong » au Centre international du Vitrail à Chartres (28)

Centre international du Vitrail à Chartres
Du samedi 04 décembre 2021 à 9h00 au samedi 31 décembre 2022 à 23h55

Cette Rétrospective des réalisations 2010-2022 de Kim En Joong organisée au Centre international du Vitrail à Chartres présentera quarante-deux commandes monumentales d'ensembles de vitraux réalisés en France et dans le monde, au cours de ces douze années. A découvrir jusqu'au 31 décembre 2022 !



Expédition immersive : « Éternelle Notre-Dame » à l'Espace Grande Arche de la Défense (92)

Espace Grande Arche de la Défense
Du samedi 15 janvier 2022 à 9h00 au samedi 31 décembre 2022 à 23h55

Défi technologique, « Éternelle Notre-Dame » propose de s'immerger au cœur de l'histoire de la cathédrale Notre-Dame de Paris et de ses trésors, depuis sa construction au Moyen Âge jusqu'au chantier de restauration actuel. Un voyage dans le temps et dans l'espace, qui permet à chacun de découvrir ce monument emblématique sous tous ses aspects, en vivant une véritable expérience où tous les visiteurs deviennent de véritables acteurs de la renaissance du monument. Une aventure inédite à découvrir sans attendre !



Exposition : « Belles inconnues... » au Musée du Hiéron à Paray-le-Monial (71)

Musée du Hiéron à Paray-le-Monial
Du lundi 11 juillet 2022 à 9h00 au samedi 31 décembre 2022 à 23h55

Trop longtemps restées anonymes, une partie des splendides peintures italiennes du musée du Hiéron à Paray-le-Monial sortent de leur réserve. Après leur remarquable restauration en 2005 et les premiers travaux scientifiques, les belles inconnues ont retrouvé un nom... Allez vite les découvrir, jusqu'au 31 décembre 2022 !



Réouverture de l'abbaye de Beaulieu-en-Rouergue (82) : « Collection Brache-Bonnefoi »

abbaye de Beaulieu-en-Rouergue à Ginals
Du jeudi 30 juin 2022 à 9h00 au samedi 31 décembre 2022 à 23h55

Fondée en 1144 par l'évêque de Rodez, l'abbaye Notre-Dame de Beaulieu présente les caractéristiques de l'architecture cistercienne. Quasiment détruite à la Révolution, l'abbaye est sauvée de la ruine dans les années 1950 par Geneviève Bonnefoi et Pierre Brache. Leur collection d'œuvres d'art moderne inédite dialogue avec l'architecture épurée de l'abbaye et le tout nouveau jardin de roses.



Réouverture du Musée de Cluny à Paris

Musée de Cluny à Paris
Du jeudi 12 mai 2022 à 9h30 au samedi 31 décembre 2022 à 23h55

Après 20 mois de fermeture pour travaux, le musée de Cluny – musée national du Moyen Âge – réouvre enfin ses portes, dévoilant une importante modernisation, un nouveau parcours muséographique qui met en lumière les objets de ses riches collections, permettant de les redécouvrir avec un regard neuf !

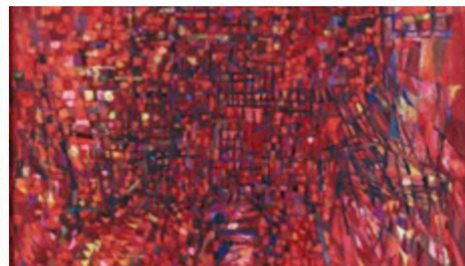


Exposition « Vieira da Silva, l'œil du labyrinthe » au Musée Cantini à Marseille

Musée Cantini à Marseille

Du jeudi 09 juin 2022 à 9h00 au dimanche 06 novembre 2022 à 23h55

A l'occasion de la saison France-Portugal 2022 et avec le soutien de la Fondation Gulbenkian, le musée Cantini propose, en collaboration avec les musées de Dijon et la galerie Jeanne Bucher Jaeger, une rétrospective de l'œuvre de l'artiste de renommée internationale d'origine portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). A découvrir jusqu'au 6 novembre 2022 !



L'OBJET D'ART

Presse papier

Pays : France

Date : Juillet-Août 2022

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille

L'OBJET D'ART

N° 591 JUILLET-AOÛT 2022 - 9,80 €

SPÉCIAL ÉTÉ

Toutes les expositions

Nos itinéraires

En CADEAU, le guide complet

DÉCOUVERTE

La Bretagne
de Mathurin MÉHEUT

L'Italie peinte par
Louis GAUFFIER

La vogue des FABRIQUES
EXOTIQUES dans les jardins

Le château d'HAROUÉ
en Lorraine

L 15221 - 591 - F: 9,80 € - RD



L'OBJET D'ART

Presse papier

Pays : France

Date : Juillet-Août 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

LES ITINÉRAIRES DE L'ÉTÉ

« ON DIRAIT LE SUD »

Bonnat, Dufy, Fernand Léger, Matisse, Hockney, Vieira da Silva, Ann Veronica Janssens... Ils se sont tous donné rendez-vous dans la lumière du Sud. Tandis qu'Ajaccio et Aix se mettent à l'heure italienne, Nice se pare de fleurs et Marseille ressuscite la grotte maritime Coquer.

AIX-EN-PROVENCE

HÔTEL DE CAUMONT Dufy, du Havre à Nice



Raoul Dufy, *Holländer tollé*, vers 1929. Huile sur toile, 61 x 94 cm. Musée d'Art Moderne de Paris, legs de l'État. Photo : Jacques Baudouin / Musée d'Art Moderne de Paris, 2022

Au fil d'une centaine de peintures, dessins, gravures et céramiques, l'hôtel de Caumont célèbre le coloriste bon pair qui fut Raoul Dufy (1877-1953), et met en lumière son attrait pour la Méditerranée, depuis les quais de Martigues où il séjourna dès 1903 jusqu'à Perpignan où il trouve refuge durant la Seconde Guerre mondiale, en passant par Nice, Hyères ou Venise. Originaire de Normandie, le jeune peintre suit d'abord les traces de Claude Monet et d'Eugène Boudin avant de tourner son regard vers le Sud, à l'aube du XX^e siècle. Il mène l'aventure fleur aux côtés d'Henri Matisse puis change radicalement de cap en 1908, lors d'un voyage initiatique sur les pas de Cézanne. À travers des paysages, des natures mortes ou l'impassionnante *Grande Baigneuse* (1913) peints par les musées royaux de Belgique, l'exposition s'attache dans un premier temps à explorer l'influence du maître de l'Estaque, prégnante jusqu'en 1920. À cette date, un séjour à Venise amène l'artiste à affiner son style propre, caractérisé par l'utilisation d'aplats de couleurs éclatantes associées de la ligne. Le parcours se fait ensuite thématique : vues d'ateliers, nus, études de fleurs et paysages maritimes trahissant une recherche obsédée de la lumière jusqu'à l'effacement, car pour Dufy, « sans la lumière, la couleur est sans vie ». Myriam Escard-Bugot « Raoul Dufy, l'évasion de la couleur », jusqu'au 18 septembre 2022 à l'hôtel de Caumont, 3 rue Joseph Cabanis, 13100 Aix-en-Provence. Tél. 04 42 20 70 01. www.hotel-caumont-centredart.com Catalogue, Hazan, 192 p., 29 €.

MUSÉE GRANET Voyage à Rome

La restauration de la Neue Pinakothek à Munich fait le bonheur du musée Granet qui accueille le prêt exceptionnel de tableaux d'artistes allemands qui étudiaient ou même s'établissaient à Rome au XIX^e siècle. Confrontés à des œuvres de Enrie, ils retracent l'importance de ce foyer artistique pour les peintres européens, et donnent à voir l'évolution des courants picturaux, du néo-classicisme aux prémices du réalisme. Mais c'est bien sûr la peinture romantique dans les ruines de la cité antique qui constitue le cœur du sujet. L'exposition se poursuit par une présentation des toutes premières photographies prises dans la Ville éternelle entre 1850 et 1870. Les vues des monuments les plus célèbres voisinent avec des scènes de la vie quotidienne. En contrepoint, une centaine de photographies contemporaines réalisées en Italie par Bernard Pissau répond aux superbes dessins et aquarelles exécutés par Granet lors de ses séjours romains. Mathilde Lilius « Via Roma, peintures et photographes de la Neue Pinakothek de Munich », jusqu'au 2 octobre 2022 au musée Granet, place Saint-Jean-de-Matthieu, 13100 Aix-en-Provence. Tél. 04 42 52 88 32. www.musee-granet-aix-en-provence.fr Catalogue, éditions L'In Situ, 192 p., 29 €.



Hermann Bange, *Vue de la Villa Malet à Rome*, 1829. Huile sur toile, 62,2 x 62 cm. Musée Neue Pinakothek. Photo : service de presse. © Historisches Staatsschlossmuseum, Munich (Photo : Silja Fester)

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

LES ITINÉRAIRES DE L'ÉTÉ

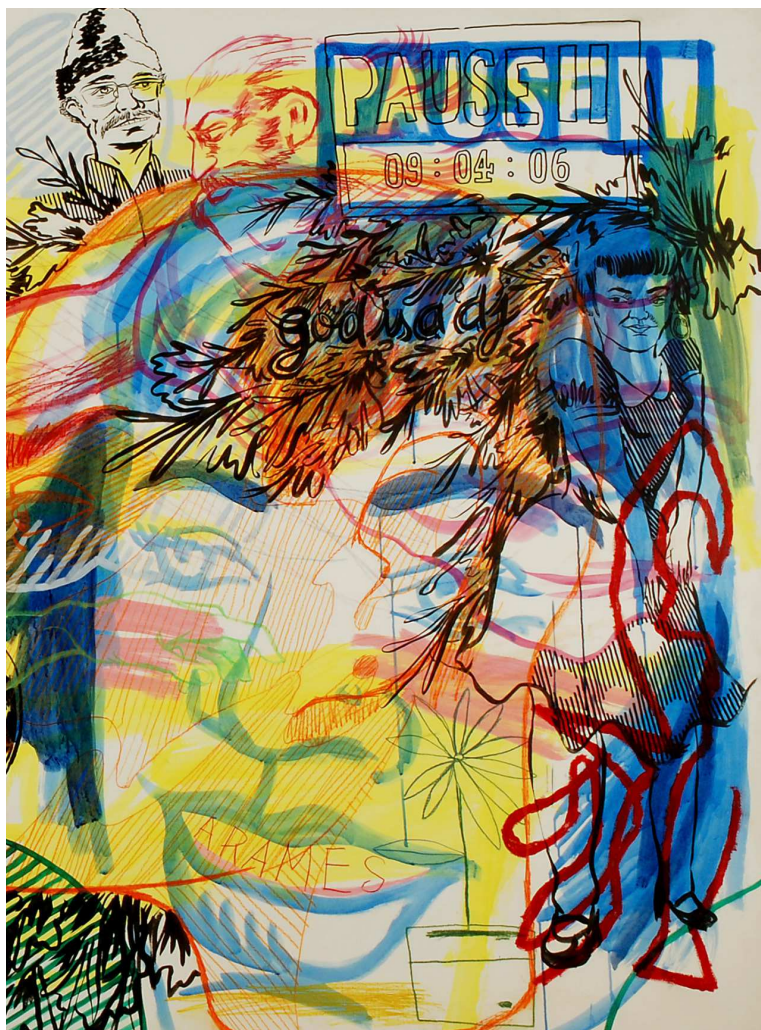
LE 13.07.22 QUOTIDIEN DE L'ART

MERCREDI



POLITIQUE CULTURELLE

France-Portugal, chant du cygne des saisons croisées ?



ART BASEL

**Paris+ : 156
galeries, dont 40 %
avec une base en
France**

MARCHÉ

**Christie's :
4,1 milliards pour
le premier semestre
2022**

DISPARITION

**Joël Kermarrec,
un artiste,
un pédagogue**

FOIRES

**Maurizio Cattelan
à l'affiche de
l'Outsider Art Fair**

France-Portugal, chant du cygne des saisons croisées ?

Lancées avec l'Année de l'Inde en 1985, les saisons culturelles ont rythmé les 40 dernières années. Ayant surmonté l'écueil du Covid, le partenariat modèle entre la France et le Portugal pourrait être le dernier dans ce format.

PAR MAGALI LESAUVAGE ET RAFAEL PIC

Carla Filipe, vue de l'exposition
« hópede [hôte] » à la Villa
Arson.

© Photo Jean Christophe Lett.

*Des dizaines
d'expositions,
de spectacles,
de festivals, mais
aussi des échanges
entre écoles ou
des résidences
artistiques des
Açores à
Ouessant...*



Trois années de préparation (depuis la décision commune des deux États en juillet 2018), 200 projets différents, huit mois de durée (de fin février à octobre), plus de 500 artistes impliqués : la Saison France-Portugal est une opération de grande ampleur. Sous la présidence d'Emmanuel Demarcy-Mota et le commissariat général de Victoire di Rosa (pour la France) et Manuela Júdice (pour le Portugal), ce sont des dizaines d'expositions, de spectacles, de festivals, mais aussi des échanges entre écoles ou des résidences artistiques des Açores à Ouessant... Le tout pour un budget conséquent, mais somme toute contenu au regard de l'ambition affichée : 2,9 millions d'euros côté français (dont 700 000 euros de mécénat) et 2 millions d'euros côté portugais (dont 1 million du gouvernement et 1 million de la Fondation Gulbenkian).

Une spécificité française

« Les saisons croisées sont une spécificité française, explique Eva Nguyen Binh, présidente depuis 2021 de l'Institut français, qui en est le concepteur et l'opérateur. Elles ont un fort retentissement et beaucoup de pays nous en demandent. Tout se décide en commun, c'est donc une mécanique très compliquée » ➔

POLITIQUE CULTURELLE

QDA 13.07.22 N°2431

10



Amadeo de Souza-Cardoso

Lévriers / Os Galgos

vers 1911, huile sur toile,
100 x 73 cm. « Modernités
portugaises » à la Maison
Caillebotte.

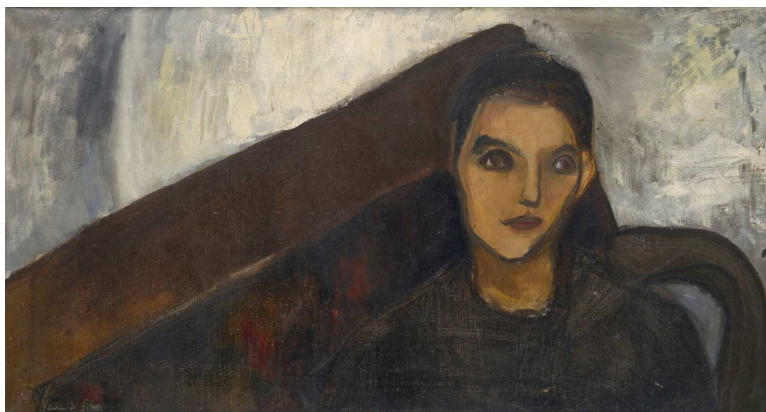
© Photo Paulo Costa CAM/Fundação
Calouste Gulbenkian, Lisbonne.

Maria Helena Vieira da Silva

Portrait de femme

1932. « Modernités
portugaises » à la Maison
Caillebotte.

© Photo Jean-Louis Losi.



qui exige une équipe dédiée. Elles font participer des grands musées, des FRAC, des festivals de musique sur tout le territoire : 87 villes françaises auront été concernées cette année ! » Pourtant, c'est peut-être la dernière : aucune n'est programmée pour l'avenir, et la Saison de la France au Japon, initialement programmée pour 2021, a fait les frais de la crise sanitaire. Outre la grande complexité d'organisation, il y a aussi la volonté de s'adapter à un monde qui change. « Nous sommes en plein débat d'idées pour faire évoluer le modèle, pour coller davantage à des préoccupations sociétales, comme l'illustre par exemple le succès de la Nuit européenne des idées. » Des pistes devraient émerger lors des Ateliers de l'Institut français, qui réuniront la semaine prochaine (21 et 22 juillet) au théâtre de Chaillot tous les agents du réseau culturel français à l'étranger. L'objectif : fêter les 100 ans de l'établissement chargé de la diplomatie culturelle (précédemment Association française d'action artistique, puis Culturesfrance, avant de devenir Institut français). En espérant que la mécanique des Saisons réussisse à se réinventer avec la même ambition, voici une sélection partielle de la présente, en France, mais aussi au Portugal...

Susanne Thémilz, de la série

« The Vertebral and
the Invertebrate »,
2007, silicone, chaussures
et ciment, 35 x 30,7 x 30 cm.

« Tout ce que je veux, artistes
portugaises de 1900 à 2020 ».

© Pedro Bini Antunes.



Désir de Paris...

Alors que de nombreux événements de la Saison sont dédiés à la scène contemporaine, c'est un pan méconnu en France de l'histoire de l'art moderne que révèle l'exposition « Modernités portugaises » à la Maison Caillebotte, à Yerres (jusqu'au 30 octobre). La commissaire Anne Bonnin y présente les « chroniques d'un modernisme cosmopolite » avec 110 œuvres (dont une grande partie provenant de la Fondation Gulbenkian) datées des années 1910 aux années 1970, montrant le dialogue entre le Portugal et la France, avec notamment l'éclairage des Delaunay, dont l'œuvre s'illumine lors de leur séjour près de Porto pendant la Première Guerre. D'Amadeo de Souza-Cardoso à Maria Helena Vieira da Silva naît un langage moderne original aux formes puissantes, mêlé de motifs locaux et d'un « désir de Paris » sensible dans les influences cubistes, de simultanistes ou dada, que le retour à l'ordre de l'Estado Novo, après 1918, n'affaiblit pas. À Tours, lui fait écho « Tout ce que je veux, artistes portugaises de 1900 à 2020 » (jusqu'au 4 septembre), vaste panorama qui présente 40 femmes, d'Aurélia de Souza à Patricia Garrido, en passant par Sarah Affonso (1899-1983) ou la



POLITIQUE CULTURELLE

QDA 13.07.22 N°2431

11



Sabrina Belouaar
M. Bobigny
2016. Exposition « Europa Oxalà » à la Fondation Gulbenkian, Lisbonne.
© DR.

La fresque de Francisco Vidal pour l'exposition « Europa Oxalà » à la Fondation Gulbenkian, Lisbonne.
© DR.



*L'exposition
« Europa Oxalà »,
soixante artistes,
la plupart
« afropéens » dont
les parents ou
grands-parents
sont nés en Angola,
au Bénin ou à
Madagascar,
montrent des
récits mêlés, avec
des œuvres parfois
aux antipodes les
unes des autres.*

Mónica de Miranda
Tales of Lisbon
Exposition « Europa Oxalà » à la Fondation Gulbenkian, Lisbonne
© DR.

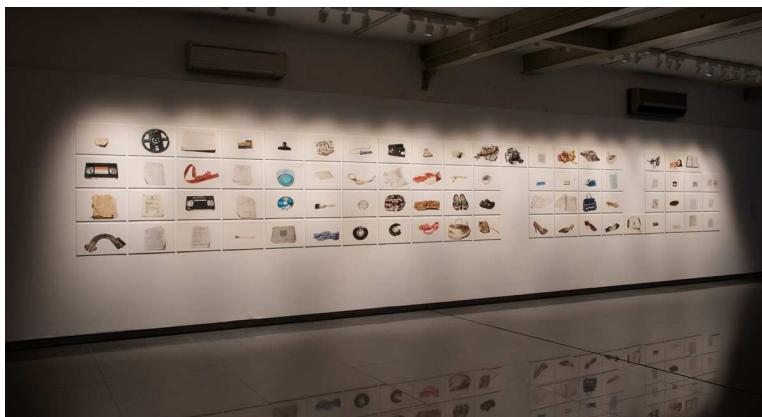
récemment disparue Lourdes Castro, et qui illustre ce paradoxe portugais où le pouvoir artistique appartient plus que de coutume aux femmes (comme l'illustre le couple Vieira da Silva & Arpad Szenes).

Métissages afro-européens

Côté contemporain, l'exposition « Europa Oxalà » à la Fondation Gulbenkian, à Lisbonne (jusqu'au 22 août), confiée au commissaire portugais António Pinto Ribeiro, avec la collaboration des artistes Katia Kameli et Aimé Mpane, est une version étendue de celle présentée au Mucem, à Marseille, cet hiver. Soixante artistes, la plupart « afropéens » dont les parents ou grands-parents sont nés en Angola, au Bénin ou à Madagascar, montrent des récits mêlés, avec des œuvres parfois aux antipodes les unes des autres. Tissage et métissage des histoires se retrouvent aussi bien dans les cartographies post-coloniales de Malala Andrialavidrazana que dans une simple boîte en carton peint de Carlos Bunga, évoquant l'itinérance précaire. Un fil ténu relie les formes, de la grande fresque agitprop de Francisco Vidal à la vaste archive photographique *Tales of Lisbon* de Mónica de Miranda et à la mélancolie afro-futuriste du film de Joséfa Ntjam. Des spectres de violence hantent le parcours : citons les corps gesticulants dessinés par Nú Barreto, le portrait fantomatique de l'arrière-grand-mère de Pedro A.H. Paixão, avec un serpent autour du cou et un pistolet en main, ou encore le M. Bobigny écrasé (protégé ?) par des chaînes, photographié par Sabrina Belouaar.

C'est le Sud

À Nice, le centre d'art de la Villa Arson accueille la grande installation *hóspede [hôte]* de la Portugaise Carla Filipe (jusqu'au 28 août) : comme dans un jeu de plateau, les drapeaux européens sont figurés comme des pions dont la taille



Presse papier

Pays : France

Date : 13 juillet 2022

Journaliste : Magalie Lesauvage et Rafael Pic

Exposition : Multiples

POLITIQUE CULTURELLE

QDA 13.07.22 N°2431

12



varie selon l'importance de leur PIB... Au moment où la guerre fait rage en Europe même, l'œuvre souligne la fragilité de la notion d'« hospitalité » (et du prix à payer pour celle-ci). À Marseille, la Saison France-Portugal fait escale au FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, dont la directrice Muriel Enjalran débute sa programmation « Faire société » avec un solo show d'Ângela Ferreira, artiste luso-sud-africaine née au Mozambique en 1958. Rappelant l'importance de la radio dans la diffusion des luttes anti-coloniales, « Rádio Voz da Liberdade » (jusqu'au 22 janvier 2023) conte l'épopée de cette antenne portugaise hébergée par la RTA à Alger dans les années 1960, au moment de la dictature de l'Estado Novo. Réalisée

Ci-dessus :

Ramiro Guerreiro

Expérimentations

FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.

© Photo Laurent Lecat/Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Ci-dessous :

Wilfrid Almendra

Adélaïde

FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.

© Photo Laurent Lecat/Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur/Adagp, Paris 2022.

Ângela Ferreira

Rádio Voz da Liberdade

FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.

© Photo Laurent Lecat/Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur.

par et pour des opposants au régime de Salazar, la station est matérialisée par des tours radio reconstituées à partir de timbres d'époque, et de grandes fresques reprenant des photographies d'archives. Sur le plateau « Expérimentations » du FRAC, Ramiro Guerreiro, 44 ans, explore lui aussi l'esthétique moderniste en rendant hommage à Phyllis Lambert, grande protectrice de l'architecture, dans une installation tout en élégance (jusqu'au 25 septembre). À l'étage au-dessous, l'artiste franco-portugais (et marseillais) Wilfrid Almendra déploie son projet *Adélaïde* mêlant l'art et la vie (jusqu'au 30 octobre), à l'image de son action d'« artiste-paysan » développée dans le petit village familial de Casario, au nord du Portugal. Objets *ready-made* évoquant une histoire ouvrière et paysages abstraits de fleurs séchées se dédoublent dans un autre lieu marseillais, le Panorama de la Friche Belle de Mai (jusqu'au 16 octobre), où, dans un geste paradoxal, le sol lesté de gravier est surplombé d'ailes battantes de paon. Une poésie autobiographique de la lutte, qui pourrait être, s'il fallait en trouver un, le dénominateur commun à ces artistes de culture lusitanienne.

➔ saisonfranceportugal.com



Presse papier

Pays : France

Date : été 2022

Journaliste : Amélie Adamo

Exposition : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille



Maria Helena Vieira da Silva, *Kô & Kô, la mer*, 1933, gouache sur papier. 35 x 47 cm, courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger. © Photo Jean-Louis Losi.

—Marseille (13)

LA PEINTURE LABYRINTHE DE VIEIRA DA SILVA

Musée Cantini
Jusqu'au 6 novembre 2022

Dans le cadre de la Saison France-Portugal, le Musée Cantini propose cet été une rétrospective sur l'œuvre de l'artiste d'origine portugaise, Maria Helena Vieira da Silva. À travers un ensemble de cent peintures et dessins, ce parcours chronologique et thématique donnera à voir les moments phares de la carrière de l'artiste, de ses débuts figuratifs des années 1920 aux trames blanches et évanescentes des années 1980. Entre figuration et abstraction, des cubisme et futurisme au surréalisme, l'artiste explore librement des voies formelles qui répondent à un même centre d'intérêt : comment réinventer l'espace du tableau, sa perspective, mais aussi son rythme coloré, de manière à exercer une réelle force d'attraction sur celui qui le regarde ? Cette question spatiale, pour

l'artiste, résonne avec l'univers urbain, avec l'architecture labyrinthique des villes qui sont autant d'espaces à traverser que de rythmes à ressentir. Comme une musique. Ses représentations de ponts, de villes, de gares ou d'échiquiers sont des prétextes à créer des espaces mentaux aux réseaux nouveaux où le regard se perd. Le cheminement de Vieira da Silva vers la non-figuration culmine avec les œuvres des années 1980. Par leur lumière irradiante, par leur trame répétitive, elles aspirent l'œil vers un espace qui a affaire avec l'infini. Elles tissent le temps, à l'intérieur de nous. Vertige du fil d'*Ariane* et du *Silence*.

—AMÉLIE ADAMO

❖ «Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe»,
Musée Cantini, 19, rue Grignan,
Marseille (13), musees.marseille.fr

Presse papier

Pays : France

Date : 8 juillet 2022

Journaliste : Elisabeth Santacreu

Exposition : Vieira da Silva, *L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Le Journal des Arts

EXPOSITIONS



Maria Helena
Vieira da Silva,
Marseille, 1931,
huile sur toile,
50 x 65 cm.
© Galerie Jeanne
Bucher Jaeger/Photo
Jean-Louis Lusi.

DANS LES SOUVENIRS DE VIEIRA DA SILVA

Puisant dans sa mémoire la matière figurative de son œuvre, la peintre a créé un langage qui dissout les formes. Elle bénéficie d'une rétrospective au Musée Cantini à Marseille

XX^e SIÈCLE

Marseille. La rétrospective consacrée à Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) fait suite à l'acquisition par le Musée Cantini, en 2020, de sa toile *Marseille blanc* (1931), raconte Guillaume Theulière, conservateur au musée. Elle coïncide avec la commémoration des 30 ans de la disparition de l'artiste et la Saison France-Portugal pilotée par l'Institut français, en partenariat avec la galerie Jeanne Bucher Jaeger (Paris), liée à Vieira da Silva depuis 1932.

Riche d'une centaine d'œuvres dont plus de 80 sont présentées à Marseille, l'exposition est organisée en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Dijon – dépositaire grâce à la donation Granville d'un important fonds de l'artiste et de son mari, Arpad Szenes. Elle y sera ensuite présentée.

Si elle a ses *aficionados* inconditionnels, Maria Helena Vieira da Silva ne jouit pas de la notoriété qu'elle devrait connaître, en partie parce que la reproduction ne permet pas d'apprécier à leur juste valeur la plupart de ses œuvres. Il faut, pour cela, faire l'expérience du contact rapproché et du temps passé dans la contemplation du tableau. Celle qui a toujours refusé d'être assimilée à un mouvement était une artiste figurative s'exprimant dans un langage proche de l'abstraction. En s'immergeant dans sa peinture, on peut parcourir l'espace et le temps tels que les reconstruisait sa mémoire.

Déformations de la mémoire et distorsions de la réalité

La rétrospective permet de la suivre dans ses recherches, de la figuration pure à la restitution de traces, d'empreintes et des distorsions de la réalité liées au fonctionnement de la mémoire. Une étape est franchie avec la forme étrange représentée dans *Marseille blanc*. Une petite huile, *Marseille* (1931, [voir ill.]), montre une maison devant cette forme, ce qui permet de comprendre qu'il s'agit d'une vue de la ville. Mais, pour saisir de quoi l'artiste est partie, il faut se référer à une photographie des années 1930 publiée dans le cata-

logue et décrivant un pâté d'immeubles vétustes de Marseille, cernés et soutenus par des étais montant jusqu'aux toits.

« *Vieira da Silva peint de mémoire* », a écrit Pierre Wat dans le catalogue de l'exposition organisée par les galeries Jeanne Bucher Jaeger, Waddington Custot (Londres) et Di Donna Galleries (New York) en 2019. Elle l'a dit à maintes reprises, ses œuvres ont pour point de départ ses souvenirs : l'aqueduc lisboète de son enfance ; les immeubles étagés et les *azulejos* de Lisbonne ; le pont transbordeur de Marseille. Mais aussi la bibliothèque de son grand-père ; la grande maison de cet aïeul, où elle vivait avec sa mère après le décès de son père en 1911 et qu'elle percevait comme un labyrinthe, « *lieu habité d'ennui et de solitude* », écrivaient Florence Évrard, Isabelle Gozard dans la revue *Sigila* en 2011. Sources d'inspiration encore, le théâtre où elle allait dans sa jeunesse ; *Les Joueurs de cartes* de Cézanne ; l'exposition de Bonnard en 1928 à la galerie Bernheim-Jeune et les nappes à carreaux que l'on voit chez lui ; *L'Allégorie et les effets du bon et du mauvais gouvernement* d'Ambrogio Lorenzetti, à Sienne...

Une autre clé de son œuvre est identifiée par l'essai de Milena Glicenstein dans le catalogue : grande amatrice de poésie, Vieira da Silva était sujette à ce trouble de la perception qu'est la synesthésie, comme Rimbaud. Musicienne, elle a raconté, par exemple, que devant *Les Nymphéas* de Monet elle était plongée dans Debussy et que, regardant les clefs représentées par Fernand Léger, elle « entendait [t] avec [ses] yeux le bruit des machines ». Muni de ces informations, attentif aux lignes, aux rythmes, aux pertes de repères, aux froissements de l'espace et du temps, le spectateur peut pénétrer sur ses pas dans la *Véranda* (1948), la *Bibliothèque* (1949), les *Jardins suspendus* (1955), la *Ville dorée* (1956), survoler l'*Estuaire bleu* (1974) ou suivre les *Chemins de la paix* (1985).

● ELISABETH SANTACREU, ENVOYÉE À MARSEILLE

VIEIRA DA SILVA. L'ŒIL DU LABYRINTE, jusqu'au 4 novembre, Musée Cantini, 19, rue Grignan, 13006 Marseille.

Presse papier

Pays : France

Date : 7 juillet 2022

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

ELLE PROVENCE

AGENDA

TABLEAUX

Dans le cadre de la saison France-Portugal 2022, le musée Cantini organise une rétrospective de l'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva, « **VIEIRA DA SILVA, L'ŒIL DU LABYRINTHE** ».

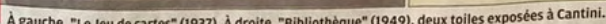
L'occasion de découvrir une centaine de peintures et de dessins, ainsi que les étapes clés de la carrière de l'artiste lusitanienne marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, ou encore la musicalité de la touche picturale.

Jusqu'au 6 novembre. Musée Cantini. 19, rue Grignan, Marseille 6^e (13).

Tél. : 04 13 94 83 30. musees.marseille.fr/musee-cantini-0

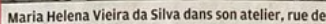


« VIEIRA DA SILVA,
L'ŒIL DU LABYRINTHE »



/PHOTOS DENIS THAUST

Dans sa peinture, rien d'anec-



l'Abbé-Carton à Paris, 1960. / © WO'LBING-VAN DYCK, BIELEFELD ET IDA KAR, COURTESY GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS-LISBONNE

dotique, elle va à un essentiel fait de verticalité, de lignes fortes et répétées. Inventant en quelque sorte sa propre architecture, moderne visionnaire. Si elle s'est beaucoup nourrie du travail de grands artistes comme Cézanne dont *Les joueurs de cartes* a su sur elle une grande influence, ou Fernand Léger, elle intègre si bien ces apports que ceux-ci se fondent dans sa peinture qui tend vers l'art minimal. Ne disait-elle pas "Je me sens comme une abeille", ce qui donne à sa façon de butiner un caractère instinctif et moderne. Butineuse, elle s'était aussi par le geste, appliquant avec un pinceau très fin de minuscules touches de peinture à l'huile, de tempera (d'où l'extrême fragilité de certaines toiles) ou de gouache. Rattachée à aucun courant (ni politique, ni religieux, ni artistique), elle a une façon de traiter la vitesse, le mouvement, les sujets métaphoriques (le jeu d'échecs) qui donne une belle force à ses grands formats. Au musée Canti ni, on s'arrête longuement devant *Le Jeu de cartes* qui développe l'idée du hasard, *La Scala* ou *Les Yeux* (1937) qui donne l'impression d'être observé par la toile, devant *Bibliothèque* (1949) pour se laisser happer par le vertige du détail, ou *Les Tisserands* dont l'effet rappelle celui de l'étoffe. Maria Helena Vieira da Silva, qui ne travaillait qu'en musique, a fini par inventer la sienn. Une musique de la couleur.

Olga BIBILONI

Au musée Cantini, 19 rue Grignan (6^e),
du mardi au dimanche de 9h à 18h. 6/36

Où, cela se voit sur la grande photographie au début du parcours comme sur l'autoportrait des années 1930. Elle a un regard comme si elle voyait au travers des choses. Et quand on la connaissait, car je l'ai bien connue, c'était quelque chose que l'on remarquait. C'était une personne très sensible qui était dans son monde et qui cherchait ses réponses à travers la peinture et le trait. Ce n'est pas quelqu'un qui affirmait beaucoup. Au contraire, elle questionnait. René Chail disait d'elle "Chère voisine, multiple et une", ce qui signifie qu'elle avait de multiples regards sur les choses.

O.B.



THE ART NEWSPAPER

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

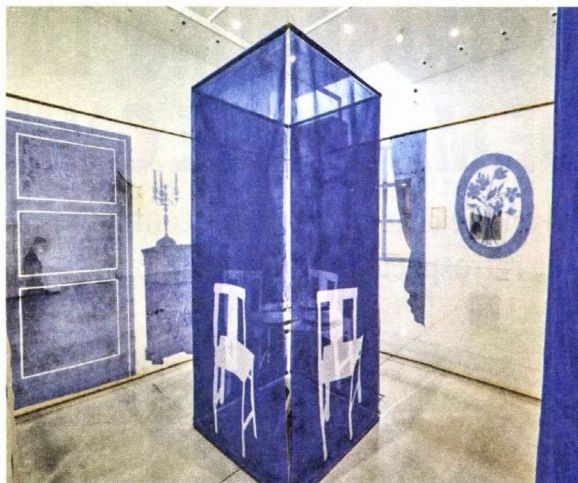
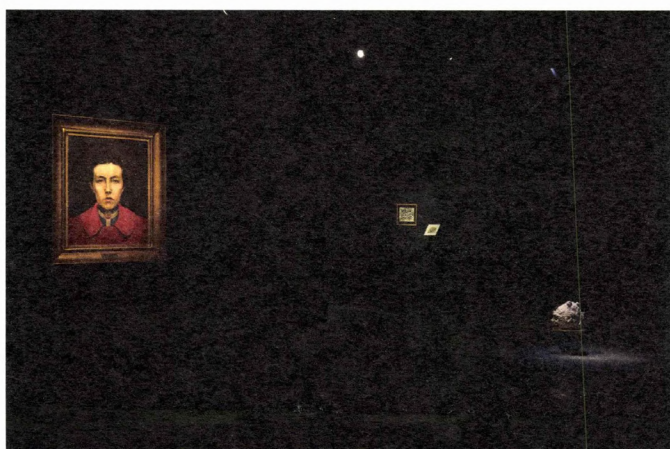
Journaliste : Anaël Pigeat

Exposition : Multiples

Expositions

UN PAYSAGE PORTUGAIS : LA CRÉATION PAR LES FEMMES

Au CCCOD, à Tours, l'exposition « Tout ce que je veux » offre le reflet d'une vie portugaise, depuis le début du xx^e siècle, à travers des créations de femmes.



TOURS. C'est l'une des expositions majeures de la Saison France-Portugal dans le cadre de son programme consacré aux arts plastiques. D'abord présentée à la Fundação Calouste Gulbenkian, à Lisbonne, elle a ouvert ses portes au Centre de création contemporaine Olivier Debré (CCCOD) après de nombreuses péripéties – la pandémie de coronavirus et l'incendie de Bozar, à Bruxelles, où elle devait se tenir initialement. Elle se déroule selon un parcours qui n'est ni chronologique, ni géographique, ni complètement thématique, mais musicalement composé, avec des glissements de formes et de sujets, des regards qui se prolongent d'une salle à la suivante, une fenêtre que l'on retrouve dans la perspective d'un tableau puis dans un autre. Quelques refrains ponctuent toute la visite, comme les têtes sculptées de Susanne Thémilitz, aux allures de bouffons, de Janus ou de petits monstres malicieux, posées sur le sol ici et là, ou bien volant au-dessus de l'assemblée.

« Encore une exposition d'artistes femmes ! » penseront certains. Mais il s'agit surtout de découvrir un grand nombre de créatrices et

d'œuvres méconnues de peintres célèbres. Comme l'expliquent les deux commissaires, Helena de Freitas et Bruno Marchand, il fallait « éviter de faire de cette manifestation un portrait de ce qui est féminin, de ce qui est portugais et de ce qu'il y a de féminin dans l'art portugais ». Et ils y parviennent fort bien, sur un ton engagé et jamais monolithique. Leur dialogue même mêle les générations et les points de vue. Avant de rejoindre l'équipe du Centro de Arte Moderna Gulbenkian (CAM), à Lisbonne, en tant que conseillère et commissaire d'exposition, Helena de Freitas a dirigé la Fondation Calouste Gulbenkian, à Paris. Bruno Marchand vient quant à lui de prendre les rênes de Culturgest, l'un des centres culturels les plus dynamiques de la capitale portugaise.

PORTRAITS EN TENSION

Un étonnant autoportrait de jeunesse de Maria Elena Vieira da Silva ouvre l'exposition, *Moi, réfléchissant sur la peinture*. Elle est assise, de profil, dans un camaïeu de bruns, à la fois fragile et hiératique. C'est peut-être ainsi que commence cet énigmatique « Tout ce que je veux », énoncé dans le titre de l'ex-

position. Dès la première salle, des tensions se nouent entre les œuvres, qui font circuler les formes et les idées. Sont ainsi mis en dialogue plusieurs autoportraits d'Aurélia de Sousa, née au Chili, et qui passa l'année 1900 à Paris : elle a le regard droit, à la conquête du monde, avec un immense nœud noir autour du cou, qui mange presque son visage. De l'autre côté de la salle, la jeune Rosa Carvalho reprend des peintures célèbres, comme le *Portrait de madame Récamier* de Jacques-Louis David, en ne conservant que le décor, sans la modèle. Serait-ce elle d'ailleurs, madame Récamier, qui s'est lovée dans la sculpture de Patricia Garrido, un moulage de corps féminin au titre évocateur, *O prazer é todo meu* [Tout le plaisir est pour moi] ? Face à l'art très académique d'Aurélia de Sousa, les céramiques des années 1960 de Rosa Ramalho s'avèrent des créations inspirées des traditions populaires, pleines d'humour et d'une autre forme de force plastique et spirituelle. Ici, les femmes ne sont pas musées mais peintres, leur destin est entre leurs mains.

La tension se poursuit avec les créations de figures majeures de l'art



Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Journaliste : Anaël Pigeat

Exposition : Multiples

Vues de l'exposition « Tout ce que je veux. Artistes portugaises de 1900 à 2020 », CCC OD, Tours, mars 2022.

© CCC OD - Tours. Photo F. Fernandez

portugais – plusieurs d'entre elles bénéficient de présentations quasi monographiques, qui permettent d'appréhender largement leur travail. En dépit d'une exposition qui se tiendra cet été au musée Cantini, à Marseille, et qui immobilise un grand nombre de ses chefs-d'œuvre, l'art de Vieira da Silva, l'une des protagonistes phares de la scène portugaise du xx^e siècle, est livrée de façon originale, à travers notamment *História trágico-marítima ou Naufrage*, un tableau daté de 1944 qui trouve un fort écho dans les pré-occupations actuelles, et un groupe de petites peintures d'intérieur, *La Cheminée* et *L'Echelle*, à la fois très figuratives et très symboliques, aux accents presque morandiens. Autre héroïne de cette création portugaise, Paula Rego s'affirme avec le saisissant triptyque *Vanitas*, un ange brandissant une épée, ou encore *L'Autoportrait avec Lila, un reflet et Ana*.

Une note plus douce se dégage d'un ensemble de silhouettes fantomatiques de Lourdes Castro, des travaux sur Plexiglas des années 1960, un drap brodé des années 1970 et deux assemblages très délicats, en particulier *Boîte bleue*, qui date de 1963 et rappelle les recherches des Nouveaux Réalistes comme le *Portrait-robot d'Iris* vu par Arman. Lourdes Castro a vécu une vingtaine d'années à Paris, où l'on aimerait voir une grande exposition de son œuvre, après celle que lui a consacrée le musée régional d'Art contemporain (Mrac) Occitanie, à Sérignan, en 2019. Face à ces bijoux de pacotille, plusieurs photographies de Patricia Almeida se moquent joyeusement du tourisme de masse dans le sud du Portugal.

IMPÉRIEUX DÉSIRS

À l'étage, dans le grand espace du CCCOD, où quelques cimaises ont été dressées pour le délimiter, le voyage intérieur s'incarne successivement dans des corps de femmes, suggérés par le vide et par le plein, par les photographies de la bouche cousue de Helena Almeida. « Entends-moi ! » semble-t-elle vouloir dire. Ces corps entrent ensuite dans un espace domestique, évoqué

par les volumes de Patricia Garrido qui rassemblent en un cube ou un parallélépipède des éléments glanés sur un lieu pour en réveiller les fantômes. D'autres corps paraissent flotter autour de ce festin fantomatique, cousus et noués avec des matériaux naturels par Maria José Oliveira.

L'exposition se déroule selon un parcours qui n'est ni chronologique, ni géographique, ni complètement thématique, mais musicalement composé.

Hors de la maison, c'est le vivant qui est convoqué, incontournable champ de réflexion de l'époque contemporaine. Les plaies béantes d'une colline d'où a été extrait le plus gros diamant du monde ont été photographiées par Ângela Ferreira, l'une des voix les plus engagées de la scène lisboète actuelle. Quelques pas plus loin, un arbre a été réduit par Gabriela Albergaria à des cubes de bois dont la tranche éclate sous l'action des changements de température. Son immobilité pesante contraste fortement avec les forêts frémissantes peintes par la jeune Maria Capelo, dont on aimerait également voir le travail sortir des frontières portugaises.

De plus en plus politique, l'exposition se conclut par un ensemble de vidéos, notamment la très solaire double projection de Filipa César, *Insert/Memograma*, qui rappelle l'existence d'un camp de redressement pour lesbiennes au bord d'une mine de sel sous la dictature d'António de Oliveira Salazar. Grada Kilomba retrace quant à elle les origines du racisme occidental à partir de textes antiques et à travers une lecture chorégraphiée : *A World of Illusions*. Comme le suggèrent les commissaires de l'exposition, ces voix résonnent en chœur dans « Tout ce que je veux », pour affirmer par leur art leurs désirs impérieux.

ANAËL PIGEAT

« Tout ce que je veux. Artistes portugaises de 1900 à 2020 », 25 mars-4 septembre 2022, Centre de création contemporaine Olivier Debré (CCCOD), jardin François-I^{er}, 37000 Tours, cccod.fr

Presse en ligne : <https://www.quotidien-libre.fr/au-musee-cantini-vieira-da-silva-ou-loeil-du-labyrinthe/>

Pays : France

Date : 14 juin 2022

Journaliste : Claire Ferreira

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

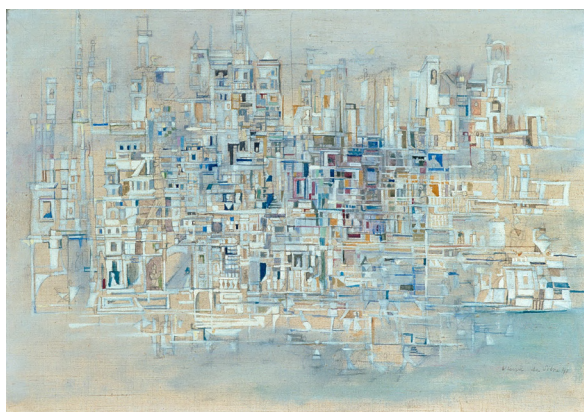
Au Musée Cantini, » Vieira da Silva, [ou] l'œil du labyrinthe «

by [Claire Ferreira, journaliste](#) — 14 juin 2022 Reading Time: 4 mins read

0



Du 9 juin au 6 novembre 2022, le musée Cantini, musée d'Art moderne de la Ville de Marseille, et le musée des Beaux-Arts de Dijon en partenariat avec la galerie Jeanne Bucher Jaeger de Paris, organisent durant la saison France-Portugal 2022/2023, « Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe », une rétrospective de l'œuvre de l'artiste-peintre de renommée internationale d'origine portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992).



La ville au bord de l'eau, 1947, huile sur toile, Inv.DG.71, donation Pierre et Kathleen Granville, 1969, Dijon, Musée des Beaux-Arts. © ADAGP, Paris, 2022.

L'exposition, composée de plus de quatre-vingts œuvres, illustre les étapes clés de sa carrière marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale.

La perspective est une manière de jouer avec l'espace.

J'éprouve beaucoup de plaisir à regarder l'espace, les rythmes. L'architecture d'une ville a des rapports avec la musique. Il y a des temps longs, des temps courts. Il y a de petites fenêtres. Il y en a de grandes.

La rédaction vous conseille

- ▶ « **Rádio Voz da Liberdade** » : Alger, Lisbonne même combat
- ▶ « **Même pas vrai !** » au Mucem
- ▶ « **Une autre Italie** » au Mucem : « **L'Italie que l'on n'a pas l'habitude de voir au musée** »

À l'occasion des trente ans de la disparition de cette immense artiste, l'exposition du musée Cantini illustre l'importance de Maria Helena Vieira da Silva dans la réinvention de l'art moderne et la contemporanéité des concepts qu'elle soulève.

Première rétrospective d'une artiste femme du XXe siècle organisée au musée Cantini, cette exposition constitue ainsi une opération d'envergure internationale visant à réhabiliter le rôle des femmes dans la création de cette époque.

Dans ma peinture, on voit cette incertitude, ce labyrinthe terrible. C'est mon ciel ce labyrinthe, mais peut être qu'au milieu de ce labyrinthe on trouvera une toute petite certitude. C'est peut-être cela que je cherche.

Cet événement vise à rassembler les œuvres iconiques et cruciales dans le cheminement intellectuel de l'artiste-peintre, ce qui représente plus de quatre-vingts œuvres dispersées dans des collections particulières et nombre d'institutions prestigieuses en France, notamment Le Centre Pompidou, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le musée des Beaux-Arts de Dijon (Donation Granville), ou encore le musée des Beaux-Arts de Lyon; au Portugal, à Lisbonne : la Fondation Árpád Szenes – Vieira da Silva, la Fondation Calouste Gulbenkian, à Genève : la Fondation Gandur pour l'art.

Le parcours chronologique et thématique retrace la carrière de l'artiste, de ses débuts figuratifs à Lisbonne dans les années 1920 aux peintures évanescentes des années 1980. Il suit le fil créateur de Maria Helena Vieira da Silva, afin d'élucider au combien son œuvre est source d'une réinvention spatiale.

Il se décline en six sections, correspondant chacune aux étapes clés de cette révolution du regard : Début / Ossature / Exil / Perspective / Concept / Lumière. Une section sera largement dédiée à son voyage à Marseille en 1931 source d'inspiration et moment clé dans la définition de son schéma pictural.

Le musée Cantini ayant acquis en 2020 l'œuvre *Marseille Blanc*, peinte à la suite de ce séjour, l'exposition est née de l'occasion de rassembler ses œuvres dédiées à Marseille.

A forte visée pédagogique cette coorganisation s'inscrit dans la politique des publics du musée Cantini qui œuvre grâce à la résonance de ses expositions, à l'accompagnement des publics scolaires à travers un programme éducatif dynamique qui touche l'ensemble des écoles de la Ville.

50 000 visiteurs sont attendus dont près de 50 % de public scolaire et associatif, grâce à l'organisation d'ateliers inclusifs et diversifiés ou d'accompagnements spécifiques permettant également la sensibilisation à l'art.

D'envergure internationale, l'opération est labellisée saison France-Portugal 2022. En cela, elle positionne Marseille en tant que capitale culturelle méditerranéenne qui, par sa force de synergie et d'innovation, fait rayonner le territoire, notamment en ce qui concerne la place des femmes dans l'histoire de l'art et dans la création au XXe siècle.

Musée Cantini de la Ville de Marseille, 19 Rue Grignan à Marseille (Vie). Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h. Tarif plein : 6€, tarif réduit : 3€. t/ 04 13 94 83 30. Plus de renseignements [ici](#)

Presse papier

Pays : France

Date : 9 Juin 2022

Journaliste : Alain Paire

Exposition : Vieira da Silva, *L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

16 La Marseillaise / jeudi 9 juin 2022

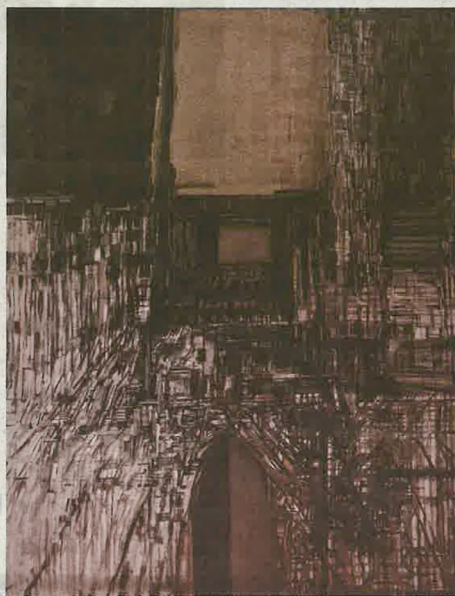
CULTURE

Vieira da Silva : une peinture musicale

MUSÉE CANTINI

Jusqu'au 6 novembre, l'exposition « L'œil du labyrinthe » réunit 80 toiles. La Galerie Jeanne Bucher / Jaeger, Lisbonne et Marseille hissent Vieira da Silva parmi les grandes artistes du XX^e siècle.

Fille unique, orpheline de son père à l'âge de 5 ans, Vieira a 20 ans quand elle quitte Lisbonne : elle s'installe à Paris en 1928, rencontre le peintre Arpad Szenes qu'elle épouse deux années plus tard. Les nazis occupent la France, son mari est un juif hongrois, un apatride. « Paris leur a tout donné », leur couple qui s'exile au Brésil jusqu'en 1947 revient dans la capitale, obtient la nationalité française en 1956. Jusqu'au dernier souffle – Jean-François Jaeger est décédé en janvier 2022, il avait 98 ans ; sa fille Véronique a pris sa succession – le directeur de la galerie Jeanne Bucher / Jaeger domiciliée rue de Seine a magnifiquement défendu son travail. A



« Le théâtre de la vie », 100 x 81 cm, collection Centre Pompidou, dépôt au musée Cantini. PHOTO DR

Lisbonne, une ancienne usine de soie abrite la Fondation Arpad Szenes – Vieira da Silva : le Portugal la considère comme l'artiste femme la plus importante de son époque.

Opéras urbains, passerelles qui s'entrecroisent

C'était un contresens, son œuvre fut longtemps assimilée aux courants dominants de l'après-guerre. L'abstraction ou bien « L'École de Paris » ne la caractérisent pas : pour ses compositions elle n'a jamais abandonné les effets de perspective et de profondeur, ses exigences de multiplicité font évidemment songer aux hétéronymes de son compatriote Fernando Pessoa. Le tableau tridimensionnel des Tisserands de 1938 qui évoque les couloirs, les escaliers et l'architecture de sa Fondation, des motifs récurrents – des ponts et des jardins suspendus, les mosaïques des azulejos, les damiers d'un jeu d'échecs, les étages mouvants d'une bibliothèque – la multiplicité des itinéraires et des passerelles qu'on emprunte quand on traverse des métropoles comme Londres et New York, les lignes de fuite, les flux de la conscience et les entrelacements de la mémoire

qu'on imagine quand on contemple ses travaux, rappellent paradoxalement que la trame de cette peinture reste intime, se situe en dehors du monde immédiat.

Simplement chronologique, le parcours de cette exposition est étonnamment fluide. Ce labyrinthe n'est pas dangereux, les aimantations et les lucioles qui surgissent dans tel ou tel détail consonnent finement. On avoue une grande préférence pour les ultimes toiles : c'est la fin du voyage, les structures et les constructions s'estompent légèrement, des plages de couleurs blanches laissent entrevoir les partitions d'une étrange musique. Arpad Szenes est décédé en janvier 1986, Vieira s'en ira en mars 1992.

Adjoint au maire chargé de la culture, Jean-Marc Coppola inaugurait l'exposition en compagnie de Jorge Torres-Pereira : l'ambassadeur du Portugal avait la tristesse de devoir annoncer la mort récente d'une grande artiste de son pays, Paula Rego.

Alain Paire

Cantini, 19 rue Grignan, Marseille, du mardi au dimanche, 9h - 18h

Mai 1931, « Marseille blanc » !

Cette huile sur toile, 54 x 81 cm, est entrée en 2020 dans les collections de Cantini : une synthèse, les échafaudages de la Place de la Bourse et les câbles d'acier du Pont Transbordeur.

Cette toile « de jeunesse » a décidé Guillaume Theulière, le conservateur du musée Cantini. Il devait composer une rétrospective de Vieira da Silva : entre autres raisons parce que si l'on excepte des dossiers autrefois construits pour Baya et Mme de Sévigné, son musée n'avait jamais consacré une exposition à une femme artiste.

Vieira da Silva est trentenaire quand elle se rend à Marseille en mai 1931 en compagnie d'Arpad Szenes. Le film de Moholy-Nagy à propos du Vieux Port et plusieurs travaux accrochés dans le petit salon du rez-de-chaussée résument la genèse de cette toile. Chez Moholy-Nagy on aperçoit sur l'an-

cienne Place de la Bourse, des échelles et des étais de bois qui évitent l'écroulement de nombreux bâtiments. Axée sur cette « ossature du vide », une « nouvelle manière de voir » inspire Vieira da Silva quand elle réalise des gouaches, aquarelles, encre et dessins qui représentent les entrepôts, le Château d'If et les câbles du Pont Transbordeur : achetée chez la Galerie Jeanne Bucher / Jaeger, « Marseille blanc » est la synthèse inattendue de ce qui l'avait frappée lors de son passage.

Au premier et au second étage, on découvre les récentes inflexions de la collection du musée. Le Centre Pompidou est généreux envers Marseille puisqu'il prête Le Viaduc de l'Estaque de Georges Braque, tableau de 1908. Une toile de Geneviève Asse et un dessin collectif issu de la Villa Air Bel ont rejoint la rue Grignan. Fabrice Maze diffuse un court-métrage à propos de Varian Fry, Marina Perahim entame une donation de plusieurs travaux de son mari.



« Marseille blanc », 54 x 80 cm, collection musée Cantini. PHOTO DR

Presse en ligne : <https://www.rfi.fr/pt/temporada-cruzada-portugal-franca/20220608-pintora-portuguesa-vieira-da-silva-alvo-de-grande-exposicao-em-franca>

Pays : Portugal

Date : 8 Jun 2022

Journaliste : Miguel Martins

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

TEMPORADA FRANÇA PORTUGAL

Pintora portuguesa Vieira da Silva alvo de grande exposição em França



Publicado a: 08/06/2022 - 15:22



Obras de Vieira da Silva no Museu Cantini de Marselha em Junho de 2022. © rfi/Miguel Martins

Texto por: Miguel Martins 6 min

O Museu Cantini de Marselha, sul de França, acolhe até 6 de Novembro uma exposição da portuguesa Maria Helena Vieira da Silva. A pintora, falecida em Paris há 30 anos, foi das artistas lusas com maior projecção internacional. Mais de 80 telas ilustram as etapas principais da sua carreira.

A exposição "*Vieira da Silva: l'œil du labyrinthe*" (O olho do labirinto) passará também pelo Museu de belas artes de Dijon, leste da França, e insere-se na Temporada França/Portugal 2022.

O evento foi concebido com a galeria parisiense Jeanne Bucher Jaeger e contou com financiamentos da Fundação Calouste Gulbenkian, por forma a promover a arte portuguesa junto de instituições francesas.

A pintora, nascida em Lisboa, em 1908, formou-se em Belas artes na capital portuguesa, tendo-se radicado em Paris com apenas 20 anos. Após ter começado uma formação de escultura opta pela pintura e frequenta figuras como Fernand Léger, ligadas ao cubismo.

Acaba por ter que partir para o Brasil devido à II Guerra Mundial, na companhia do esposo. O casal voltaria a Paris em 1947.

A obra de Vieira da Silva é, sobretudo, conhecida pela abstração, embora também tenha algumas facetas figurativas.

Pontes, cidades, estações de caminhos de ferro, bibliotecas ou tabuleiros de xadrez foram temas da sua predileção, muitas vezes evocando também atmosferas musicais de que ela era grande apreciadora.

As obras aqui expostas vêm de colecções prestigiosas de França (caso do Centre Pompidou - Musée national d'art moderne), Portugal (como a Fundação Árpád Szenes - Vieira da Silva e da Fundação Calouste Gulbenkian) e da Suíça (Fondation Gandur pour l'art).



Entrada da exposição consagrada a Vieira da Silva no Museu Cantini de Marselha, Junho de 2022. © rfi/Miguel Martins

A exposição inclui algumas obras feitas após a estada da artista em Marselha na primavera de 1931, com o marido, o pintor judeu húngaro Árpád Szenes, cidade francesa que ela qualificou como sendo "*maravilhosa*", tendo pintado a "*Ponte transportadora*" (entretanto desmantelado) ou os armazéns do bairro de Joliette.

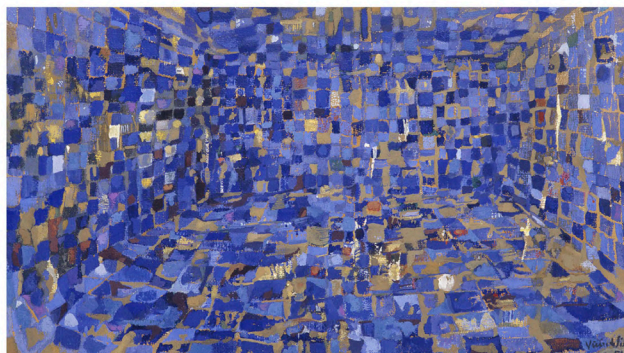
Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Expositions : Multiples

De Vieira Da Silva à Paula Rego : la Saison France-Portugal révèle les grands artistes de l'art moderne



Maria Helena Vieira da Silva, La Grande chambre bleue (détail), 1951, gouache and oil paint on hardboard panel ©Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay ©ADAGP, Paris 2022 / Maria Helena Vieira da Silva

La Saison France-Portugal 2022 déploie dans toute la France une constellation d'expositions sur la scène portugaise et les échanges artistiques entre les deux pays. Plusieurs d'entre elles célèbrent les grandes figures de la modernité, Vieira da Silva et Paula Rego en tête.

Que le Portugal ait entretenu des liens culturels et humains privilégiés avec la France n'est pas une nouveauté. Cela se confirme dans cette Saison croisée France-Portugal 2022 (portée par l'Institut Français) à travers les diverses expositions éparpillées dans toute la France, où l'on réalise combien d'artistes et d'intellectuels ont séjourné et travaillé dans notre capitale depuis le XIXe siècle. Le Portugal, petit pays situé au bout du continent européen, à la fois maritime et terrien, s'est toujours mesuré au reste du monde, et les Portugais, en quête d'évolution, ont pris l'habitude de voyager entre leur pays et la Ville Lumière.

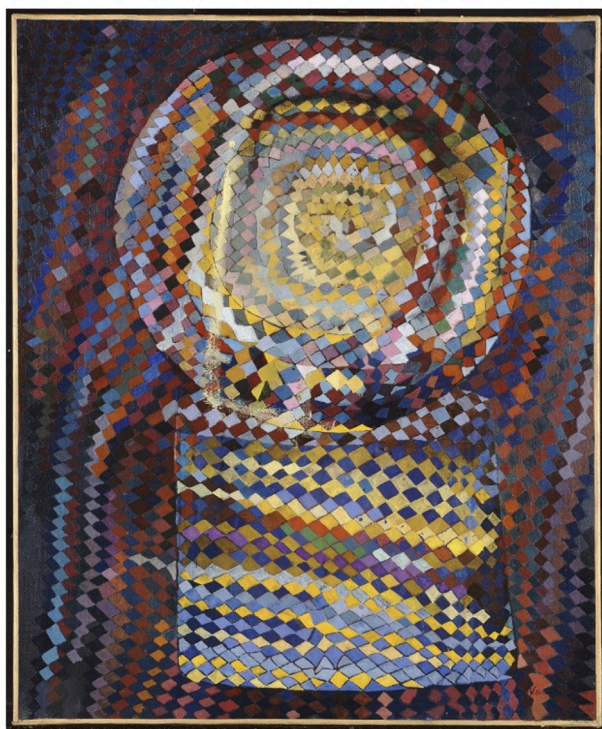
Moderna Lusitania

Pays d'autant plus isolé qu'il restera longtemps figé dans la dictature de Salazar, l'Estado Novo (1933-1974), contraignant à l'exil ceux qui voulaient fuir une société étouffante, rétrograde, très religieuse, sans liberté de pensée ni d'innover... Dans son exposition « Modernités Portugaises » à la Maison Caillebotte, la commissaire Anne Bonnin ouvre la porte de l'histoire méconnue du modernisme portugais, des années 1910 aux années 1970. Le premier mouvement, mené essentiellement par les poètes Fernando Pessoa (1888-1935) et Mário de Sá-Carneiro (1890-1916) à travers leur revue « Orpheu », n'a rien à envier aux avant-gardes internationales, au futurisme et au cubisme parisien.



Antonio Dacosta, Cena Aberta, 1940, h/t, 160 x 200 cm, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian. ©Paulo Costa. Exposé à la maison Caillebotte, Yerres.

Une aventure à laquelle participent les époux Delaunay, réfugiés au nord du Portugal pendant la Guerre de 14. Le « sensationnisme » de Pessoa rencontre le « simultanéisme » de Robert Delaunay pendant que Sonia, observant la vie rustique du Minho, continue à associer formes modernes et objets de culture populaire en vue d'un art total. Un petit cercle artistique les entoure entre 1915 et 1917, formé par quatre artistes, Amadeo de Souza-Cardoso, José Pacheco, Almada Negreiros et Eduardo Vianna, tous inspirés par la lumière, les couleurs et l'artisanat. La plupart ont déjà séjourné à Paris avant-guerre ou dans l'entre-deux-guerres. Mais celle qui incarne le plus le cosmopolitisme parisien est Vieira da Silva, aidée de son mari Árpád Szenes, un couple dont la vie sera faite de continuels allers et retours mais qui finit par s'installer définitivement à Paris et prendre la nationalité française en 1956.



Maria Helena Vieira da Silva, La Machine optique, 1937, h/t, 65 x 53,7 cm, Rouen, Musée des Beaux-Arts © RMN-GP / musée Cantini, Marseille

La glorieuse Vieira da Silva

Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) tient une place à part dans l'histoire de cette modernité. Elle jouit aussi, pendant cette « Saison », d'une rétrospective au musée Cantini de Marseille. Celle qui va devenir chef de file du « paysagisme abstrait » dans l'École de Paris, va prendre une place considérable dans l'art international. En 1928, elle voyage en Italie, où elle se passionne pour la perspective. Installée à Paris, elle se forme auprès des peintres Eriasz et Bissière tout en fréquentant l'atelier de Fernand Léger, et se lie d'amitié avec la galeriste Jeanna Bucher, qui l'encourage et deviendra un personnage clé de sa vie.

connaissance des arts

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Expositions : Multiples



Maria Helena Vieira da Silva dans son atelier, rue de l'Abbé Carton, en 1960 © Ida Kar

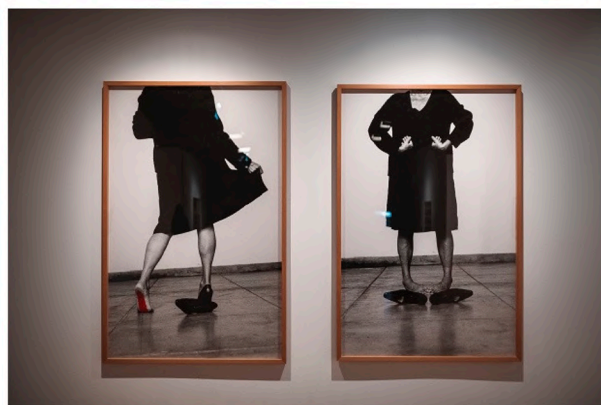
À Paris encore, elle rencontre le peintre juif hongrois Árpád Szenes, qu'elle épouse en 1930. En 1931, ils s'arrêtent à Marseille, où elle est fascinée par l'architecture métallique du pont transbordeur. Elle rentre souvent à Lisbonne pendant les années 1930 et abandonne peu à peu la figuration, voulant réinventer la notion d'espace, aller vers une sorte d'abstraction très construite faite de structures géométriques, de grilles, spirales, damiers et petits carreaux qui évoquent les *azulejos* de son pays. Pendant la guerre, le couple fuit le nazisme et part vivre à Rio de Janeiro où Maria Helena, déracinée et inquiète, fait réapparaître la figure humaine dans ses tableaux. Ils rentrent à Paris, où commence la période faste des années 1950. Elle plonge l'œil du spectateur au cœur de sa peinture rythmée, dans ses labyrinthes, ses mosaïques fuyantes, ses villes imaginaires de plus en plus abstraites.



Maria Helena Vieira da Silva, La Scala ou les yeux, 1937, huile sur toile, 60 x 92 cm © DR, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Une nouvelle génération

Vieira da Silva a une place de choix au CCC Olivier Debré de Tours avec un merveilleux autoportrait, au milieu de ses consœurs, artistes femmes de 1900 à 2020, réunies dans l'exposition « Tout ce que je veux ». Parmi ces quarante artistes, on retiendra Helena Almeida et ses photographies du corps masculin, Patrícia Garrido (née en 1963) qui presse en cubes ses meubles de famille, Ana Vieira (1940-2016) et sa salle à manger en résille de nylon bleu transparente.



Helena Almeida, Seduzir, 2002, papier photo, photographie et peinture acrylique, Fondation Calouste Gulbenkian, Portugal © Photo Pedro Pina

Le clou étant les quatre tableaux extraordinaires de l'autre grande star du Portugal, Paula Rego (1935-2022), disparue ce mois-ci. Cette remarquable artiste née à Lisbonne, que les Français ont pu découvrir en 2018 au musée de l'Orangerie, fait en réalité partie de l'École de Londres, où elle a eu une rétrospective en 2021 à la Tate Britain. Sa peinture, une imagerie narrative, théâtrale et réaliste, met en scène des situations humaines difficiles, parfois scabreuses, empreintes d'une colère féroce, voire cruelle, mais inoubliable de force vitale et de volonté courageuse. Proche d'un Lucien Freud, elle est néanmoins féministe, tout en nuances. Ses « tableaux vivants » distillent trouble et malaise.



Paula Rego, Vanitas, 2006, pastel sur papier monté sur aluminium, panneau d'un triptyque, 110 x 130 cm, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian. © Bridgeman images. Exposé au CCCOD, Tours

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Journaliste : Elisabeth Védrenne

Expositions : Multiples

style

La Saison France-Portugal 2022 déploie dans toute la France une constellation d'expositions sur la scène portugaise et les échanges artistiques entre les deux pays. Plusieurs d'entre elles célèbrent les grandes figures de la modernité, Vieira da Silva et Paula Rego en tête.

/ Texte Elisabeth Védrenne

Made In Portugal

Que le Portugal ait entretenu des liens culturels et humains privilégiés avec la France n'est pas une nouveauté. Cela se confirme dans cette Saison croisée France-Portugal 2022, à travers les diverses expositions éparpillées dans toute la France, où l'on réalise combien d'artistes et d'intellectuels ont séjourné et travaillé dans notre capitale depuis le XIX^e siècle. Le Portugal, petit pays situé au bout du continent européen, à la fois maritime et terrien, s'est toujours mesuré au reste du monde, et les Portugais, en quête d'évolution, ont pris l'habitude de voyager entre leur pays et la Ville Lumière. Pays d'autant plus isolé qu'il restera longtemps figé dans la dictature de Salazar, l'Estado Novo (1933-1974), contraignant à l'exil ceux qui voulaient fuir une société étouffante, rétrograde, très religieuse, sans liberté de pensée ni d'innover...

Moderna Lusitania

Dans son exposition « Modernités Portugaises » à la Maison Caillebotte, la commissaire Anne Bonnin ouvre la porte de l'histoire méconnue du modernisme portugais, des années 1910 aux années 1970. Le premier mouvement, mené essentiellement par les poètes Fernando Pessoa (1888-1935) et Mário de Sá-Carneiro (1890-1916) à travers leur revue « *Orpheu* », n'a rien à envier aux avant-gardes internationales, au futurisme et au cubisme parisien. Une aventure à laquelle participent les époux Delaunay, réfugiés au nord du Portugal pendant la Guerre de 14. Le « *sensationnisme* » de Pessoa rencontre le « *simultanéisme* » de Robert Delaunay pendant que Sonia, observant la vie rustique du Minho, continue à associer formes modernes et objets de culture populaire en vue d'un art total. Un



connaissance des arts

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Journaliste : Elisabeth Védrenne

Expositions : Multiples



Ci-contre José de
Almada Negreiros,
*Portrait de Fernando
Pessoa*, 1964, h/t,
226 x 225 cm, détail
LISBONNE, FUNDAÇÃO
CALOUSTE GULBENKIAN.
@CARLOS FERNANDO ESTEVES
AZEVEDO. EXPOSÉ À LA MAISON
CAILLEBOTTE, YERRES.

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Journaliste : Elisabeth Védrenne

Expositions : Multiples

style

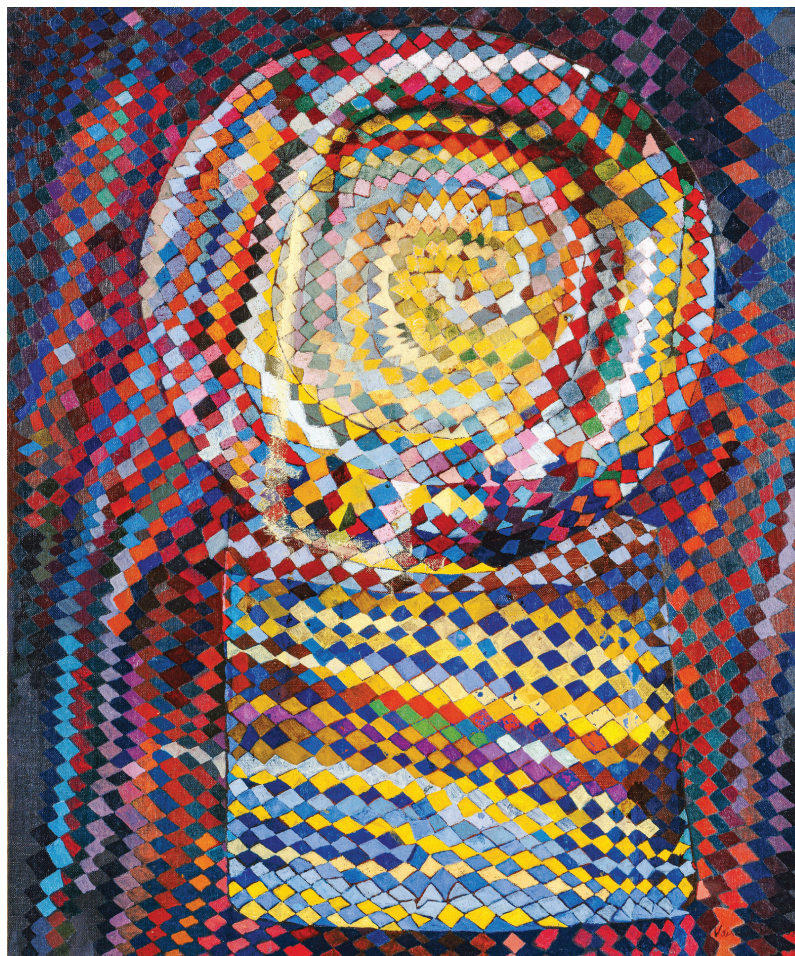
petit cercle artistique les entoure entre 1915 et 1917, formé par quatre artistes, Amadeo de Souza-Cardoso, José Pacheco, Almada Negreiros et Eduardo Vianna, tous inspirés par la lumière, les couleurs et l'artisanat. La plupart ont déjà séjourné à Paris avant-guerre ou dans l'entre-deux-guerres. Mais celle qui incarne le plus le cosmopolitisme parisien est Vieira da Silva, aidée de son mari Árpád Szenes, un couple dont la vie sera faite de continuel allers et retours mais qui finit par s'installer définitivement à Paris et prendre la nationalité française en 1956.

La glorieuse Vieira da Silva

Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) tient une place à part dans l'histoire de cette modernité. Elle jouit aussi, pendant cette « Saison », d'une rétrospective au musée Cantini de Marseille. Celle qui va devenir chef de file du « *paysagisme abstrait* » dans l'École de Paris, va prendre une place considérable dans l'art international. En 1928, elle voyage en Italie, où elle se passionne pour la perspective. Installée à Paris, elle se forme auprès des peintres Friesz et Bissière tout en fréquentant l'atelier de Fernand Léger, et se lie d'amitié avec la galeriste Jeanne Bucher, qui l'encourage et deviendra un personnage clé de sa vie. À Paris encore, elle rencontre le peintre juif hongrois Árpád Szenes, qu'elle épouse en 1930. En 1931, ils s'arrêtent à Marseille, où elle est fascinée par l'architecture métallique du pont transbordeur. Elle rentre souvent à Lisbonne pendant les années 1930 et abandonne peu à peu la figuration, voulant réinventer la notion d'espace, aller vers une sorte d'abstraction très construite faite de structures géométriques, de grilles, spirales, damiers et petits carreaux qui évoquent les *azulejos* de son pays. Pendant la guerre, le couple fuit le nazisme et part vivre à Rio de Janeiro où Maria Helena, déracinée et inquiète, fait réapparaître la figure humaine dans ses tableaux. Ils rentrent à Paris, où commence la période faste des années 1950. Elle plonge l'œil du spectateur au cœur de sa peinture rythmée, dans ses labyrinthes, ses mosaïques fuyantes, ses villes imaginaires de plus en plus abstraites.

Une nouvelle génération

Vieira da Silva a une place de choix au CCC Olivier Debré de Tours avec un merveilleux autoportrait, au milieu de ses consœurs, artistes femmes de 1900 à 2020, réunies dans l'exposition « Tout ce que je veux ». Parmi ces quarante artistes, on retiendra Helena Almeida et ses photographies du corps masculin, Patricia Garrido (née en 1963) qui presse en cubes ses meubles de famille, Ana Vieira (1940-



2016) et sa salle à manger en résille de nylon bleu transparente. Le clou étant les quatre tableaux extraordinaires de l'autre grande star du Portugal, Paula Rego. Cette remarquable artiste née à Lisbonne en 1935, que les Français ont pu découvrir en 2018 au musée de l'Orangerie (« *Connaissance des Arts* » n° 734, pp. 56-61), fait en réalité partie de l'École de Londres, où elle vit encore et où elle a eu une rétrospective en 2021 à la Tate Britain. Sa peinture, une imagerie narrative, théâtrale et réaliste, met en scène des situations humaines difficiles, parfois scabreuses, empreintes d'une colère féroce, voire cruelle, mais inoubliable de force vitale et de volonté courageuse. Proche d'un Lucian Freud, elle est néanmoins féministe, tout en nuances. Ses « tableaux vivants » distillent trouble et malaise.

À VOIR

★★★ L'EXPOSITION « MODERNITÉS PORTUGAISES », Maison Caillebotte, 8, rue de Concy, 91330 Yerres, 01 80 37 20 61, www.maisoncaillebotte.fr du 4 juin au 30 octobre.

★★★ « VIEIRA DA SILVA, L'ŒIL DU LABYRINTHE », musée Cantini, 19, rue Grignan, 13006 Marseille, 04 13 94 83 30, www.musees.marseille.fr du 10 juin au 6 novembre.

RESERVEZ VOTRE BILLET SUR CONNAISSANCEDESARTS.COM

Puis au musée des Beaux-Arts de Dijon, 1, rue Rameau, 21000 Dijon, 03 80 74 52 09, www.beaux-arts.dijon.fr du 16 décembre au 4 avril 2023.

★★ « TOUT CE QUE JE VEUX. ARTISTES PORTUGAISES DE 1900 À 2020 », Centre de création contemporaine Olivier Debré (CCCOD), jardin François-I^{er}, 37000 Tours, 02 47 66 50 00, www.cccod.fr du 25 mars au 4 septembre.

Presse papier

Pays : France

Date : Juin 2022

Journaliste : Elisabeth Védrenne

Expositions : Multiples



Ci-contre António Dacosta, *Cena Aberta*, 1940, h/t, 160 x 200 cm
LISBONNE, FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN.
©PAULO COSTA. EXPOSÉ À LA MAISON CAILLEBOTTE, YERRES.

À LIRE

- « MODERNITÉS PORTUGAISES », sous la dir. d'Anne Bonnin, In Fine éd. d'art (français/anglais/portugais, 192 pp., 32 €).
- « VIEIRA DA SILVA, L'ŒIL DU LABYRINTHE », collectif, In Fine éd. d'art (français/anglais, 288 pp., 200 ill., 35 €).
- « TOUT CE QUE JE VEUX/TUDO O QUE EU QUERO », sous la dir. d'Helena de Freitas et Bruno Marchand, catalogue bilingue français /portugais, avec le concours de la Fondation Calouste Gulbenkian (336 pp., 35 €).
- « LES CONTES CRUELS DE PAULA REGO », éd. Musée d'Orsay/Flammarion, 2018 (39 €).

À gauche Maria Helena Vieira da Silva, *La Machine optique*, 1937, h/t, 65 x 53,7 cm
ROUEN, MUSÉE DES BEAUX-ARTS. ©PHOTO RMN-GP.
EXPOSÉ AU MUSÉE CANTINI, MARSEILLE.

À droite Paula Rego, *Vanitas*, 2006, pastel sur papier monté sur aluminium, panneau d'un triptyque, 110 x 130 cm
LISBONNE, FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN.
©BRIDGEMAN IMAGES.
EXPOSÉ AU CCOD, TOURS.



Presse web : <https://www.connaissancedesarts.com/marche-art/galeries/investir-dans-lart-le-portugal-un-vivier-in-soupconne-dartistes-fascinants-11173829/>

Pays : France

Date : 27 mai 2022

Journaliste : Valérie de Maulmin

Expositions : Multiples

MARCHÉ DE L'ART / 27.05.2022

Investir dans l'art : le Portugal, un vivier insoupçonné d'artistes fascinants



Maria Helena Vieira da Silva, *La Scala ou les yeux*, 1937, Huile sur toile, 60 x 92 cm © DR, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne Ces deux œuvres seront présentées au Musée Cantini pour l'exposition Vieira da Silva - L'œil du Labyrinthe du 9 juin au 6 novembre 2022. / Maria Helena Vieira da Silva

La Saison France-Portugal est l'occasion rêvée de mettre en lumière la qualité et l'authenticité de la scène artistique lusitanienne, encore très accessible. Focus sur trois artistes dont on verra inévitablement des œuvres à Art Basel, du 16 au 19 juin.

Il y a au Portugal une manière de regarder le monde sur le temps long, une relation à la terre, à l'histoire et aux éléments qui se traduit également dans la conscience artistique. Encore discrète sur le plan international, la scène lusitanienne offre de belles découvertes et d'intéressantes opportunités, même chez une artiste majeure comme Marie-Helena Vieira da Silva. Si Joana Vasconcelos a cédé à la tentation de développer son art comme une marque (de 10 000 à 1M€), il y a heureusement encore un vivier d'artistes reconnus comme Paula Rego, Lourdes Castro ou Miguel Branco, et prospectifs comme Pedro Costa, Rui Chafes, Paolo Nozolino, Jorge Queiroz, Rui Moreira, Helena Almeida, Isabel Carvalho ou encore Maria Capelo.

Vieira da Silva, une star encore accessible

La rétrospective qui lui est consacrée au musée Cantini redonne toute sa place à la grande artiste si singulière qu'est Marie-Helena Vieira da Silva (1908-1992), 30 ans après sa disparition. Dès 1932, elle était exposée chez Jeanne Bucher dans la galerie historique familiale, rappelle Véronique Jaeger – qui présente toujours ses œuvres à la galerie Jeanne Bucher Jaeger. « *Vieira da Silva traverse tous les courants, avec son espace/temps en réseau dans lequel tout est lié, où la ville est un rhizome. Elle est dans tous les musées de France et les plus grands musées en Europe, mais il ne faut pas oublier que c'est encore une artiste abordable, on la redécouvre.* » Contrairement à Dubuffet et Staël, plus difficilement accessibles, Marie-Helena Vieira da Silva est sur un marché encore ouvert avec un large éventail de prix : de 15 000 € à 20 000 € pour les œuvres graphiques (dessins, aquarelles, encres de chine), de 30 000 € à 40 000 € pour les travaux sur papier, et pour les peintures, de 150 000 €/200 000 € à 1 M/1,5 M€.

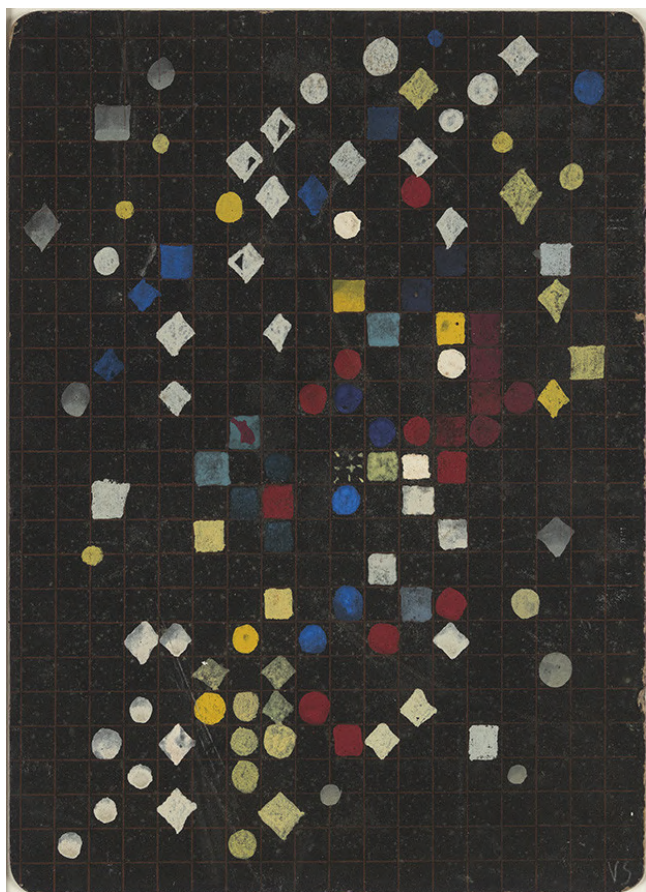
Presse web : <https://www.connaissancedesarts.com/marche-art/galleries/investir-dans-lart-le-portugal-un-vivier-in-soupconne-dartistes-fascinants-11173829/>

Pays : France

Date : 27 mai 2022

Journaliste : Valérie de Maulmin

Expositions : Mutiples



Maria Helena Vieira da Silva, Paris, la nuit, 1948, Gouache sur carton noir quadrillé, 25 x 18 cm © Jean-Louis Losi, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne. Cette œuvre est présentée à la Maison Caillebotte pour l'exposition Modernités portugaises du 3 juin au 30 octobre 2022.

Miguel Branco, un artiste à suivre

Miguel Branco bénéficie déjà d'une belle reconnaissance institutionnelle internationale, car certaines de ses œuvres ont rejoint les collections muséales comme celles de la Fondation Calouste Gulbenkian à Lisbonne, de la Fondation Serralves à Porto, du musée de la Chasse et de la Nature à Paris, ou du MUDAM au Luxembourg. Il est également présent dans des collections privées françaises. Né en 1963, l'artiste est un peintre et sculpteur dont l'univers gravite autour de la nature, avec un sens de la présence d'une grande acuité, ponctué de citations d'histoire de l'art. Les dessins vont de 5 000 € à 12 000 €, et les sculptures de 3 000 € à 5 500 € pour une biche, à 70 000 € pour un grand cerf, comme celui qui a été exposé dans la cour du musée de la Chasse et de la Nature. Pour un moine en bois, il faut compter de 10 000 € à 20 000 €. Considéré comme un artiste à suivre de près, Miguel Branco propose un univers artistique qui invite à l'apaisement et à l'attention, attirant le regard sur des détails subtils.



Miguel Branco, Cerf blanc (Sans Titre, 2010), Galerie des Cerfs, Château de Fontainebleau (simulation) © Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris, Lisbonne. DR

Nù Barreto, entre Afrique et Portugal

L'artiste contemporain est issu d'une ancienne colonie portugaise en Guinée-Bissau. Il est exposé par la galeriste Nathalie Obadia, qui souligne l'importance de prendre en compte les artistes africains de ces régions lusophones (comme la Mozambique, l'Angola, la Guinée-Bissau) aujourd'hui très regardés et reconnus au Portugal. Nù Barreto est très présent dans les expositions et sur le marché portugais, et même au-delà, comme en témoigne l'acquisition d'un de ses grands tableaux par le musée de l'Art africain de Washington. Nù Barreto participe actuellement à l'exposition collective itinérante « Europa, Oxalá » qui présente le travail d'une vingtaine d'artistes lusophones originaires des anciennes colonies portugaises. Très engagées contre les outrances de la mondialisation, ses œuvres picturales multidisciplinaires se situent entre 7 000 € à 60 000 €. Scandé par la présence de la figure humaine, les effets de collage et d'absence, et rythmé par la couleur rouge, son travail très personnel exprime une forme d'esthétique dans le chaos. Vraiment intéressant.

- Galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, www.jeannebucherjaeger.com, exposition « Théâtres de verdure », du 7 juin au 16 juillet 2022

À voir

L'exposition « Maria Helena Vieira da Silva, L'œil du labyrinthe »
Musée Cantini, 19, rue Grignan, 13006 Marseille
www.musees.marseille.fr,
du 9 juin au 6 novembre.

L'exposition « Tout ce que je veux, Artistes portugaises de 1900 à 2020 »
Centre de Création Contemporaine Olivier Debré (CCCCOD) jardin François-Ier, 37000
Tours
www.cccod.fr
Jusqu'au 4 septembre

Presse papier et web : <https://www.lefigaro.fr/arts-expositions/artistes-pionnieres-heroines-romantiques-photo-graphes-de-guerre-les-femmes-a-l-honneur-dans-les-expos-printanieres-20220527>

Pays : France

Date : 27 mai 2022

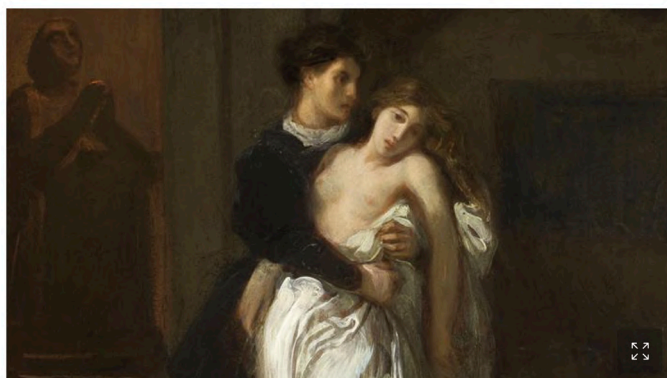
Journaliste : Pierre De Boishue

Expositions : Multiples

Artistes pionnières, héroïnes romantiques, photographes de guerre... Les femmes à l'honneur dans les expos printanières

Par Pierre De Boishue

Publié le 27/05/2022 à 07:00



Roméo et Juliette devant le tombeau des Capulets, d'Eugène Delacroix. Mathieu Rabeau / RMN-GP

Figures de l'Histoire, de la littérature et de la mythologie ou artistes libres et indépendantes d'hier ou d'aujourd'hui, elles sont célébrées par plusieurs musées dans des parcours aussi originaux que passionnants.

L'art se décline au féminin dans les expositions de ce printemps. Par exemple à Blois, où l'équipe du château honore Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Marguerite de Valois avec l'intention de tordre le cou à des légendes tenaces sur leur compte. Ou à Paris, où le Musée de la vie romantique s'intéresse aux héroïnes de l'Histoire (Jeanne d'Arc, Marie Stuart...) ou de la littérature (Ophélie, Desdémone, Juliette...). Plus question d'égéries classiques, ici ! Idem au Musée du Luxembourg où les « pionnières » (Suzanne Valadon, Marie Laurencin...) affichent leur indépendance. Les personnalités fortes sont légion. Même méconnues. Comme pour réparer les injustices du destin sans tomber dans le féminisme béat.

À découvrir

→ Découvrez la collection «Le meilleur du prix Goncourt»

→ À LIRE AUSSI : Exposition: des années 1920 plus folles que jamais 🐼

Bien que s'effaçant volontiers derrière leurs clichés, les femmes photographes de guerre ne bénéficient pas toujours, elles non plus, de la reconnaissance qu'elles mériteraient pour leur courage et leur talent. Le Musée de la Libération rectifie le tir en célébrant huit d'entre elles, dont les Françaises Catherine Leroy, Christine Spengler et Françoise Demulder aux côtés de leurs consœurs américaines ou britanniques. L'autre tendance ? L'ouverture aux créatrices étrangères, notable au Musée du Luxembourg, comme au Centre de création contemporaine Olivier Debré de Tours qui adresse un joli coup de chapeau aux artistes portugaises de 1900 à 2020. Parmi les hommages attendus : «Vieira da Silva, l'œil du labyrinthe» au Musée Cantini de Marseille (du 9 juin au 6 novembre), ou «Nadja, un itinéraire surréaliste» - dédié au personnage d'André Breton - au Musée des beaux-arts de Rouen (du 24 juin au 6 novembre). Les femmes superstars, on vous dit...



Suzzy Solidor, de Tamara de Lempicka. Photo François FERNANDEZ

Les femmes d'avenir

Pleins feux sur des femmes restées dans l'ombre, en dépit de leur art subtil de braver les conventions, de participer à l'essor de nouveaux mouvements picturaux et d'affirmer leur indépendance... Ces « pionnières » méconnues des Années folles sont propulsées en pleine lumière par le Musée du Luxembourg aux côtés de Suzanne Valadon, Marie Laurencin ou Tamara de Lempicka. La commissaire générale Camille Morineau a décidé de faire la part belle à l'abstraction, au cubisme, au constructivisme ou au surréalisme. Les premiers chefs-d'œuvre apparaissent vite, comme *La Mort et la Femme* d'une éminente représentante de l'École de Paris, Marie Vorobieff, qui illustre à merveille la place nouvelle prise par les femmes au lendemain de 14-18. Suit une superbe série de compositions abstraites signées Marcelle Cahn, Franciska Clausen ou Anna Béothy Steiner. Les styles s'enchaînent, les créations aussi, comme cette construction en cuivre d'Anna Prinner ou ce bronze d'Irène Codreanu. Voir aussi toutes ces photographies, brochures d'époque... ou vêtements (comme ce maillot de bain griffé Sonia Delaunay). On découvre plusieurs univers insoupçonnés. Dont celui, entre cubisme et art naïf, de la Brésilienne Tarsila do Amaral, ou celui de ses consœurs slaves, mises joliment à l'honneur dans ce parcours esthétiquement parfait et historiquement convaincant.

«Pionnières. Artistes dans le Paris des Années folles», Musée du Luxembourg, Paris 6^e, jusqu'au 10 juillet.



Aux antipodes des postures de pouvoir, elles sont le plus souvent figées dans des poses passives, drapées, allongées, défaillantes ou à l'agonie, illustrant la recherche picturale d'un idéal féminin, atemporel et érotisé, paré de vertus sacrificielles et mystiques

Presse papier et web : <https://www.lefigaro.fr/arts-expositions/artistes-pionnieres-heroines-romantiques-photo-graphes-de-guerre-les-femmes-a-l-honneur-dans-les-expos-printanieres-20220527>

Pays : France

Date : 27 mai 2022

Journaliste : Pierre De Boishue

Expositions : Multiples

Les femmes de devoir

Un vaste «sujet». L'équipe du Musée de la vie romantique en convient aisément. «*Si l'héroïne est tragique, ses facettes sont multiples*», indique la directrice des lieux, Gaëlle Rio. Les grandes figures de l'Histoire, de la mythologie et de la littérature, honorées par d'illustres artistes du XIX^e siècle, se succèdent dans les premières salles. À l'image de Jeanne d'Arc, immortalisée sur son bûcher par Fragonard - une œuvre saisissante. Juste à côté: une eau-forte d'Emmanuel Pheippes-Beaulieu, *Jeanne d'Arc en prison*, suivie d'hommages marquants à Héloïse par Jean-Antoine Laurent ou Sapho par Antoine-Jean Gros. «*Aux antipodes des postures de pouvoir, elles sont le plus souvent figées dans des poses passives, drapées, allongées, défaillantes ou à l'agonie, illustrant la recherche picturale d'un idéal féminin, atemporel et érotisé, paré de vertus sacrificielles et mystiques*», note Gaëlle Rio. Autre modèle: Marie Stuart, par Édouard Hamman, jetant depuis les flots un dernier regard vers la France. Delacroix s'illustre plus loin avec une Médée pleine de cruauté sans pour autant écorner son «statut» d'héroïne. Place aux victimes shakespeariennes du destin, sous l'impulsion du même Delacroix (*Desdémone maudite par son père*) ou de Léopold Burthe (*Ophelia*), mais aussi à leurs interprètes sur scène (comme la cantatrice Maria Malibran, croquée par Henri Decaisne dans un émouvant portrait). Un ensemble dense et original, enrichi de sculptures et de costumes du meilleur effet.

«*Héroïnes romantiques*», Musée de la vie romantique, Paris 9^e, jusqu'au 4 septembre.



Le Bombardement de Phnom-Penh, par Christine Spengler. © Christine Spengler

Les femmes de combat

Elles sont moins célèbres que leurs clichés. Une injustice réparée par le Kunstpalast de Düsseldorf, initiateur de cet hommage à huit femmes photographes de guerre, honorées aujourd'hui par le Musée de la Libération de Paris sous l'autorité de sa directrice Sylvie Zaidman. Une exposition passionnante, où l'intensité des témoignages recueillis sur les zones de combat ou à l'arrière égale la force de caractère de leurs auteurs. Certaines de ces reporters ont perdu la vie sur le terrain, comme l'Allemande Gerda Taro, décédée à 27 ans durant la guerre civile espagnole. Demeurent ses photographies si évocatrices, révélant les abominations du régime de Franco ou la détresse de ses victimes. Même destin tragique pour sa compatriote Anja Niedringhaus, abattue en Afghanistan en 2014. Détentrice du prix Pulitzer 2005 pour ses reportages en Irak, elle se distinguait par ses compositions claires et son style direct. Parmi les Françaises honorées: Catherine Leroy, médaille d'or Robert-Capa, Christine Spengler, publiée dans les plus grands magazines internationaux, et Françoise Demulder, lauréate du World Press Photo of the Year, qui aimait à dire: «*Avec des photos, tu peux secouer et réveiller*». Sans faire du sensationnalisme. Le choix des autres journalistes mis à l'honneur (Lee Miller, Susan Meiselas, Carolyn Cole) séduit de la même façon au fil de ce parcours à la fois superbe et

bouleversant. Un parcours grâce auquel on devine aussi toute l'ingéniosité de ces vaillantes envoyées spéciales pour accéder aux secteurs les plus interdits, auprès des populations les plus prudentes (comme les femmes et enfants) ou face à des généraux des plus sanguinaires. Un formidable récit.

«*Femmes photographes de guerre*», Musée de la Libération de Paris, Paris 14^e, jusqu'au 31 décembre.

“ **Beaucoup de ces femmes pourraient être exemplaires aux yeux de la génération actuelle, car elles ont lutté face aux obstacles posés sur leur chemin et ont dénoncé publiquement les inégalités**

Élisabeth Latrémolière, conservateur du château de Blois

Les femmes de pouvoir

En 2019, à l'occasion du 500^e anniversaire de la mort de Catherine de Médicis, le château de Blois dédie un colloque à l'épouse d'Henri II en marge d'une exposition sur les enfants à la Renaissance. Succès total. Naît alors l'idée de consacrer un parcours aux héroïnes liées au pouvoir ou aux arts en les confrontant à la mémoire collective. «*L'objectif était de déconstruire le prisme du mythe et réhabiliter le rôle réel de ces femmes*», explique la présidente de la demeure royale, Élisabeth Latrémolière. Le résultat est à la hauteur des ambitions. Catherine de Médicis, Diane de Poitiers et Marguerite de Valois - dont les destins sont liés à l'histoire du lieu - apparaissent sous un autre jour. Il est rappelé à quel point la première, traitée à l'envi de manipulatrice ou d'empoisonneuse, a été la cible de bien des attaques de la part des artistes... jusqu'au milieu du XIX^e siècle! La couleur noire domine, à l'image des imposantes robes issues des films *La Reine Margot* ou *La Princesse de Clèves*. Ce qui frappe, d'emblée, c'est la diversité des œuvres réunies: près de 100 pièces (peintures, dessins, livres, mobilier, bijoux, coffrets...), issues des collections du château et des institutions comme Versailles ou Fontainebleau. Difficile de ne pas admirer de longues minutes la représentation de Marguerite de Valois par François Clouet... L'évocation d'une trentaine d'autres personnalités (dames de cour, écrivains), oubliées par l'Histoire, apporte un atout supplémentaire à l'ensemble. Et témoigne de toute leur modernité. «*Beaucoup de ces femmes pourraient être exemplaires aux yeux de la génération actuelle, confie Élisabeth Latrémolière, car elles ont lutté face aux obstacles posés sur leur chemin et ont dénoncé publiquement les inégalités.*»

«*Renaissance des femmes*», château de Blois, jusqu'au 10 juillet.

Presse web : https://www.frequence-sud.fr/art-80647-vieira_da_silva_-_l_oeil_du_labyrinthe_marseille

Pays : France

Date : 5 avril 2022

Journaliste : Sylvie B.

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

EXPOSITION

Vieira da Silva - L'œil du labyrinthe

Du 10/06/2022 au 06/11/2022 - Marseille - Musée Cantini

Publié par Sylvie B le 05/04/2022 - Modifié le 16/05/22 18:28



je veux
y aller !

Reactions



Plus de 100 peintures et dessins de l'artiste de renommée internationale Maria Helena Vieira da Silva à découvrir lors de l'exposition "L'œil du labyrinthe" au Musée Cantini, du 10 juin au 6 novembre.

Durant la saison France-Portugal 2022 et avec le soutien de la Fondation Gubelkian, le musée Cantini propose, en collaboration avec les musées de Dijon et la galerie Jeanne Bucher Jaeger, une rétrospective de l'œuvre de l'artiste de renommée internationale d'origine portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). Avec un ensemble de cent peintures et dessins, cette rétrospective retrace les étapes clés de sa carrière marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale. Le parcours chronologique et thématique décline la carrière de l'artiste, de ses débuts figuratifs à Lisbonne dans les années 1920 aux peintures évanescentes des années 1980.

Conçues comme des labyrinthes « terribles » et évanescents, les œuvres de Vieira da Silva convoquent le pouvoir du regard, plaçant l'œil du spectateur au cœur du sujet et de son absorption dans l'œuvre. Son œuvre visionnaire nous donne à voir les prémices labyrinthiques de nos vies connectées.

"Vieira da Silva, l'œil du labyrinthe"

Du 9 juin au 6 novembre 2022

Tarif : 6 euros / réduit 3 euros

Pour favoriser l'accès à la culture pour toutes et tous, la Ville de Marseille rend gratuit l'accès à cette exposition le premier jour de son ouverture ainsi que chaque premier dimanche du mois.

Presse papier

Pays : France

Date : 21 mars 2022

Journaliste : Valérie Duponchelle

Expositions : Multiples

lundi 21 mars 2022 LE FIGARO - N° 24 129 - Cahier N° 3 - Ne peut être vendu séparément - www.lefigaro.fr

LE FIGARO et vous



STYLE

TENDANCE, MODE, BRUITS DE COULOIR...
CE QU'IL FAUT SAVOIR CETTE SEMAINE

PAGE 34

Les Nouveaux Ateliers



HIGH-TECH

NOUS AVONS TESTÉ L'HYPERCONNECTIVITÉ
DES NOUVEAUX ORDINATEURS
ET TABLETTES D'APPLE

PAGE 35

PLEIN SOLEIL SUR L'ART PORTUGAIS

LA SAISON FRANCE-PORTUGAL
MET EN AVANT DES ARTISTES MAJEURS
ET LES LIENS ENTRE LES DEUX CULTURES.

PAGES 32 ET 33

LES NOUVEAUX ATELIERS : APPLE, JOSE ELIAS, STOODPHOTOSART - LEBON (BELEN ALAMY) VIA REUTERS CONNECT



Le Musée d'art, d'architecture
et de technologie de Lisbonne expose
des œuvres du collectionneur
Antoine de Galbert.

MICHEL BERGER, UNE VIE À 100 À L'HEURE

TRENTE ANS APRÈS SA DISPARITION, LE CHANTEUR EST L'OBJET D'UNE BIOGRAPHIE À L'AMÉRICAINE, FOUILÉE ET EXIGEANTE. SON AUTEUR, YVES BIGOT, A MENÉ UNE ENQUÊTE MINUTIEUSE.

OLIVIER NUC [@olivernuc](https://twitter.com/olivernuc)

En 2012, à la faveur du 20^e anniversaire de la disparition de Michel Berger, Yves Bigot livrait sa première biographie du chanteur. L'actuel directeur de TV5 Monde, peut-être le plus érudit de tous les journalistes musicaux de ce pays, en offre une version augmentée dix ans plus tard. On a rarement lu de biographie aussi précise et documentée sur un musicien. Dans ce qui s'apparente à une biographie à l'américaine, Yves Bigot a enquêté avec minutie sur la vie et l'œuvre d'un homme qu'il a souvent côtoyé dans le cadre de sa vie professionnelle avant sa disparition brutale à l'été 1992, à l'âge de 44 ans.

« Plus grand mélodiste de la variété française » selon lui, Michel Berger a été au cœur des enjeux de la production musicale locale pendant trente ans. On l'a oublié, mais Berger figurait déjà sur la photo des vedettes yé-yé prise par *Salat les copains* en 1966. S'il n'avait pas encore connu la célébrité, il avait commencé à jouer un

rôle important. Au-delà de ses qualités d'interprète, Berger fut un véritable démiurge.

D'abord en tant que directeur artistique, puis en qualité d'auteur-compositeur-producteur pour d'autres, de France Gall à Johnny Hallyday en passant par *Starmania*. Yves Bigot retrace les paradoxes de ce fils de bonne famille abandonné par son père, trop bien élevé pour

À la fin de sa vie, il était en train de réaliser son rêve américain

sacrifier aux clichés du rock'n'roll mais assez doué pour mettre au point une version française de la pop. S'il a mis Véronique Sanson sur orbite avant qu'elle ne prenne le large, Berger signera aussi un chef-d'œuvre pour Françoise Hardy (*Message personnel*) avant de prendre en main la carrière d'une France Gall à la dérive au milieu des années 1970. Mais c'est véritablement avec l'opéra

rock *Starmania*, cosigné avec le parolier québécois Luc Plamondon, que Berger fera la preuve de son ambition. Son désir de vient alors de conquérir le monde avec ce conte des temps modernes, qu'il s'échine à exporter. À la fin de sa vie, alors que France Gall envisagera de quitter la scène, Berger était en train de réaliser son rêve américain. Epris d'un ancien top-modèle, il s'apprêtait à refaire sa vie à Los Angeles et à développer une carrière anglo-saxonne qui l'aurait depuis longtemps.

C'était compter sans une maladie cardiaque diagnostiquée tôt par son père, grand pont de la médecine, qu'il négligera de soigner. Rattrapé par le stress et le chagrin (l'homme sait que sa fille Pauline est condamnée par une maladie incurable), Berger se jettera dans le travail, négligeant sa santé. Il décèdera après une partie de tennis disputée avec des amis pendant ses vacances à Saint-Tropez. Trois décennies plus tard, son legs artistique est immense, et continue de marquer la production musicale française.

Michel Berger, d'Yves Bigot, Seuil, 400 p., 21 €.

La BnF Bibliothèque nationale de France a choisi Amiens



La BnF a choisi Amiens pour accueillir son nouveau centre de conservation et un Conservatoire national de la Presse.

amiens.fr/bnf

Amiens, terre d'accueil des projets culturels



Presse papier

Pays : France

Date : 21 mars 2022

Journaliste : Valérie Duponchelle

Expositions : Multiples

lundi 21 mars 2022 LE FIGARO

32 L'ÉVÉNEMENT

FRANCE-PORTUGAL
LA PAROLE EST
AUX ARTISTESLA SAISON CULTURELLE, QUI SE DÉPLOIE
EN UN VASTE ÉVENTAIL D'INSTALLATIONS
ET D'EXPOSITIONS, TÉMOIGNE D'UNE AMITIÉ
HISTORIQUE TOUJOURS VIVE.Joana Vasconcelos (à gauche) s'expose au château de Vincennes.
Les œuvres de Maria Helena Vieira da Silva, comme *Échec et mat* (à droite)
sont à découvrir, à Marseille, au Musée Cantini.

JUAN RODRIGUEZ - PHOTOGRAPHIE - JOANA VASCONCELOS - PHOTOGRAPHIE - MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

La saison croisée entre la France et le Portugal réunit du beau monde, comme un sommet à Versailles. Le président Macron en saute le titre, «Le sentiment océanique» qui habite cette terre de voyages et cite le Prix Nobel portugais de littérature, José Saramago : «Si tu pourrais regarder, vois, si tu pourrais voir, remarque». Le premier ministre du Portugal, António Costa, souligne que les pays «ont depuis longtemps amis et alliés», comme en témoignent l'usage si naturel du français au Portugal et les 7 millions de lusos descendants en France. «Le Portugal est bien plus que le pays de la saudade», dit-il en politique, vantant une terre innovante et contemporaine.

Et c'est le sentiment qui vous revivra, de la verte Fondation Serralves, que dirige le Français Philippe Vergne à Porto (projet Agnès Varda à la Casa do Cinema Manoel de Oliveira, cet etc), au Maat (Musée d'art, d'architecture et de technologie, à Lisbonne), qui accueille au bord du Tage, au milieu de ses vestiges de centrale électrique, la collection sombre et mordante de notre gentleman collectionneur, Antoine de Galbert, et le paysage en céramique de son ami Hervé Di Rosa, installé à Lisbonne depuis dix ans. Dans ce pays qui regarde vers l'Amérique, on passe partout avec grâce du passé au présent, du Mosteiro dos Jerónimos (XVI^e) au pop art de Fromanger que les Portugais découvrent au Museu Coleção Berardo de Selem. Un parfum d'intense civilisation.

Un programme copieux
comme un «açorda»

Les deux commissaires de la saison, Victoire Idegiani Di Rosa pour la France et Manuela Judice pour le Portugal, partagent ce même amour croisé. Avec 200 projets et 400 événements, dans 87 villes en France et 55 villes au Portugal, le programme est aussi copieux qu'un «açorda» au cube chez Gerveto à Porto. Si Calouste Gulbenkian (1869-1955), fabuleux collectionneur et mécène, part avec certains de ses trésors, du 26 mai au 4 septembre, rejoindra la collection Al Thani à l'Hôtel de la Marine, place de la Concorde à Paris, sa fondation fait valoir la scène contemporaine.

Révélation que le monde sous-marin recrée en résine, pigments, tapisseries et filtres de couleurs sur les lambeaux par Hugo Canovas, 44 ans, artiste portugais de Viçosa. Après le Mucem de Marseille à l'automne 2022, l'exposition «Barroca Oxala» vient à la Fondation Gulbenkian avec ses 21 artistes entre Afrique et Europe (trois millions de Portugais sont liés à l'Afrique). Coup de cœur pour le travail sensuel de l'artiste belge congolais John K. Gbira, 45 ans, qui réinvente le drap de la sculpture dans une vidéo magistrale de sculptures des masques africains du futur. À pister les phrases de Maïs Menes, «street artist» déjà exposé à la Tour 13 à Paris et peintre inspiré par les travaux des politiques. Là, le thème est éternel. **V.D.**

RENDEZ-VOUS AVEC DES CRÉATEURS DE CARACTÈRE

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDUPONCHELLE

Panorama de la scène portugaise, du plus historique au plus contemporain, du plus extravagant au plus conceptuel.

«Les Trois Grâces» de Pedro Cabrita Reis aux Tulleries

Généreux et débattre, Pedro Cabrita Reis est un monument portugais. Son atelier est rue do Acaz (rue du Siècle), non prédestiné pour ce charnier, dans la zone industrielle de Lisbonne qui regarde le Tage. Lunettes rondes comme Le Corbusier, cigare au bec, français précis, il est «un peintre qui fait des sculptures» dans cet immense espace brutiste. Le Louvre l'a invité à concevoir une œuvre monumentale pour les Tulleries. CABRITA (en lettres capitales, 65 ans, a conçu une œuvre originale en liège grise qui réinterprète *Les Trois Grâces* de l'Antiquité classique dont le Louvre possède plusieurs versions. La scène, composée de trois éléments autonomes, tous en liège, d'environ 4,50 m de hauteur chacun et pesant près de 500 kg, repose sur une base en fer d'environ 400 kg. Les travaux de conception se sont déroulés dans les locaux de l'entreprise Corticeira Amorim, qui s'est associée à ce projet. «Outre la volonté d'inciter de nouveaux matériaux dans mon processus créatif, le liège présente l'avantage d'être durable et un important produit national», souligne CABRITA, qui a étudié à la Saint Martin's School of Art, au Royal College of Art et à l'University College de Londres.

Jardins des Tulleries, Grand Réserve nord, jusqu'au 10 juin.

«Tout ce que je veux», artistes portugais de 1900 à 2020, à Tours

C'est la grande exposition très attendue du CCOD de Tours, par ailleurs un bâtiment signé en 2016 par les architectes lisboïens, Manuel et Francisco Aires Mateus à l'œuvre depuis à Photo Élysée, à Lausanne), de la vaste mouvement de relecture de l'histoire de l'art, voici en 40 artistes femmes une autre version des développements artistiques qui a connu le Portugal au siècle dernier et au 21^e. «Elles ont en commun la manière singulière dont elles ont réussi à imposer la force de leur voix», soulignent les commissaires Helena Freitas et Bruno Marchand. De la photographie Helena Almeida, disparue en 2018, à la sculpture Patricia Garrido, qui a mis en cube abstrait tous ses meubles de famille, des portes aux tiroirs, comme des portraits par défaut (le dernier de sa série de sept cubes, de 2003 à 300 kg, fut celui après la mort de son père, intégrant sa bibliothèque pour livres de poche). De Aurélio de Souza, née au Chili

en 1866 et morte à Porto en 1922, à l'artiste des villes Carla Filipe (aussi à la Villa Arson avec un projet acide sur l'Algarve). De Paula Rego, 87 ans, la peintre des contes cruels, à Fernanda Fraga-teiro, sculptrice minimale et conceptuelle qui a créé d'étranges livres de poèmes. Toutes ces femmes sont des tempéraments.

CCOD de Tours, du 25 mars au 4 septembre.

«L'âge d'or de la Renaissance portugaise» au Louvre

Situé dans l'énorme rue des Janelas Verdes (rue des Fenêtres Vertes) à Lisbonne, le Museu Nacional de Arte Antiga est un musée merveilleux, né en 1884 d'une collection qui vient des ordres religieux (toutes les collections royales ont été perdues dans le tremblement de terre de 1853). Joaquim Castro, son directeur, a choisi 14 œuvres de la Renaissance portugaise, période faste du Portugal assez méconnue chez nous, qui trône au Louvre parier de Dom Manuel (1469-1521) ce neveu dans l'ordre de succession, qui devint le roi de l'expansion coloniale et épousa successivement trois infantes espagnoles. Enrichi par les îles atlantiques et la production du sucre, son règne est celui de la propagande royale que permet l'art. Les produits des îles sont vendus à Anvers, les peintres flamands viennent à la cour du Portugal. Depuis saint Augustin et la Cité de Dieu (413-426 ap. J.-C.), l'image de l'Enfer est un monde à l'envers. Ici, la vanité est représentée par trois femmes suspendues par les pieds dont les cheveux blancs brûlent. Le diable est couvert de plumes brésiliennes vertes.

Joana Vasconcelos au château de Vincennes

Enorme fantaisie et vitalité hors pair, Joana Vasconcelos, 50 ans, est la seule artiste française contemporaine qui a exposé à Versailles, en 2010, emballant les statues de lions d'un fillet en crochets et posant un hélicoptère doré à plusieurs d'autruche roses dans les salons Royaux, puis au Centre des Monuments nationaux, elle a choisi la sainte chapelle du château de Vincennes et œuvre sur le thème de Daphné qui se transforme en laurier. Son arbre illuminé fera 13 m de haut et scintillera dans la chapelle au décor disparu pour évoquer la reine Catherine de Médicis, veuve d'Henri II qui aménagea le lieu et fit planter 3000 ormeaux.

Joana Vasconcelos, du 3 juin au 28 août.

Manoel de Oliveira à Toulon

Icône du cinéma portugais, Manoel de Oliveira a tourné jusqu'à la fin de sa longue vie, puisque ce natif de Porto en 1908 y est mort en 2015 à 106 ans, après d'innombrables passages au Festival de Cannes. Le parc de la Fondation Serralves à Porto (18 hectares) abrite la Casa do Cinema Manoel de Oliveira, où son directeur, l'universitaire António Preto, a disposé des extraits de ses films (du premier *Aniki Bôbo*, 1942, Les 400 coups version portugaise, à *Francisco*, 1981) au-dessus de ses archives personnelles offertes à la Fondation Serralves à Porto (les films originaux restent, eux, de la Cinémathèque portugaise). Parmi elles, une foule de photos, environ deux cents clichés artistiques en dehors de ceux des repérages. Manoel de Oliveira n'a eu qu'un exposé, 12 entre 1938 et 1947. Engagé dans sa révolution esthétique, réputé retranché dans sa tour d'ivoire, le réalisateur n'est pas dans la rue à l'heure de la révolution. La Villa Tamaris dévoile le photographe derrière le cinéaste si littéraire.

Villa Tamaris, Toulon, du 3 juin au 28 août.

«Les premières représentations des indigènes sont positives et évoquent un paradis innocent. Après une lettre d'Amérique Vespucci en 1506 qui parle d'anthropologie et de liberté sexuelle, ils deviennent des figures bestiales sans éthique sexuelle. C'est le premier tableau qui montre cela».

Louvres, du 10 juin au 10 septembre.

Maria Helena Vieira da Silva à Marseille

Née à Lisbonne en 1908, Maria Helena Vieira da Silva est devenue la peintre portugaise de l'École de Paris. Naturalisée française en 1956, cette brune au visage aigu est morte à Paris à 83 ans. Son mari, le peintre hongrois Arpad Szenes la représentait presque comme une broderie à la veille, penchée sur ses tableaux qui diffusent une abstraction délicate dans un espace élastique et infini. Trompe-t-on ? Fort tempérament, elle fut la première femme à être distinguée par le grand prix national des arts du gouvernement français en 1966. L'historienne de l'art Christine Macel l'avait mise en bonne et due place dans «Elles font l'abstraction» en 2021 au Centre Pompidou, puis au Guggenheim Bilbao.

Le Musée Cantini de Marseille la consacre d'une rétrospective, «L'œil du la byrinite», en cent peintures et dessins.

Musée Cantini, du 10 juin au 6 novembre.

Manoel de Oliveira à Toulon

Icône du cinéma portugais, Manoel de Oliveira a tourné jusqu'à la fin de sa longue vie, puisque ce natif de Porto en 1908 y est mort en 2015 à 106 ans, après d'innombrables passages au Festival de Cannes. Le parc de la Fondation Serralves à Porto (18 hectares) abrite la Casa do Cinema Manoel de Oliveira, où son directeur, l'universitaire António Preto, a disposé des extraits de ses films (du premier *Aniki Bôbo*, 1942, Les 400 coups version portugaise, à *Francisco*, 1981) au-dessus de ses archives personnelles offertes à la Fondation Serralves à Porto (les films originaux restent, eux, de la Cinémathèque portugaise). Parmi elles, une foule de photos, environ deux cents clichés artistiques en dehors de ceux des repérages. Manoel de Oliveira n'a eu qu'un exposé, 12 entre 1938 et 1947. Engagé dans sa révolution esthétique, réputé retranché dans sa tour d'ivoire, le réalisateur n'est pas dans la rue à l'heure de la révolution. La Villa Tamaris dévoile le photographe derrière le cinéaste si littéraire.

Villa Tamaris, Toulon, du 3 juin au 28 août.

Miguel Branco au château de Fontainebleau

Le Portugal est invité au Festival de l'histoire de l'art de Fontainebleau. Pour sa 11^e édition, des œuvres de l'artiste «obsédé par Goya» Miguel Branco, 58 ans, y seront présentées. Dans son atelier au cœur de Lisbonne, les tout petits formats peints sur panneaux de bois, les simulacres d'objets archéologiques à la patine troublante, les grands dessins pâles à la feuille minime, les papillons trop symétriques et les bâches cosmétiques créent son monde, silencieux et inquiet.

Château de Fontainebleau, du 3 au 29 septembre.

«UNE GÉNÉRATION
OUVERTE ET UNIE»BERTRAND DE SAINT VINCENT
@BERTRANDSVINCENT

Arrière-petite fille de Jeanne Bucher, PDG de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris, Veronique Jaeger y expose de nombreux artistes portugais. Elle revient sur ses relations étroites avec le Portugal.

LE FIGARO - Vous êtes historiquement l'une des galeries françaises les plus proches de la scène artistique portugaise. Quelle est l'origine de ces liens ?

VERONIQUE JAEGER - Ma relation avec Lisbonne vient de la proximité de ma famille avec la grande artiste d'origine lisboïenne Maria Helena Vieira da Silva. Elle fut révélée et soutenue par mon arrière-grand-mère, Jeanne Bucher. Par la suite, mon père a poursuivi cette aventure. L'ai bien connu lorsque j'étais jeune. La dernière fois que j'ai rencontrée, c'était l'année avant sa mort, en 1991, dans sa maison de Yverre-le-Châtel. Plus tard, j'ai vécu dans son atelier parisien, dans le 14^e arrondissement. J'ai donc un rapport très étroit avec elle. Son œuvre fait partie de celles que j'aime infiniment. Comme celle de son époux, le peintre d'origine hongroise Arpad Szenes. D'un point de vue plus personnel, ma rencontre avec Rui Freire, qui fut mon conjoint et est le père de mon fils, a renforcé mes liens avec le Portugal. Nous sommes aujourd'hui séparés, mais entretenons de bons rapports.

En quoi Vieira da Silva vous paraît-elle une peintre majeure ? C'est une visionnaire. Elle a un cheminement artistique qui lui est complètement propre. On ne peut la classer. Il y a quelque chose en elle de Cézanne, dans son approche de l'espace. Mais c'est plus complexe. Je dirais son œuvre par sa spatialité temporelle et sa mise en lien. Elle peint un événement, une ville, avec la perspective tous les temps, le passé et le futur. C'est une manière de rebattre les cartes, de multiplier les angles - un peu comme Pessoa en littérature - le rend parfaitement contemporain.

À Lisbonne, où vous vivez partiellement, vous occupez un palacete. Avez-vous l'intention d'y développer une activité de galerie ? C'est un lieu où j'envisage de multiplier les événements. Je voudrais pouvoir accompagner et partager le travail des artistes, prendre le temps de présenter leurs œuvres. Petit à petit, je vais y amener de plus en plus de pièces, en faire une vitrine. J'y recevrai aussi des personnalités du monde de la culture, des artistes, des créateurs. Je vais d'ailleurs bientôt y accueillir la directrice du Musée Guimet, Sophie Makris, avec qui j'ai des projets.

La beauté, l'harmonie sont toujours plus fortes que le malheur, la violence, l'effroi, la vilénie. Une œuvre belle laisse entendre ou voir que son auteur sait toute la douleur, la laideur, le drame qui font partie de la vie, mais sans les mettre en avant.

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

75
projets croisés
sont organisés pour la saison France-Portugal. Plus de 480 événements dans les deux pays et plus de 800 artistes, chercheurs, intellectuels français et portugais.

Comment décrire-vous la scène artistique portugaise ?

Ce qui me frappe, à Lisbonne, c'est cette espèce de cercle très amical qui unit les artistes de la nouvelle génération. Ils se connaissent, se côtoient, se soutiennent. Je suis également frappée par la qualité de l'enseignement artistique et la très grande ouverture de ce milieu. Les artistes portugais ont une profonde connaissance de l'art européen et international en général.

«Les artistes portugais ont une profonde connaissance de l'art européen»

VERONIQUE JAEGER

Quels sont leurs liens avec la France ?

Ce sont des liens historiques, qui remontent au XV^e siècle. Des générations d'artistes parlent et parlent encore parfaitement le français. Ils sont imprégnés de culture française.

Quels sont les principaux artistes portugais que cette saison va mettre à l'honneur ?

Ils sont nombreux. Je citerais Rui Moreira, que nous exposons dans notre galerie parisienne, et qui aura une grande rétrospective au Maat, à Lisbonne, en avril 2024, avant une tournée européenne. Miguel Branco, que j'ai rencontré à Lisbonne en 2002, qui va être montré en juin à Fontainebleau et invité du Louvre. Je pense également à Maria Ana Vasco Costa, artiste magnifique, qui réalise des façades en azulejos en trois dimensions et dont j'ai vu évoluer le travail. Parmi les Français, ce sera l'occasion de redécouvrir l'œuvre de Roger Bissière, qui fut le professeur de Vieira da Silva à l'Académie Ranson dans les années 1930 et sera montré à la Fondation Arpad Szenes-Vieira da Silva, à Lisbonne. Et, bien sûr, on pourra voir des tableaux de Vieira da Silva à Marseille, à Dijon et lors d'une grande exposition d'artistes femmes à Tours.

Votre père, Jean-François Jaeger, s'est éteint en décembre dernier. Il était le dernier grand marchand d'art du XX^e siècle. Oui, il m'a appris à travailler avec les artistes en profondeur, à développer avec eux des rapports dans la durée. Il faut savoir être à leur écoute pour comprendre leur œuvre. C'est cette liberté que je retrouve à Lisbonne qui est un peu hors du temps, ici, il y a un calme qui s'installe, une forme d'apaisement.

connaissance des arts

Presse papier

Pays : France

Date : Janvier 2022

Journaliste : Myriam Boutouille

Expositions : Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe, Musée Cantini, Marseille

connaissance des arts

OFFRE
SPECIAL
5,90€
au lieu de
7,90€

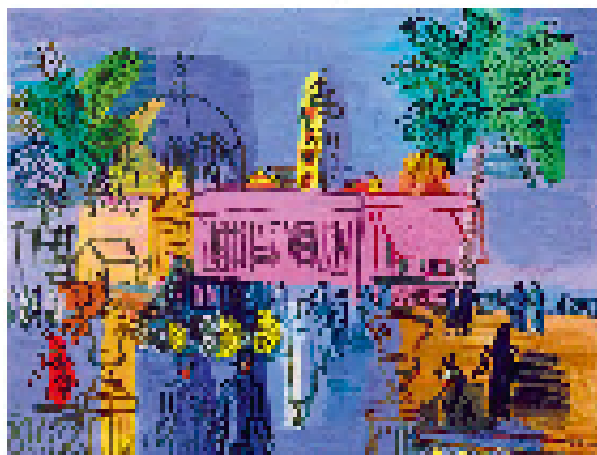
Donatien
à Lille et Bâle

Donatien
de Dante
à Paris

Les
plus
belles
expos
2022

0 295 20 1000 1 0

expositions
photo | moderne



Author's address:
 Department of Mathematics
 University of California
 Berkeley, CA 94720-1380
 USA
 E-mail: shashank@math.berkeley.edu

Author's address:
 Department of Mathematics
 University of California
 Berkeley, CA 94720-1380
 USA
 E-mail: shashank@math.berkeley.edu

1. **Identify the main idea.** The main idea of the passage is that the author is discussing the importance of maintaining a healthy diet and exercise routine.

[illegible]

Abstract The purpose of this study was to determine the effect of a 12-week, low-intensity, supervised walking program on the physical and psychological health of sedentary, middle-aged women. The study was a randomized, controlled trial. The subjects were 40 sedentary, middle-aged women who were randomly assigned to either a supervised walking program or a control group. The walking program consisted of 12 weeks of supervised walking, 3 times per week, for 30 minutes per session. The control group consisted of 20 women who did not participate in the walking program. The subjects were assessed at baseline and at 12 weeks. The walking program had a significant positive effect on the physical and psychological health of the subjects. The walking program significantly improved the subjects' physical health, as measured by the 6-minute walk test, and their psychological health, as measured by the Beck Depression Inventory and the State-Trait Anxiety Inventory. The walking program also had a significant positive effect on the subjects' quality of life, as measured by the SF-36. The walking program was well tolerated and had no adverse effects. The results of this study suggest that a 12-week, low-intensity, supervised walking program can improve the physical and psychological health of sedentary, middle-aged women.

[illegible]

1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 278: 1039-1044.

[illegible]

1000

Address: Department of Management
University of Illinois at Urbana-Champaign, 618
± 000, 618±000, 618±000, 618±000,
Champaign, IL 61820-0000, USA

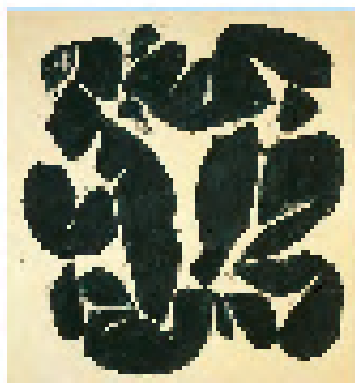
negative human interactions. In fact, more and more companies are turning to digital tools to improve their productivity, as measured by the number of tasks completed per hour. In fact, a 2016 study by the

[illegible]

1000

[illegible]

CALIFORNIA



contemporary

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----

Fig. 1. Model of the system.

**Applications acceptable only if
submitted on company letterhead
Fluor 204 form.) Include
the following information:
Name, address of company**

References

On 7th March 1998, the 10th anniversary of the

1. **Identify the problem.** The first step in the problem-solving process is to identify the problem. This involves understanding the situation, gathering information, and defining the problem in clear, specific terms.

14

03/2018

Leichtathletik Die Londoner
Sportler sind überraschend
schnell. In der 100-Meter-
Staffel liefen sie in 38,27
Sekunden, gegen die Weltrekorde
von 37,40 Sekunden.

[illegible][illegible][illegible]

On the road to the future

Abstract *Background:* The purpose of this study was to determine the prevalence of self-reported depression and anxiety among a sample of young adults in the United States. *Methods:* Data were obtained from the 2004 National Survey of Adolescent Health, a nationally representative survey of 10,000 young adults. *Results:* The prevalence of self-reported depression was 12.5% and the prevalence of self-reported anxiety was 15.8%. *Conclusions:* The prevalence of self-reported depression and anxiety among young adults in the United States is high. *Keywords:* Depression, anxiety, young adults.

Don't miss the new 2000 models

Leifsson, Leifur
 Leifsson, P. (P. Leifsson)
 Leifsson, P. (P. Leifsson)
 Leifsson, P. (P. Leifsson)
 Leifsson, P. (P. Leifsson)

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210	211	212	213	214	215	216	217	218	219	220	221	222	223	224	225	226	227	228	229	230	231	232	233	234	235	236	237	238	239	240	241	242	243	244	245	246	247	248	249	250	251	252	253	254	255	256	257	258	259	260	261	262	263	264	265	266	267	268	269	270	271	272	273	274	275	276	277	278	279	280	281	282	283	284	285	286	287	288	289	290	291	292	293	294	295	296	297	298	299	300	301	302	303	304	305	306	307	308	309	310	311	312	313	314	315	316	317	318	319	320	321	322	323	324	325	326	327	328	329	330	331	332	333	334	335	336	337	338	339	340	341	342	343	344	345	346	347	348	349	350	351	352	353	354	355	356	357	358	359	360	361	362	363	364	365	366	367	368	369	370	371	372	373	374	375	376	377	378	379	380	381	382	383	384	385	386	387	388	389	390	391	392	393	394	395	396	397	398	399	400	401	402	403	404	405	406	407	408	409	410	411	412	413	414	415	416	417	418	419	420	421	422	423	424	425	426	427	428	429	430	431	432	433	434	435	436	437	438	439	440	441	442	443	444	445	446	447	448	449	450	451	452	453	454	455	456	457	458	459	460	461	462	463	464	465	466
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

How to make a good impression

1. **Identify the main topic**
 2. **Identify the main question**
 3. **Identify the main answer**
 4. **Identify the main conclusion**
 5. **Identify the main recommendation**



Presse papier

Pays : France

Date : 8 Février 2022

Journaliste : Jill Bordellay

Exposition : *Vieira da Silva, L'œil du Labyrinthe*, Musée Cantini, Marseille

Le labyrinthe et l'espace fragmenté de Maria Helena Vieira da Silva

Par **Jill Bordellay** | Publié le 08/02/2022 à 00:12 | Mis à jour le 08/02/2022 à 00:44



Photo : ©Wikiart

0 commentaire(s)



L'artiste peintre portugaise Maria Helena Vieira da Silva qui a pris la nationalité française en 1956 nous entraîne dans ses œuvres picturales à la frontière entre la représentation et l'abstraction, créant des formes fragmentées, des espaces labyrinthiques qui jouent sur la perspective. Ces lignes convergentes d'un graphisme ténu sous-tendent des parois transparentes qui se systématisent en damiers.

Une artiste peintre à la carrière internationale

Reconnue internationalement, ayant reçu nombre de distinctions honorifiques, ses œuvres picturales sont exposées dans les plus grands musées du monde entier. Maria Helena Vieira da Silva est considérée comme, la cheffe de file du mouvement esthétique dit "*paysagisme abstrait*".

Son style pictural offre à voir des espaces géométriques combinant réseaux et mosaïques dans des compositions aux lignes fuyantes. Influencée par Fernand Léger (1881-1955) mais également par le travail de l'impressionniste Pierre Bonnard (1867-1947), et également par des œuvres textiles et les azulejos originaires de la péninsule ibérique et, en particulier, du Portugal -petits carrés de céramique multicolore utilisés au Portugal pour la décoration intérieure et extérieure des maisons-.



Un parcours entre Paris, Lisbonne et le Brésil

Maria Helena Vieira da Silva est née le 6 mars 1908 à Lisbonne dans un milieu aisé. Son père, diplomate, meurt alors qu'elle est âgée de 2 ans. Elle sera éduquée par sa mère et sa tante, mais très tôt sera familiarisée avec l'art grâce à son grand-père, fondateur du plus important journal lisboète : *O Século*.

Elle s'installe en France en 1928. Durant un temps, elle étudie les différentes techniques de la peinture à la Grande Chaumière. Mais bien qu'elle ait pratiqué la sculpture, la gravure et a créé des œuvres textiles ; dès 1929 elle se consacre essentiellement à la peinture empreinte d'un style abstrait et géométrique.

Elle se marie avec l'artiste peintre d'origine hongroise Arpad Szenes en 1930. Vieira da Silva expose régulièrement ses toiles à Paris. Mais durant la seconde guerre mondiale, le couple part pour un bref séjour à Lisbonne puis au Brésil avant de rentrer à Paris.

Au début des années 50, elle fait la connaissance de Jeanne Bucher qui deviendra son premier marchand. A cette époque, elle a acquis une renommée internationale pour ses compositions denses et complexes notamment influencées par Paul Cézanne (1839-1906). Ses toiles présentent des formes fragmentées et une palette aux couleurs restreintes issue du cubisme et de l'art abstrait.

De nombreuses rétrospectives ont eu lieu notamment à Paris où 87 œuvres ont été exposées de 1935 à 1969 au Musée national d'art moderne.

Maria Helena Vieira da Silva décède le 6 mars 1992, elle est enterrée au cimetière de Yèvre-le-Châtel.

Elle est la première femme à avoir reçu le grand prix international des arts du gouvernement français en 1966.

Ses œuvres sont exposées dans de grands musées ou d'importantes collections comme celle de Guggenheim Museum à New York et du Centre Pompidou à Paris, de la Tate Gallery à Londres, mais également à la **Fondation Arpad Szenes à Lisbonne**.



© Bibliothèque - photo de Philippe Migéat-Centre Pompidou

L'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva

Avec la toile : *La partie d'échecs* (huile, 81x100 cm) -1943 conservée au Musée national d'Art moderne-Centre Pompidou à Paris, l'artiste nous met en présence d'un damier où chaque carreau fuit, et absorbe tous les personnages en couvrant tout l'horizon à l'infini. L'artiste joue avec l'échiquier comme elle joue avec celui qui est en face de son œuvre. De même, avec la toile intitulée : *Bibliothèque* (huile, 114,5x147,5cm) achetée par l'Etat français en 1951 ; Vieira da Silva associe le thème de la bibliothèque à ceux de l'atelier, de la forêt, de l'eau et surtout de la ville permettant d'imaginer des espaces instables, sorte d'univers borgésien qui font penser à des visions délirantes, à des jeux de diagonales fractionnant l'espace et qui crée un sentiment de discontinuité et de vertige renforcé par la répétition d'une unité colorée.

La bibliothèque où les rayonnages convergent vers un espace imaginaire, -sans doute la dimension temporelle car les livres conservent la mémoire ou plutôt des lacs de mémoire- ; est la recherche éternelle de connaissances et d'absolu. Ainsi le travail de l'artiste traite de lieux de passage, comme les ports, les carrefours, les rues, les gares, les portes et les fenêtres où rien ne commence et rien ne finit.

Le peintre Michel Seuphor écrit à propos de Vieira da Silva :

"Un espace sans dimensions, à la fois limité et illimité, une hallucinante mosaïque dont chaque élément est doué d'une puissance intérieure qui transcende aussitôt sa propre gangue".

Il va sans dire que l'œuvre de Maria Helena Vieira da Silva nécessite plusieurs lectures, ce qui veut dire qu'elle n'a pas fini d'interroger les générations à venir.